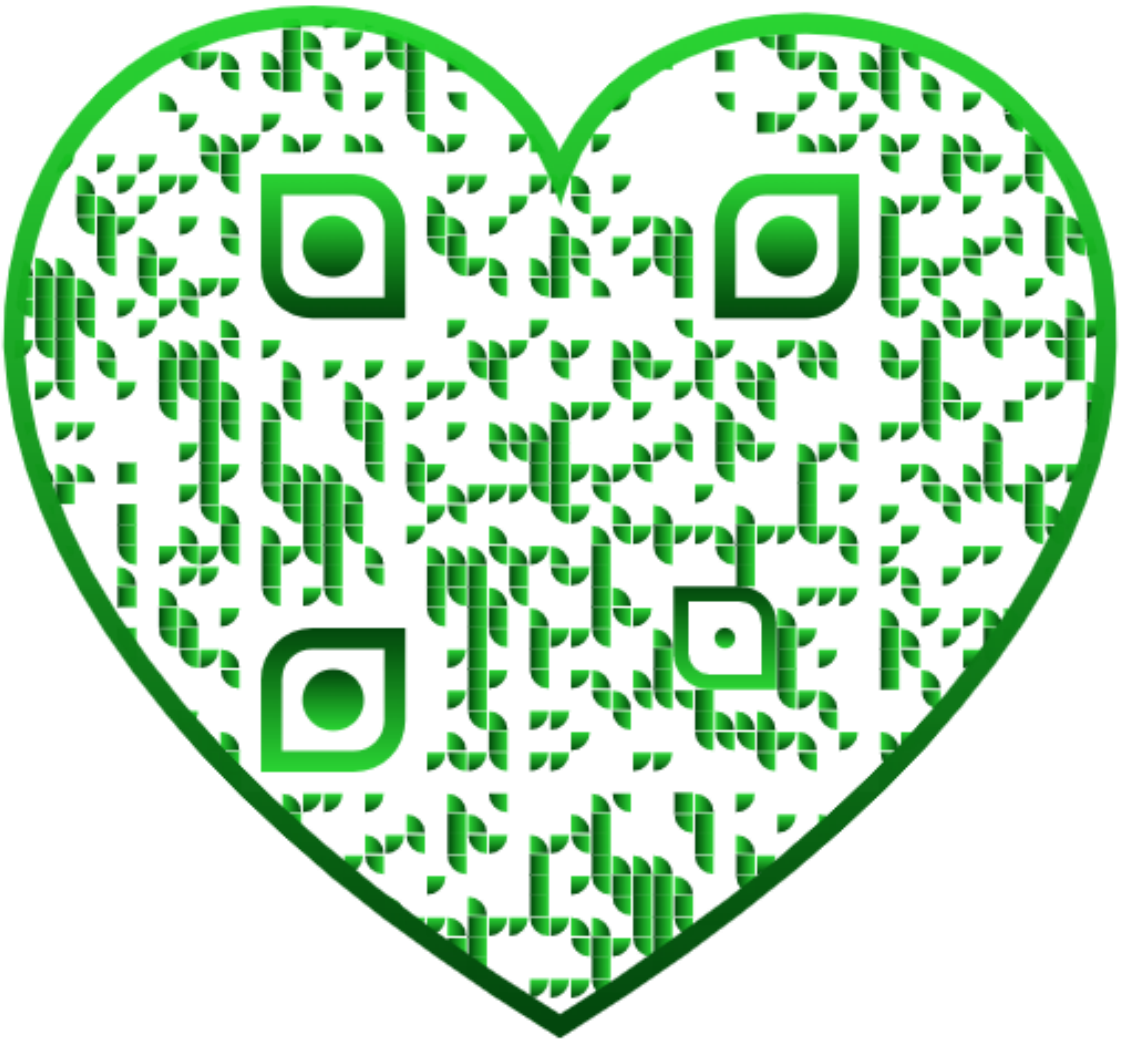
SONATINE
James Renner
Addict
« Mon obsession pour l'affaire Maura Murray »



James Renner

ADDICT
MON OBSESSION POUR L'AFFAIRE MAURA MURRAY

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Caroline Nicolas

SONATINE EDITIONS

Du même auteur
chez Super 8 Éditions

L'Obsession, traduit de l'anglais (États-Unis) par Caroline Nicolas, 2014.
Version officielle, traduit de l'anglais (États-Unis) par Caroline Nicolas, 2017.

Directeur de collection : Arnaud Hofmarcher
Coordination éditoriale : Marie Misandeau
et Pierre Delacolonge

Couverture : Rémi Pépin - 2017
Photo de couverture : © Vladimir Godnik / Getty Images

© James Renner, 2016
Titre original : *True Crime Addict, How I Lost Myself in the Mysterious Disappearance of Maura Murray*
Éditeur original : Thomas Dunne Books

© Sonatine Éditions, 2017, pour la traduction française
Sonatine Éditions
32, rue Washington
75008 Paris
www.sonatine-editions.fr

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce livre a été publié en accord avec St. Martin's Press, LLC.
Tous droits réservés.

ISBN numérique : 978-2-35584-633-5

Pour Keith

La vérité est si rare qu'il est délicieux de la dire.
Emily Dickinson

Prologue

À quelques minutes près, Butch Atwood serait arrivé chez lui sans encombre. Il faisait sombre sur Wild Ammonoosuc Road, mais la lumière des phares de son bus scolaire repoussait la nuit et se reflétait sur les talus de neige qui se dressaient de part et d'autre de la deux-voies bitumée. Il avait passé la journée à transporter des gamins jusqu'aux pistes de ski de Conway. Une longue journée, mais presque finie.

En sortant du dernier virage, il repéra une voiture échouée dans le talus neigeux de son côté de la voie, mais tournée dans la direction d'où il venait. C'était un virage serré, presque à quatre-vingt-dix degrés. Les gens qui habitaient le long de ce tronçon de route avaient l'habitude des accidents nocturnes, surtout en hiver, lorsque le gel soulève la chaussée. Butch ralentit, puis s'arrêta.

C'était une Saturn de couleur sombre. Le pare-brise fêlé, les airbags gonflés, les clignotants éteints. Immatriculée dans le Massachusetts. Une jolie jeune femme aux cheveux bruns était debout à côté. Âgée d'une vingtaine d'années. Elle frissonnait.

« Ça va ? » lui demanda-t-il.

Butch était un gaillard corpulent, dans les 160 kilos. Rude d'apparence, avec une moustache en guidon blonde et tachée.

« Un peu secouée, c'est tout, répondit-elle.

– Je vais appeler la police pour vous.

– Non. Pas la peine, merci. J'ai déjà appelé mon assurance. Elle m'a envoyé une dépanneuse. »

Il savait qu'elle lui mentait. Les portables ne marchent pas dans la montagne, pas si haut. Il lui offrit de l'amener jusque chez lui, juste à côté. Elle refusa, aussi la laissa-t-il près de sa voiture et parcourut-il la dernière trentaine de mètres qui le séparait de sa maison. Il gara son bus à côté de son garage pour pouvoir observer la jeune femme depuis son allée. Puis il rentra chez lui, demanda à sa femme de signaler l'accident et retourna à son véhicule remplir la paperasse quotidienne pour First School, le groupe scolaire qui l'employait.

Sept minutes plus tard, la police arrivait. Entre-temps, la jeune femme avait disparu.

Il était 19 h 45, le 9 février 2004.

C'était le dernier moment de paix que devait connaître Butch Atwood.

1

La fille au tatouage de dragon

Le jour où mon procès contre mon ancien journal s'est soldé par un accord juridique, j'ai pris ma voiture pour me rendre au Lodge, le club de strip-tease sur la nationale 14. C'était en 2009. Cela faisait six ans que je travaillais comme reporter. Pas le genre de reporter qu'on voit dans les films. Je n'étais pas journaliste spécialisé pour quelque grand quotidien. J'écrivais pour la presse alternative, ces hebdomadaires gratuits qu'on trouve dans les bars, les magasins de disques et les boutiques de comics. Il y en avait deux dans le nord-ouest de l'Ohio, *The Free Times* et *Cleveland Scene*, avant qu'ils fusionnent en 2008. Quand j'ai commencé, un article de fond était payé 2 500 dollars. Quand je me suis fait licencier six ans plus tard, on en obtenait 300. Les temps étaient durs pour un journaliste gonzo[1].

Le Lodge est caché dans les bois en retrait de la nationale 14, à Edinburg, un petit hameau paisible du sud du Kent. 6 500 hectares de terres agricoles abritant champs de maïs et de soja en pente, soues à cochons et élevages de visons. Il n'y a qu'un seul feu de signalisation dans tout le secteur scolaire. C'est dans ce coin-là que je suis tombé amoureux de ma femme, alors que nous interprétions des suspects dans une mise en scène lycéenne de *Répétition pour un meurtre*. Pour les rencards, il y avait le Dairy Queen et ses glaces à l'italienne. Sinon, il fallait faire vingt minutes de route pour atteindre Ravenna. Le Lodge n'a ouvert qu'après mon arrivée à la fac ; à cette occasion, il a divisé la commune en deux camps, pécheurs et rédempteurs, et a donné lieu à un référendum. Au bout du compte, le propriétaire a obtenu la dérogation dont il avait besoin et les filles ont ouvert boutique dans le vieux bar de country en face du parking à camions. Un soir, mon meilleur ami y a trop bu et s'est payé le mur d'une maison en rentrant chez lui. Cela faisait un bout de temps que je n'étais pas venu là.

Pour un bar d'effeuilleuses, le Lodge a un certain cachet : un grand chalet meublé de canapés en cuir moelleux, avec une tête de cerf dix-cors au-dessus de la cheminée. Contre le mur du fond, une unique barre de pole dance devant un rideau de velours noir. M'approchant du comptoir, j'ai commandé une Miller Lite en bouteille.

Ce n'est pas comme si j'allais souvent dans les clubs de strip-tease. Peut-être dix fois en tout dans ma vie, pour des enterrements de vie de garçon essentiellement. J'avais payé trois femmes pour qu'elles donnent une fessée à mon pote, sur scène, le jour de ses vingt et un ans. Je n'avais pas honte d'être là. J'aime bien l'odeur qui règne dans ce genre d'endroits. Un mélange de bonbons et de scotch.

« Tu veux une danse ? »

Me retournant, j'ai trouvé une jeune blonde debout à côté de moi. Elle portait un ensemble en dentelle rouge. Sa peau ferme, couverte de paillettes, miroitait dans la lumière diffuse.

« Non merci », ai-je répondu.

J'ai un faible pour les brunes. Et je n'aime pas les filles maigres. Ni même athlétiques, en fait. Je ne me paie même pas de lap dance d'habitude.

J'y ai encore eu droit deux ou trois fois, à cette proposition désinvolte. Elles avaient toutes des noms idiots comme Desiree, Sammi-avec-un-i, ou Eden. Mais vraiment, je pensais simplement prendre quelques verres au comptoir en regardant la scène.

« Moi c'est Gracie. »

Celle-là portait une fine robe noire qui lui tombait jusque sous les genoux. Elle était brune. Avec un corps moelleux et des formes agréables à voir. Pas plantureuse, mais bien portante. J'ai remarqué aussitôt que son regard était différent. Elle n'était pas là pour racoler, comme les autres. Ou alors elle était plus douée.

Je lui ai payé un verre. Vodka-pamplemousse, si je me rappelle bien. Et on a parlé un peu. Elle venait de Virginie-Occidentale, aimait lire. À l'époque, j'étais en pleine lecture de *Les hommes qui n'aimaient pas les femmes*[2], de Stieg Larsson. C'était avant que son thriller devienne un phénomène de mode littéraire. Personne autour de moi ne l'avait encore lu. D'ailleurs, si j'en avais un exemplaire, c'était seulement parce que ma femme me l'avait acheté pour mon anniversaire. Bien sûr, quand j'avais lu la jaquette, les similitudes entre l'histoire et ma propre situation avaient aussitôt capté mon attention – ça commence, après tout, avec un journaliste qui perd son emploi à cause de révélations politiques dans un de ses articles.

Gracie m'a conduit dans la *Champagne Room* et m'a fait asseoir sur un canapé en cuir. C'était une alcôve privée avec une porte qu'elle pouvait fermer. Un videur m'a apporté une autre bière puis nous a laissés seuls. Lorsque la chanson suivante a commencé, elle a dansé pour moi. La robe est tombée. Dessous, elle portait une culotte noire. Elle s'est installée sur mes genoux et a pressé ses seins contre mon visage.

« Est-ce que tu veux voir mon tatouage ? m'a-t-elle demandé.

– Avec plaisir. »

Elle s'est relevée et, ondulant au rythme de la musique, a fait un demi-tour sur elle-même. La moitié inférieure de son dos était couverte d'un magnifique dragon à l'encre noire.

« Il te plaît ? »

Je ne suis plus surpris par les coïncidences étranges qui ponctuent ma vie. Après plusieurs années à traiter de crime dans mes écrits, j'en suis arrivé à croire qu'il existe quelque schéma de l'univers, un certain ordre dans la tournure des choses. Une « formidable symétrie[3] » ; c'est le nom que je lui ai donné. Pas forcément un dessein intelligent, plutôt une sorte de trame naturelle, ou quelque chose comme ça. J'ai connu un flic qui avait enquêté sur le meurtre d'une fillette. Il avait trouvé son corps sur la route 1181, dans le comté d'Ashland. À l'époque, sa voiture de patrouille portait le numéro 1181. Ce genre de choses. La fille au tatouage de dragon en était un autre exemple.

Gracie a enlevé sa culotte et s'est assise à califourchon sur ma jambe, avant de pencher la tête en arrière, contre mon épaule. On attendait qu'une autre chanson commence.

« Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? m'a-t-elle demandé.

– Je ne sais pas. J'étais journaliste. Je traitais de crimes dans mes articles. D'affaires de meurtres non résolues, essentiellement. Je me suis fait virer. J'essaie de déterminer quoi faire maintenant. »

Quelque chose en elle a changé. J'ai eu l'impression que la femme assise sur mon genou n'était plus Gracie. Qu'elle était d'une façon ou d'une autre devenue plus authentique.

Quand la musique a recommencé, elle n'a pas bougé.

« Ça va ? » lui ai-je demandé.

Elle a hoché la tête dans mon cou.

« Je m'appelle Jennifer, m'a-t-elle dit. Je ne suis pas censée te donner mon vrai nom. Mais c'est Jennifer.

– D'accord.

– Je peux danser pour toi. Ou bien on peut parler. Est-ce que tu as envie de parler ?

– Tu en as envie, toi ?

– Oui.

– D'accord. De quoi est-ce que tu veux parler ? »

L'espace d'un instant, elle n'a pas répondu. Elle s'est redressée souplement et s'est rhabillée. Puis elle s'est assise à côté de moi et a soulevé les jambes pour les poser sur mes genoux, comme si on était dans notre salon et qu'elle attendait un massage des pieds.

« Ma sœur a été assassinée », m'a-t-elle dit.

Qu'est-ce qu'on est supposé répondre à ça ?

« Est-ce qu'ils l'ont attrapé ? ai-je fini par demander. Son meurtrier ?

– Oui. Pas immédiatement. Mais ça vient d'arriver. J'ai parlé à la police de chez moi. Il va falloir que j'y retourne pour donner mon témoignage. »

On est restés pendant une demi-heure dans ce salon privé à parler des détails de l'affaire du meurtre de sa sœur. Je lui ai donné quelques conseils sur la façon de s'adresser à un procureur et de témoigner à un procès. Puis elle m'a serré dans ses bras et on s'est contentés d'écouter la musique.

C'était un signe. Ça ne pouvait être que ça, pas vrai ? J'étais – toujours – journaliste. Auteur de *true crime*[4]. C'était ce que l'univers attendait de moi. C'était cela, le sens profond de ma rencontre avec Jennifer, me suis-je dit. Ce n'était pas parce que je ne travaillais plus pour un journal que je devais tout arrêter.

---

1. Le journalisme gonzo est une méthode d'enquête qui consiste à travailler en immersion et à raconter les événements à la première personne, tels qu'on les a vécus. Le style des reportages est donc volontairement subjectif, en opposition à la neutralité habituellement prônée dans la profession. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

2. *The Girl with the Dragon Tattoo* dans sa version anglophone, ce qui se traduit littéralement par « la fille au tatouage de dragon ».

3. Expression extraite d'un poème très connu des anglophones, « Le Tigre » de William Blake, ici dans la traduction de Pierre Leyris pour les éditions Aubier/Flammarion, 1974.

4. Genre littéraire qui prend pour sujet des crimes et des criminels réels.

2

Maîtresse

Un jour, alors que je surfais sur des sites consacrés à des affaires criminelles non résolues dans un café de mon quartier appelé le Nervous Dog, la serveuse s'est assise à côté de moi et m'a chuchoté :

« J'ai quelque chose d'important à vous dire. »

C'était une jolie brune de dix-huit ans au visage rond et au charme campagnard. L'établissement était presque vide. Il n'y avait qu'un seul autre client.

« Vous êtes ce journaliste, celui qui s'est fait virer à cause de cet article sur Kevin Coughlin, pas vrai ? »

J'ai grimacé intérieurement.

« C'est moi, oui. »

Une expression peinée est apparue sur son visage.

« Je vous vois ici tout le temps mais je n'avais pas réalisé, vous savez, qui vous êtes jusqu'à ce qu'on parle de vous dans le journal. »

L'avais-je offensée d'une quelconque façon ? Était-elle la cousine de Coughlin ou quelque chose de ce genre ?

« C'était moi, a-t-elle poursuivi. J'étais votre source confidentielle. »

C'était ainsi que ça avait commencé : un mail anonyme envoyé dans ma boîte au *Cleveland Scene*, à l'automne 2008. La source affirmait que le sénateur d'État Kevin Coughlin entretenait une liaison avec une des jeunes femmes qui travaillaient pour sa campagne. Elle nommait la colocataire de la maîtresse en question, une information suffisante pour me permettre de creuser un peu. J'avais toujours supposé que ce mail m'avait été envoyé par quelqu'un de Colombus, un autre membre du Congrès ou un adversaire politique. Je n'aurais jamais pensé qu'il puisse venir d'une serveuse de café à temps partiel.

Coughlin était un fanfaron républicain de Cuyahoga Falls, une banlieue ouvrière d'Akron qu'on surnomme souvent « Caucasian Falls », à cause de sa population presque exclusivement blanche. Il était tristement connu dans Akron et ses environs pour son coup d'État raté contre la direction locale du Parti républicain, à la tête de laquelle officiait depuis vingt-cinq ans un habile politicien du nom d'Alex Arshinkoff. Incidemment – mais pas gratuitement –, à en croire un rapport de police, Arshinkoff, marié et publiquement hétérosexuel, aurait un jour pris en stop un jeune homme de vingt et un ans en centre-ville, lui aurait caressé la jambe et lui aurait demandé s'il « voulait gagner un peu d'argent » avant que l'intéressé réussisse à s'échapper en sautant de la voiture. En 2008, Coughlin entrait dans la course au poste de gouverneur.

Après avoir reçu ce mail, je me suis renseigné sur la carrière de Coughlin et je me suis rapidement fait une idée du genre d'homme qu'il était. Avec cinquante autres membres de la Chambre des représentants de l'Ohio, il avait voté pour se faire exempter des lois sur les archives publiques. Il avait également parrainé un projet de loi visant à permettre aux patients de consulter un kinésithérapeute sans ordonnance ou recommandation de la part de leur médecin traitant. Or, sa femme était kiné. Il avait demandé à Time Warner de contribuer à sa campagne alors qu'il faisait partie de la commission sénatoriale chargée de la politique de régulation des entreprises du câble. Vous voyez le tableau.

La première chose que j'ai faite a été de trouver les locataires de l'appartement situé en face de celui où vivait la maîtresse présumée de Coughlin. Ils m'ont confirmé que ce dernier passait quand la jeune femme était seule chez elle. Son SUV aux plaques d'immatriculation personnalisées restait garé devant l'immeuble jusque tard dans la nuit. Puis j'ai contacté la colocataire, qui m'a raconté avec amples détails crus comment Coughlin venait faire bruyamment l'amour avec son employée dans sa chambre aux murs fins comme du papier pendant qu'elle-même regardait la télévision dans le salon. Lorsque Coughlin a eu vent de mon enquête, il est devenu complètement fou.

Un soir, il a laissé un message sur le répondeur de Matt Fabyan, éditeur du *Scene*, accusant Arshinkoff d'être responsable de la fuite. « Il colporte ces mensonges depuis le jour où il a essayé de me draguer », y déclarait-il. Le lendemain, on recevait la première lettre de son avocat, exigeant qu'on étouffe l'affaire. Mais entre-temps, la nouvelle avait circulé et d'autres sources me contactaient.

Un ancien membre à temps plein de son équipe, un certain Mike Chadsey, est celui qui m'a informé que le député emmenait sa maîtresse à des matchs de football et payait ces déplacements avec l'argent destiné à sa campagne. Ils avaient un système bien rodé : Chadsey et l'amante de Coughlin retrouvaient le député sur le parking de l'hôtel Sheraton à Cuyahoga Falls, l'accompagnaient en voiture à Columbus puis rentraient à l'hôtel. Les rapports de campagne révèlent que Coughlin leur payait des chambres au Sheraton qu'il facturait comme « hébergement de personnel ».

Lorsque les gros bonnets du journal à Scranton ont eu connaissance de la lettre de l'avocat de Coughlin, ils ont sabré mon article et m'ont dit de travailler sur autre chose. La maison ne pouvait pas risquer un procès, m'a expliqué le PDG, Matt Haggerty. Je lui ai répondu que s'il ne pouvait pas risquer un procès, il ne pouvait pas tenir un journal. Il m'a dit que j'étais viré. Je lui ai dit d'aller se faire foutre. Puis j'ai

envoyé l'article par mail à tout mon carnet d'adresses. Il a été reproduit en ligne, son contenu repris et diffusé d'un bout à l'autre du siège du Congrès à Columbus. *Slate*, quant à lui, a repris le manifeste à la Jerry Maguire que j'avais envoyé aux employés du *Scene* en partant.

Les choses se sont envenimées. J'ai attaqué Haggerty, le *Scene* et Coughlin en justice pour licenciement abusif. Le *Akron Beacon Journal* et le *Columbus Dispatch* ont couvert les détails du procès. Par l'intermédiaire de son avocat, Coughlin a fini par reconnaître qu'il n'avait jamais eu lieu de poursuivre le journal, et que ses menaces envers mon rédacteur en chef et mon éditeur étaient sans fondement. Haggerty et moi-même sommes parvenus à un accord sur le reste.

La jeune serveuse avait découvert cette info par le biais d'un peintre du coin, qui était le père de la colocataire de la maîtresse. Voici à quel point Akron est petit : le père en question avait peint ma maison, et j'avais acheté celle-ci à l'oncle de la serveuse. Je vous laisse digérer ça. J'ai regardé la jeune femme assise en face de moi au Nervous Dog et je lui ai dit : « Merci. »

3

Cartes sur table

« J’envisage de me remettre à écrire sur des affaires criminelles », ai-je annoncé.

Ma psychologue a eu un sourire légèrement crispé. Roberta était une thérapeute chevronnée dont le cabinet était une pièce carrée en dessous d’une salle de sport dans l’ouest d’Akron. Je la consultais depuis trois ans. Je l’avais trouvée dans les pages jaunes en 2006, à l’époque où mon premier livre venait d’être publié. C’était le récit non romancé de mon enquête sur l’enlèvement et le meurtre d’une fillette de dix ans appelée Amy Mihaljevic. Après sa sortie, j’avais commencé à faire des crises de panique au supermarché. Mon cerveau persistait à soutenir que le mec devant moi à la caisse gardait des filles ligotées dans sa cave. En fait, j’avais développé un trouble de stress post-traumatique par procuration, le genre dont souffrent parfois les journalistes embarqués. C’est une idée que j’ai mis longtemps à accepter, soit dit en passant, et je culpabilise encore quand j’y pense. Après tout, je n’ai jamais servi dans aucune guerre. De quoi ai-je à me plaindre qui soit si horrible ? Et pourtant, je ne pouvais pas nier les symptômes. Une cure quotidienne de Cymbalta, un antidépresseur, m’a permis de ne pas basculer. Je voyais Roberta une heure toutes les deux semaines et elle m’écoutait parler de mes peurs. Je l’aimais bien. Elle avait la sagesse de l’expérience. Des années plus tôt, ç’avait été la thérapeute attitrée d’un groupe très célèbre, avec lequel elle partait en tournée pour aider les musiciens à maintenir leur santé mentale et, dans la mesure du possible, leur sobriété.

« Vous croyez que c’est une bonne idée ? m’a-t-elle demandé. Recommencer à écrire sur ce sujet ?

– J’ai besoin d’un objectif sur lequel me concentrer. D’un moyen de gagner ma vie. Et c’est quelque chose que je sais faire. »

Je trouvais mon plan excellent. Je pourrais travailler sur mon nouveau livre une fois ma femme rentrée à la maison, à 15 heures – elle enseignait le chant choral dans un lycée d’une ville voisine. Je m’occuperais de notre fils le matin et j’écrirais le soir.

« J’ai les résultats de votre test MMPI », a-t-elle dit, changeant de sujet.

Elle parlait du *Minnesota Multiphasic Personality Inventory*, un questionnaire d’évaluation psychologique mis au point par deux psychiatres en 1939, à l’université du Minnesota. C’est le test décisif employé encore aujourd’hui pour dépister la psychopathie. La CIA y soumet ses candidats pour repérer d’éventuels problèmes mentaux chez ses agents. Il consiste en une liste de 504 déclarations simples. On noircit des ronds pour indiquer dans quelle mesure on est « d’accord » ou « pas d’accord » avec chacune d’entre elles. Deux exemples : « J’ai rarement des problèmes de constipation » et « J’aime lire des articles traitant d’affaires criminelles ». Je l’avais passé parce que nous envisagions de mettre un terme à nos rendez-vous et que Roberta voulait connaître mon état mental.

« Alors, qu’est-ce que ça donne ? ai-je demandé.

– Vos résultats sont très proches de ceux de Ted Bundy, le tueur en série. »

C’est le genre d’information qu’on ne peut pas simplement décider d’ignorer.

« Ne vous tracassez pas trop, a-t-elle continué. Vous avez peut-être le profil psychométrique d’un homme dangereux, mais c’est aussi le cas de nombreux policiers, entre autres. En fait, beaucoup de PDG auraient eu les mêmes résultats que vous, ou pire. Donald Trump est probablement un sociopathe. Mais c’est ce qui fait sa réussite.

– Et le test d’intelligence, ça donne quoi ? »

La dernière fois qu’on s’était vus, elle m’avait fait passer un deuxième test : une longue série de casse-tête logiques.

« Un score parfait. Et c’est la bonne nouvelle. Vous avez le quotient intellectuel nécessaire pour tempérer votre psychopathie. Vous êtes assez intelligent pour avoir conscience de vos propres compulsions, pour trouver de sains exutoires à votre colère avant d’exploser. Pour maîtriser votre dangerosité. »

J’avais le cœur qui battait à tout rompre. C’était comme si elle venait de me diagnostiquer un cancer. Un des mauvais, ceux dont on ne guérit jamais. Je m’étais présenté chez elle en quête d’une solution, et elle m’annonçait que mon problème était incurable.

« Vous apprendrez à vivre avec, a-t-elle conclu. Vous n’avez pas le choix.

– Et pour ce qui est d’écrire sur des affaires criminelles ? » ai-je demandé.

Elle a réfléchi un moment avant de répondre :

« Je crois que c’est une bonne idée. Servez-vous-en pour canaliser ce côté obscur. Votre cerveau fonctionne comme celui des gens que vous poursuivez. Comme celui d’un bon détective. Vous êtes un sociopathe, vous aussi. »

Je suis sorti de son cabinet un peu hébété. En rentrant chez moi, j’ai réfléchi à ce qui fait que quelqu’un est dangereux. Était-ce génétique ? Il y avait des arguments dans ce sens, je le savais. Mais je me suis vite détourné de ce train de réflexions : je n’étais pas encore prêt à affronter cette idée. Le milieu dans lequel grandissait un enfant pouvait-il le rendre bon ou mauvais ? Les facteurs environnementaux pouvaient-ils à eux seuls le pousser dans un sens ou dans l’autre ? Quand j’étais petit, ma belle-mère me donnait des

coups de poing. Était-ce pour cela que j'avais besoin de médicaments à l'âge adulte ? À onze ans, j'étais tombé amoureux d'Amy Mihaljevic en voyant son avis de recherche accroché à un poteau électrique. Qu'est-ce que ça voulait dire sur moi ?

En arrivant chez moi, j'ai serré mon fils dans mes bras.

Quelle part de moi y a-t-il en Casey ? me suis-je demandé.

Après qu'il s'est endormi, je me suis remis à songer à la manière de recommencer à écrire. Je voulais une affaire importante. Rien de local. Quelque chose de difficile. Je me suis rappelé cet épisode de *20/20*[5] que j'avais vu récemment. C'était une émission spéciale au sujet de deux femmes portées disparues. Brooke Wilberger et Maura Murray étaient des étudiantes qui avaient brillé à l'université avant de se volatiliser en 2004, à quelques mois d'intervalle. Le cas de Brooke m'avait immédiatement fait penser à un enlèvement. Occupée à nettoyer des réverbères (pour aider sa sœur, gestionnaire immobilière) sur le parking d'un immeuble de la ville de Corvallis, dans l'Oregon, elle n'était jamais arrivée à sa pause déjeuner. Son véhicule était resté sur le parking et elle avait laissé derrière elle clefs de voiture, sac à main et tongs.

Le cas de Maura était plus déconcertant. En formation d'infirmière à l'université du Massachusetts, sur le point de se fiancer. Elle avait disparu dans le nord-est des États-Unis après avoir percuté un talus neigeux. La police n'avait trouvé aucune trace d'acte criminel, aucune empreinte de pas menant vers les bois. Elle s'était simplement évaporée avant l'arrivée de la police, sept minutes après l'accident. Ça ne me donnait pas l'impression d'un enlèvement. Mais personne ne savait ce qu'elle était devenue. Et il y avait un autre mystère enroulé autour de sa disparition comme un serpent autour d'un poivrier : avant toute chose, que diable faisait donc Maura dans le New Hampshire ?

---

5. Magazine d'information télévisé, sur la chaîne ABC.

4

La parfaite jeune Américaine

La première chose qu'on apprend en devenant reporter est que rien de ce qu'on lit dans le journal n'est vrai. La vérité en journalisme est un mensonge. Voici comment ça fonctionne vraiment : un journaliste se voit confier la tâche de rassembler des informations factuelles sur un événement – disons par exemple une collision entre deux véhicules au croisement de Main Street et State Street. Le conducteur de la voiture A et celui de la voiture B auront deux histoires différentes à raconter. Et ces deux versions divergent elles-mêmes, parfois considérablement, des témoignages donnés par les badauds sur le trottoir. Mais que s'est-il vraiment passé ? Je veux dire, il y a forcément une vérité intrinsèque, n'est-ce pas ? Peut-être. Mais le journaliste ne devrait jamais présumer qu'il sait quelle version est la plus fidèle à la réalité. Le mieux qu'un bon reporter puisse faire, c'est rassembler toutes les données disponibles et présenter toutes les facettes de l'histoire. Et vous savez quoi ? Même ainsi, l'article sera mensonger. Parce que, invariablement, il y aura un nom mal orthographié ou un petit détail compris de travers. La collision sera décrite comme ayant eu lieu à l'intersection de Main Street et County Street, un truc comme ça. Ou alors l'auteur désignera une des voitures comme une Saturn alors que c'était en fait une Pontiac Vibe. Tous les articles que vous avez pu lire, jusqu'au dernier, contiennent au moins une inexactitude. Je peux vous le garantir.

Et pourtant, on ne se lance pas dans le projet d'élucider une affaire non résolue sans avoir d'abord lu tout ce qui a été écrit à son sujet, même si on sait que c'est un tas de conneries.

J'ai commencé mes recherches sur la disparition de Maura Murray au cours de cet automne 2009, en épluchant les vieux articles de journaux pour trouver noms de sources et pistes d'enquête, sans perdre de vue le fait qu'une partie de ce que je lisais était fausse. Et, lentement, un portrait de Maura Murray s'est dessiné.

Tout le monde s'accorde à dire que Maura était belle, et on peut admettre que cela, au moins, est vrai. Les photos de famille montrent une jeune femme au visage éveillé et aux cheveux bruns qui lui arrivaient aux épaules, et qu'elle portait souvent en queue de cheval serrée. Les pommettes rondes et d'incroyables fossettes. Un petit nez arrondi. D'une minceur athlétique. Cinquante-cinq kilos toute mouillée.

Elle était originaire de Hanson dans le Massachusetts, un bourg paisible entre Boston et Cape Cod. Trop petit pour avoir son propre lycée public, il partage celui de Whitman, la commune voisine. Fondée en 1632, Hanson est une ville ancienne par comparaison avec le reste de l'Amérique. C'est là que le groupe Ocean Spray a récolté les premiers fruits pour ses jus de cranberry. En effet, l'endroit est criblé de tourbières et de marais à canneberges, reliés entre eux par les minces affluents qui cherchent à rejoindre la mer. Pour l'anecdote, Rocky Marciano, le boxeur, y a possédé une maison dans Main Street.

Née le 4 mai 1982, Maura était la quatrième de cinq enfants. Son père, Fred, était technicien en médecine nucléaire ; sa mère, Laurie, était infirmière. Elle avait un frère aîné, Freddie Jr., deux sœurs aînées, Kathleen et Julie, et un petit frère, Kurt. Elle aimait faire de la randonnée. Parfois, Fred l'emmenait camper dans les White Mountains, sur les pentes des hauts sommets aux noms de présidents, dans l'État voisin du New Hampshire. À première vue, les Murray semblaient être la famille irlando-américaine par excellence : plein d'enfants et de l'amour à revendre.

Au lycée, Maura excellait autant sur le plan sportif que scolaire. Elle était meneuse dans l'équipe de basket en première année et s'était bâti une légende en athlétisme et en cross-country. Parlez donc à quelqu'un qui habitait Hanson à cette époque, et il vous racontera comment il la voyait courir, toujours courir, d'un bout à l'autre de la ville. C'était la vedette de l'équipe de course et elle a obtenu son diplôme d'études secondaires avec la quatrième meilleure note de sa classe. Elle était aussi à l'aise en survêtement qu'en robe de bal. Son score au SAT[6] était de 1 420 points.

Après le lycée, Maura est entrée à la prestigieuse académie militaire de West Point, sur les traces de sa sœur Julie. C'est là qu'elle a rencontré son petit ami, Billy Rausch. Il était intelligent, mais aussi beau gosse : imaginez un genre de Paul Walker. Ensemble, ils formaient un couple d'influence. Maura a étudié le génie chimique pendant trois semestres avant de quitter West Point pour s'inscrire en formation d'infirmière à l'université du Massachusetts, y obtenant d'excellentes notes. Billy, d'un an plus vieux qu'elle, est sorti diplômé de l'académie et se trouvait en garnison à Fort Sill, près de Lawton dans l'Oklahoma, au moment de sa disparition. D'après les journaux, il s'apprêtait à la demander en mariage. Pour leur lune de miel, ils comptaient aller passer quelques jours dans les White Mountains. À UMass[7], Maura avait deux petits boulots en plus de ses heures de pratique infirmière : elle faisait de la sécurité dans une résidence universitaire et du gardiennage à temps partiel dans la galerie d'art du campus.

La mère de Billy, Sharon, a été interviewée dans le cadre d'un article en quatre parties, intitulé « La parfaite jeune Américaine », qui a été mis en ligne sur ProjectJason.org, ce site consacré aux personnes portées disparues. « Rire et sourire sont aussi naturels pour Maura que respirer, a-t-elle raconté au journaliste. Quiconque lui rendait le plus infime service recevait un mot de remerciement de sa part. Sa

couleur préférée est le bleu. Pour le petit déjeuner, elle aime manger des fruits et boire un café vanille. Elle apprécie les choses simples comme les pommes Gala ou Fuji, ou une banane “juste à point”. Une grande salade garnie est son choix de prédilection pour le déjeuner ou le dîner chaque jour. »

L’été, Maura séjournait dans la famille de Billy, dans l’Ohio rural. Sharon se rappelait une fois où Maura s’était penchée vers son mari pour dire à mi-voix, avec son accent de Nouvelle-Angleterre : « Je vois que vous avez un tracteur-tondeuse. J’ai toujours rêvé de monter sur une de ces machines. » Le père de Billy lui avait montré comment s’en servir et elle avait passé des heures à aller et venir en vrombissant sur leur propriété pour couper l’herbe des champs en friche qui bordaient le jardin.

Dans les premières semaines qui ont suivi la disparition de Maura, personne n’avait une remarque désobligeante à faire sur la disparue. L’image donnée d’elle dans la presse était celle d’une angélique innocente, d’une jeune femme travailleuse et assidue. Pas le moindre ennemi. Presque trop parfaite.

Mais ce portrait impeccablement peint se craquelle quand on examine les actions et le comportement de Maura au cours des quatre jours qui ont précédé sa disparition.

---

6. SAT Reasoning Test : examen standardisé utilisé pour déterminer l’aptitude des élèves à entrer à l’université. Il est noté sur un barème total de 1 600 points et le score moyen est de 900 points.

7. Abréviation fréquemment employée pour désigner l’université du Massachusetts.

5

Le passé est un prologue

C'était le soir du 5 février 2004, un jeudi, et cela faisait quelques heures que Maura avait pris son service au poste de sécurité de Melville Hall, une résidence du campus de UMass pour les étudiants de première année, ainsi nommée en honneur de l'auteur de *Moby Dick*, ce grand roman de la vaine obsession. Vers 22 heures, elle a reçu un appel de sa sœur Kathleen sur son portable. Lorsque sa responsable est passée la voir vers 1 heure du matin, elle l'a trouvée dans un état presque catatonique. Quelque chose avait profondément bouleversé Maura, mais elle ne voulait pas en parler. Tout ce qu'elle pouvait dire était « Ma sœur ». Sa responsable l'a raccompagnée à Kennedy Hall, où elle habitait.

Le samedi matin, le père de Maura arrivait à Amherst. D'après les premiers rapports, il venait l'aider à trouver une nouvelle voiture. La Saturn 1996 de Maura était au bout du rouleau. À la fin de la journée, Fred a invité Maura et une de ses amies à dîner dans une microbrasserie locale. Puis Maura a déposé son père à son motel avant de retourner au campus avec la voiture de ce dernier pour se rendre à une fête.

À 3 h 30 du matin, alors qu'elle regagnait le motel de Fred, elle a percuté une glissière de sécurité avec la voiture de son père. La police est arrivée sur les lieux. Le conducteur de la dépanneuse a amené Maura à destination et elle a dormi cette nuit-là dans la chambre de son père.

Le lendemain matin, elle a aidé Fred à trouver une voiture de location pour pouvoir se rendre au travail le lundi. À l'époque, il exerçait dans un hôpital de Bridgeport, Connecticut, à environ deux heures de là, et vivait au Homestead Suites de la ville, une résidence hôtelière.

Le lundi, Maura a utilisé son ordinateur personnel pour regarder sur MapQuest comment se rendre à Stowe dans le Vermont. Elle a cherché des locations dans la région des White Mountains. Puis elle a écrit des mails à ses professeurs et à son employeur à la galerie d'art pour leur expliquer qu'elle serait absente pendant une semaine, à cause d'un « décès dans la famille ». À 15 h 40, elle a retiré 280 dollars au distributeur automatique local, vidant ainsi pratiquement son compte en banque. Elle a ensuite été vue dans un magasin de vins et spiritueux en train d'acheter une importante quantité d'alcool.

Trois heures et demie plus tard, Maura percutait avec sa Saturn un talus neigeux sur Wild Ammonoosuc Road, à Haverhill dans le New Hampshire.

Le policier arrivé sur les lieux suite à l'appel de Butch, le chauffeur de bus, n'a pas trouvé d'empreintes menant vers les bois. La voiture était fermée, mais un cubi de vin ouvert était visible à l'intérieur et des taches de liquide rouge maculaient la garniture. Les airbags s'étaient déployés et le pare-brise était fêlé côté conducteur. Tout semblait indiquer un automobiliste cherchant à éviter d'être arrêté pour conduite en état d'ivresse, ce qui n'était pas inhabituel. L'agent a supposé que ce dernier se présenterait plus tard à la fourrière, après avoir cuvé son vin, pour récupérer son véhicule.

La dépanneuse a emporté la Saturn.

Les flics ont tenté de contacter Fred, au nom duquel elle était enregistrée, le lendemain ; entre-temps, après avoir parlé à Butch, ils avaient compris que la conductrice était probablement sa fille, Maura Murray. À 12 h 36, ils ont lancé un avis de recherche avec une description de cette dernière. Le seul numéro de téléphone qu'ils avaient pour joindre Fred était celui de son domicile dans le Massachusetts. Ils ont laissé un message sur son répondeur pour lui expliquer la situation à Haverhill. Kathleen allait finir par entendre ce message et appeler son père au moment où il partait du travail, à 17 heures cet après-midi-là.

Les enquêteurs ont appris que Maura avait menti à ses professeurs en partant d'Amherst : il n'y avait pas eu de décès dans la famille. Lorsqu'ils ont eu accès à sa chambre universitaire, ils ont trouvé toutes ses affaires soigneusement rangées dans des cartons. Elle avait décroché ses posters des murs. Apparemment, elle avait eu l'intention de quitter UMass et de ne jamais revenir.

6

Le cerbère

Lorsqu'en janvier 2011, j'ai enfin commencé à investiguer, tout sentiment d'urgence qui avait pu caractériser les efforts de la police pour trouver Maura Murray s'était estompé. Les opérations de recherche sur le terrain étaient suspendues depuis des années. Les médias aussi s'étaient désintéressés de l'affaire. La communication sur le sujet s'était réduite à un filet d'informations données sur le site officiel de la famille, MauraMurrayMissing.com. C'est l'un de ces sites bas de gamme faciles à créer soi-même en catastrophe. Des photos de Maura, souriante, avec ses amis. Des liens vers des articles de presse. Il y avait l'adresse e-mail de l'administrateur du site. J'ai envoyé un message et, quelque temps plus tard, j'ai reçu une réponse d'une femme qui s'est d'abord présentée comme la tante de Maura.

Je préférais parler en priorité à Fred Murray. C'était lui qui avait mené les recherches au cœur des bois du nord du New Hampshire dans les semaines qui avaient suivi la disparition de sa fille. Tante Helena, Dwyer-Murray de son nom de famille, m'a promis de lui transmettre mes messages. En attendant, je lui ai demandé de m'éclairer un peu sur le contexte de l'affaire et l'avancement de l'enquête. Elle m'a raconté tout ça au cours d'une interview téléphonique.

Helena n'avait jamais rencontré Maura. C'était la belle-fille du défunt frère du père de Fred. Il n'y avait donc pas de lien de sang entre elles, mais d'une façon ou d'une autre, elle était devenue la porte-parole des Murray. Cela arrive. La famille des disparus a souvent besoin de quelqu'un d'un peu moins affecté par l'événement pour prendre les choses en main. Plus on se rapproche de la victime, plus la douleur est profonde.

J'avais beaucoup de questions à poser sur Butch Atwood, le chauffeur de bus qui était le dernier à avoir parlé avec Maura. S'il s'inquiétait vraiment pour elle, pourquoi avait-il quitté le lieu de l'accident ? Se pouvait-il que ce soit lui qui l'ait enlevée ? J'avais interviewé assez d'enquêteurs pour savoir que, statistiquement parlant, la dernière personne à avoir vu une femme disparue est généralement en tête de la liste des suspects.

Atwood était sur celle de la famille, m'a répondu Helena. Il avait déménagé en Floride peu après la disparition de Maura. Un détective privé travaillant pour le compte des Murray l'avait interrogé, mais je n'en aurais jamais l'occasion moi-même. Il était mort en 2009.

Nombre des personnages-clés dans l'affaire Maura Murray s'étaient dispersés aux quatre vents lorsque j'ai fini par m'y intéresser. L'enquêteur principal, John Scarinza, avait pris sa retraite. Le chef de la police de Haverhill, Jeff Williams, avait perdu son poste. Et la mère de Maura, Laurie, était décédée. Elle était morte le jour de l'anniversaire de Maura, en 2009.

« Quant à Fred, ça dépend des jours, pour être honnête, a continué Helena. Personne ne voit jamais le vrai Fred. Mais ça transparaît dans certaines de ces émissions de télé, la peine qu'il ressent.

– Qu'est-ce que Maura faisait dans le New Hampshire ce soir-là ? ai-je demandé. Qu'est-ce qu'en pense sa famille ?

– Elle allait à Bartlett, m'a-t-elle simplement répondu. Nous pensons qu'elle s'y rendait parce que c'était là qu'elle avait séjourné par le passé, avec Fred. Mais ensuite elle a eu cet accident. Les routes là-bas sont mauvaises en hiver. Le gel soulève la chaussée, quelque chose de terrible.

– Pourquoi y est-elle allée, selon vous ?

– Je crois juste qu'elle avait décidé de partir quelques jours. Qu'elle était perturbée par quelque chose et qu'elle voulait prendre un petit congé.

– Et le suicide ? Est-ce une possibilité ?

– Elle avait des livres de fac dans sa voiture. Du dentifrice blanchissant. On ne prend pas du dentifrice blanchissant ou sa pilule contraceptive quand on a l'intention de se suicider. »

Helena m'a également raconté que lorsque la police avait obtenu un mandat de perquisition pour la voiture, elle y avait trouvé des bijoux de valeur : une montre et un pendentif. Mais le portable de Maura avait disparu. Son sac à dos aussi.

Je lui ai demandé si elle connaissait des amis de Maura susceptibles d'en savoir davantage. Elle en a mentionné deux : Kate Markopoulos et Sara Alfieri. L'une comme l'autre étaient étudiantes à UMass en 2004. L'une comme l'autre étaient présentes à la fête à laquelle avait assisté Maura le week-end précédent son départ pour le New Hampshire. Puis Helena a dit quelque chose de bizarre.

« Sara a raconté ce qu'elle savait à Fred, mais elle refuse d'en parler avec qui que ce soit d'autre.

– Pourquoi ça ? »

Helena n'a pas voulu m'en dire plus, hormis que ce n'était pas la peine que j'essaie de contacter la jeune femme par moi-même.

« Elle ne voudra jamais vous parler. »

Elle m'a également révélé que Maura n'était pas la seule personne à avoir disparu dans cette partie du New Hampshire. En 2010, un homme de quarante ans du nom de Christopher Flynn s'était volatilisé non loin du lieu de l'accident. Lui aussi venait du Massachusetts.

« Ce hameau, Haverhill, c'est un endroit où on ne fait que passer, m'a-t-elle fait remarquer. Alors qu'est-ce qu'il fichait là-bas ? »

Quelques semaines plus tard, elle m'a recontacté. Elle m'a appelé sur mon portable alors que j'entrais dans une station de lavage avec mon fils – Casey adorait passer dans l'énorme tunnel de lavage automatique de Cuyahoga Falls. Ce qu'elle m'a dit m'a étonné :

« J'ai parlé à Fred. Il ne veut pas. Et il ne veut pas vous parler. »

7

Oublier le passé

C'est vers cette époque que mon fils a commencé à devenir violent.

Au début, on utilisait le mot « caprice ». « Oh, Casey fait juste un caprice. Il se calmera d'ici quelques minutes. » Il avait seulement trois ans, après tout. À trois ans, on fait des caprices.

Quand Casey s'énervait, il devenait furieux, il voulait faire mal. Taper, mordre, donner des coups de pied. Et c'étaient de petites choses qui déclenchaient ses colères. Les transitions, surtout. Quand il était temps d'arrêter de jouer pour prendre un bain. Temps d'aller au lit.

Nous l'avons fait examiner par des psychologues pour enfants à l'université de Case Western Reserve, à Cleveland. C'est un de ces endroits où un groupe de psys s'installent dans une pièce pour observer leur sujet à travers un miroir sans tain. Ma femme Julie et moi sommes restés avec les médecins pour regarder Casey interagir avec un de leurs collègues selon une série de suggestions. Ils lui ont fait passer un test d'intelligence. Quand ils ont eu fini, la chef d'équipe nous a fait asseoir et nous a expliqué que, selon elle, Casey était « sur le spectre », c'est-à-dire qu'il présentait des troubles du spectre autistique.

Peut-être étais-je dans le déni, mais je ne croyais pas à son diagnostic. Mon fils n'était pas distant comme Rain Man. Les autistes ont tendance à manquer d'empathie. Mais quand Casey était heureux, ce pouvait être le plus affectueux des petits bonshommes. À la fin de la journée, il aimait se blottir contre moi pour regarder *Bob l'éponge*. À chaque fois qu'il quittait une pièce, il fallait qu'il fasse un câlin à tous ceux qui s'y trouvaient. Et tout ce qu'il faisait résonnait en moi. C'était comme ça que je me comportais à son âge.

J'avais découvert que si je le tenais occupé, il piquait moins souvent des colères. Nous allions beaucoup au zoo. Parfois, nous nous rendions au bord de la rivière pour jeter des cailloux dans l'eau jusqu'à ce qu'il soit tout sale. C'était quand il n'avait rien pour retenir son attention que les ennuis commençaient.

Je le comprenais. Moi qui étais trente ans plus loin que lui sur la route de la vie, je succombais encore facilement à la frustration et à la déprime quand je n'avais pas un article urgent à rendre. Sans la structure rigide du journalisme, je devenais de plus en plus fébrile. La seule chose qui m'empêchait de sombrer dans la folie, pour être franc, était le mystère de la disparition de Maura Murray.

Je suis une sorte d'addict des mystères non élucidés. Plus une enquête piétine depuis longtemps, mieux c'est, en ce qui me concerne. Une fois, j'étais allé jusqu'à Seattle à mes propres frais pour rencontrer l'agent du FBI chargé de l'affaire D.B. Cooper (le seul détournement d'avion réussi en Amérique). Pendant des années, j'avais tout fait pour tenter de livrer le meurtrier d'Amy Mihaljevic à la justice. En 2006, j'avais passé deux mois à enquêter sur la disparition de deux filles du quartier ouest de Cleveland : Amanda Berry et Gina DeJesus. Je m'interrogeais encore de temps en temps sur leur sort. Dans le cadre de mes recherches, j'avais rencontré leurs deux familles.

« Faites tout ce que vous pouvez pour retrouver nos filles », m'avaient-elles dit. D'après mon expérience, les familles de disparus sollicitent ardemment l'attention des journalistes. Une simple statistique : plus les médias s'intéressent à une affaire, plus elle a de chances d'être résolue.

Avant Fred Murray, je n'avais jamais entendu parler d'un parent de personne disparue qui ait refusé l'opportunité de bénéficier d'une couverture médiatique nationale. J'ai bien failli devoir dire adieu à mon projet de livre dès ce moment-là. Sans la coopération de la famille de Maura, qu'est-ce qu'il me restait ? Mais je ne pouvais plus m'ôter l'affaire de la tête. Elle ne ressemblait à aucun des autres cas de disparition dont j'avais pu entendre parler, à cause de son étrange mystère dans le mystère. Maura n'avait pas disparu par une journée ordinaire. Elle avait rompu avec sa routine ; elle était partie dans le Nord. Qu'allait-elle faire là-bas ? Où se rendait-elle ?

J'ai toujours eu plus de succès à faire parler une source quand je me présentais chez elle. Si les gens peuvent me voir, constater ma gaucherie et mon affabilité, ils finissent généralement par parler, même s'ils m'ont dit non au téléphone. Mais toutes les personnes liées à l'affaire Maura Murray vivaient à des centaines de kilomètres de là. Enfin, presque toutes. Le petit ami de Maura, Billy Rausch, était de Marengo dans l'Ohio, une ville sans histoire entre Mansfield et Columbus, à quatre-vingt-dix minutes de chez moi par la route 71.

Alors je suis allé à Marengo et j'ai trouvé la maison d'enfance de Billy, un pavillon de plain-pied posé sur un petit terrain. J'ai garé ma voiture et fait le tour de la maison pour atteindre l'arrière, où une porte-fenêtre coulissante donnait sur un salon encombré. La mère de Billy, Sharon, est apparue, vêtue d'un long peignoir.

Sharon a les traits anguleux et les cheveux qui tirent sur le roux ; elle donne l'impression de quelqu'un d'extrêmement intelligent. Son amour pour Maura était manifeste dans les interviews télévisées que j'avais vues sur YouTube. Elle avait eu de l'affection pour la jeune femme du Massachusetts qui avait volé le cœur de son fils, et l'avait accueillie chez elle à bras ouverts.

« James Renner, me suis-je présenté. C'est moi qui écris le livre sur Maura… »

Elle a hoché la tête.

« Je sais.
– Désolé de passer comme ça, sans prévenir, mais est-ce que vous auriez un peu de temps à me consacrer pour parler d'elle ?
– Eh bien, je ne suis pas très en forme en ce moment. »
Maintenant qu'elle le mentionnait, je lui trouvais effectivement l'air fatigué. Épuisé, même. Mais pas malade. La disparition de Maura datait de sept ans. Traînait-elle encore cette tragédie partout avec elle, comme un mauvais rhume ?
« Peut-être pourriez-vous m'appeler quand ça ira mieux, et on fixera une date pour se rencontrer ?
– D'accord. »
Je lui ai laissé mon numéro et le livre que j'avais écrit sur l'affaire Amy Mihaljevic.

« Il faut que j'aille dans le New Hampshire », ai-je annoncé à ma femme un soir alors que nous nous prélassions sur le canapé.
Julie a levé les yeux au ciel.
« C'est l'anniversaire de la disparition de Maura la semaine prochaine, ai-je expliqué. Je veux être sur place pour voir qui passe devant le lieu de l'accident. Pour mon livre.
– Je déteste ces histoires. Il faut toujours que tu essaies de retrouver une gamine morte. C'est une vraie dépendance.
– Personne ne sait si elle est morte. Et ce n'est pas une gamine. C'est une adulte. Il n'y a pas d'enfants morts dans cette histoire-ci.
– Pour autant que tu le saches.
– Alors…
– Alors quoi ? Si tu dois y aller, vas-y. Mais ça ne veut pas dire que l'idée doit me plaire.
– Merci.
– Ne fais rien de dangereux, ou d'idiot. C'est tout ce que je te demande. »
Une semaine plus tard, je roulais ivre sur Wild Ammonoosuc Road, perdu dans ses virages ténébreux.

8

Dernier quart à Melville

Karen Mayotte était la première personne à avoir remarqué que quelque chose n'allait pas chez Maura Murray. Jusqu'à ce que je remonte sa piste grâce aux réseaux sociaux, personne ne l'avait jamais interviewée au sujet de la nuit où Maura s'était effondrée au travail. Nous nous sommes vus au Finders Pub de West Boylston, Massachusetts, deux jours avant le septième anniversaire de la disparition de Maura.

Le meilleur terme que je peux trouver pour décrire Karen est « pétillante ». C'est le genre de personne qui utilise fréquemment des expressions comme « Grand Dieu ! ». Elle possède une énergie enfantine, mais en même temps un côté maternel. D'ailleurs, elle a quatre enfants et travaillait comme professeure de cours primaire quand je l'ai rencontrée. En 2004, elle était responsable de la rotation des équipes de sécurité dans les résidences universitaires de UMass. La nuit, elle patrouillait dans le campus pour vérifier que les portes étaient bien fermées à clef, les alarmes enclenchées et chaque résidence dotée d'un vigile dans le hall d'entrée. Dans la journée, elle étudiait l'Holocauste et travaillait avec des réfugiés soudanais.

Malgré mes protestations, elle m'a payé une bière et une assiette de palourdes frites, et j'ai mangé pendant qu'elle parlait. J'ai eu le sentiment que Karen était très contente d'avoir enfin quelqu'un pour l'écouter raconter son histoire ; qu'elle attendait ça depuis longtemps.

« Maura travaillait à Melville Hall, m'a-t-elle expliqué. Elle assurait la permanence au poste de sécurité et contrôlait les identités. »

Melville Hall est situé dans le quart sud-ouest du campus de UMass, une zone réputée pour être la plus difficile à contrôler. Quand les Red Sox[8] ont un match, les choses peuvent vite dégénérer là-bas. Consommation d'alcool par des mineurs, drogues, vandalisme.

À UMass, Maura était un peu une solitaire, m'a appris Karen. Il lui arrivait de déjeuner toute seule. Elle ne s'ouvrait pas facilement aux autres. Quand Karen l'avait vue lire un livre sur la randonnée dans les White Mountains, intitulé *Not Without Peril*, elle lui avait dit y être allée quand elle était enfant.

« Je lui ai menti. Je n'étais jamais allée là-bas. Mais je voulais la faire causer un peu. Elle m'a parlé de ses sentiers préférés autour du mont Washington. »

Le soir de la crise nerveuse de Maura, Karen avait fait le point avec son supérieur vers 22 h 30.

« Il m'a dit : "Juste pour que tu saches, il y a quelque chose qui ne va pas chez Maura." On l'avait vue pleurer. Je suis allée voir de quoi il retournait. »

Lorsque Karen était arrivée à Melville Hall, Maura avait le regard perdu dans le vide.

« Je ne sais pas comment l'expliquer. Elle était ailleurs, c'est tout. Aucune réaction. Complètement inerte. »

Maura avait un téléphone portable posé sur le bureau, ce qui allait à l'encontre du règlement, mais Karen s'était abstenue de toute réflexion.

« Je l'ai observée du coin de l'œil en faisant semblant de regarder le registre. Elle a fini par dire deux mots : "Ma sœur". C'était une situation très inconfortable. J'ai regardé deux personnes entrer. L'une d'elles était un garçon. Maura ne lui a même pas demandé sa carte d'identité. Elle était catatonique, je pense. Elle sanglotait légèrement, les yeux fixés sur la porte. »

Karen était ressortie pour appeler son supérieur, Nathaniel Whitmer. Elle lui avait dit que Maura n'allait pas bien du tout. Il lui avait répondu de la faire rentrer chez elle. Karen avait donc rassemblé les affaires de Maura et signé le registre de sortie à sa place, car la jeune femme en était elle-même incapable. Elle avait ensuite parcouru avec elle la courte distance qui les séparait de Kennedy Hall.

« Je lui ai demandé si elle voulait que je lui apporte quelque chose de chez Dunkins. » Mais Maura ne voulait ni donut ni café. « Elle a parlé d'un cours d'infirmière le lendemain matin. Elle voulait aller se coucher. »

Karen s'inquiétait tellement pour la jeune femme qu'elle lui avait suggéré de se faire admettre à l'hôpital pour obtenir une aide psychologique.

« Je lui ai demandé : "Maura, est-ce que tu as quelqu'un à qui parler ?" et elle m'a répondu : "J'ai une camarade de chambre". »

C'était un mensonge, avait appris Karen plus tard. Maura jouissait d'une chambre individuelle.

Lorsqu'elles étaient arrivées à Kennedy Hall, Karen avait serré Maura dans ses bras et l'avait embrassée sur la joue. Elle l'avait regardée monter l'escalier.

Le lendemain matin, il y avait eu une tempête de neige et les cours avaient été annulés.

« Je me suis dit : *Tant mieux pour elle. Elle va pouvoir se reposer.* »

Quatre jours plus tard, Karen recevait un appel de la police du campus de UMass. Maura avait disparu, et sa voiture avait été retrouvée abandonnée dans les White Mountains. Karen était allée au commissariat faire sa déposition. Elle n'avait jamais eu aucun retour des enquêteurs.

« Je ne sais pas quel était son problème, a-t-elle conclu. Est-ce qu'elle était suicidaire ? Pourquoi serait-elle allée là-haut, sinon ? »

8. Équipe de baseball de Boston.

9

Le Zoo

En 1658, trois Indiens – Umpanchla, Quonquont et Chickwalopp – ont « vendu » Amherst à un Blanc contre quelques perles. L'endroit est un charmant échantillon de Nouvelle-Angleterre, niché entre le Connecticut – le fleuve – et le Quabbin Reservoir, boisé de noyers blancs, de cerisiers noirs et de chênes rouges. Ce bout de terre a inspiré certains des plus grands poètes américains : Emily Dickinson, Robert Frost, Robert Francis. Il n'a cependant pris le nom d'Amherst qu'une fois incorporé[9] en 1759, en l'honneur d'un (tristement) célèbre officier britannique de la guerre de la Conquête[10]. Ce fut Jeffrey Amherst qui eut l'idée de distribuer des couvertures infectées par la variole à l'armée du chef Pontiac pendant le siège de Fort Pitt. La maladie décima la tribu indienne. Certains ont suggéré de renommer la ville.

Deux établissements d'enseignement supérieur y sont installés : Amherst College, une école privée de lettres et sciences sociales qui compte dans les 1 800 étudiants, et UMass, la plus grande université publique de Nouvelle-Angleterre, avec environ 27 000 inscrits chaque année. Si l'Histoire en vient finalement à ne reconnaître dans la disparition de Maura Murray qu'un astucieux canular, UMass surpassera peut-être enfin Amherst College dans la duperie mystificatrice. La palme revient pour l'instant à la plus petite des deux facs, qui, aujourd'hui encore, reste la conservatrice de la dépouille de la Sirène des Fidji, ce squelette de monstre mi-humain mi-poisson que le cirque de P.T. Barnum emportait en tournée. Les visiteurs peuvent en admirer les vestiges au musée d'art d'Amherst.

Mais revenons à UMass. Ce n'est pas un campus ; c'est carrément une ville. Avec ses vingt-six étages, la bibliothèque W.E.B. Du Bois est la plus haute du monde après celle de Shanghai. Les équipes de sport de l'université affrontent les meilleures du pays, et ses départements alignent les récipiendaires de bourses Fullbright[11] comme de véritables usines à grosses têtes. Les pubs d'Amherst ont lancé la carrière de chanteurs comme ceux des Pixies, de Dinosaur Jr. et de They Might Be Giants. Mais produire une telle quantité d'étudiants à succès ne va pas sans une part de ténèbres. ABC News a une fois qualifié UMass de campus le plus violent du pays. Les habitants d'Amherst le surnomment ZooMass. Ou simplement, le Zoo.

Je suis arrivé au Zoo le 8 février et j'ai trouvé une ville froide et endormie, de béton, de brique et de verre. Je me suis garé devant un parcmètre et me suis dirigé vers un bâtiment laid et imposant qui ressemblait à l'œuvre d'une entreprise de travaux publics du Moscou communiste, ou peut-être à une vieille cartouche de jeu vidéo posée sur le côté. Le Murray D. Lincoln Campus Center est une plaque tournante pour les étudiants, et également un hôtel. Au sous-sol se trouve un cimetière. Pas de ceux où on enterre les morts. Celui-ci accueille des journaux, plus précisément les archives reliées du journal étudiant du Zoo, *The Daily Collegian*. J'ai descendu l'escalier, passant devant un panneau qui annonçait : UN TEE-SHIRT DES BRUINS[12] OFFERT POUR CHAQUE DON DE SANG !

J'ai trouvé un conseiller académique qui m'a escorté jusqu'à une alcôve meublée d'un canapé élimé. Les énormes volumes de vieux journaux reliés étaient éparpillés sur la table basse et sur les classeurs à tiroir alignés contre le mur. Je les ai feuilletés jusqu'à dénicher les archives du printemps 2004.

Le premier article consacré à la disparition de Maura n'était paru que le 17 février. Il avait été publié sous le titre : ÉLÈVE-INFIRMIÈRE DISPARUE DEPUIS DES JOURS. Des journalistes en herbe avaient parlé à la doyenne de l'école de soins infirmiers et obtenu l'heure à laquelle ce dernier mail de Maura avait été envoyé : 13 h 24 le 9 février. Dedans, elle disait rentrer chez elle pour la semaine à cause d'un « décès dans la famille ».

Au semestre suivant, le *Collegian* avait longuement fait le point sur l'avancée des recherches pour retrouver Maura, avec notamment une brève interview de Laurie, sa mère. Il y en avait également une de sa sœur aînée, Kathleen, que le journaliste avait interrogée au sujet de cette conversation téléphonique perturbante la nuit où Maura avait fait sa crise nerveuse : « C'était juste un coup de fil comme ça, avait répondu Kathleen. Il n'a rien changé pour moi. C'était simplement Maura qui m'appelait. C'est tout. Je lui ai raconté ma journée et ma dispute avec mon fiancé. Je ne vois pas ce que j'ai bien pu faire pour la mettre dans cet état. Honnêtement, je crois qu'elle cherchait juste à se faire dispenser. »

J'ai noté le nom des sources mentionnées dans les articles, puis je me suis promené un peu sur le campus. Le Zoo est calme en hiver, mais on peut sentir la masse des étudiants entassés dans les résidences, telles d'énormes batteries d'énergie potentielle. Je me suis arrêté devant Melville Hall. Quand Maura y travaillait, c'était une résidence exclusivement pour les filles. Juste derrière se trouvait la tour John F. Kennedy, où elle avait habité : un rectangle de béton lugubre et imposant.

Je me faisais l'effet d'un pervers, à traîner comme ça près des résidences de filles, alors j'ai regagné ma voiture et je suis allé au magasin de vins et spiritueux où Maura s'était arrêtée en sortant d'Amherst. Mais l'établissement avait changé de direction depuis. Les nouveaux propriétaires ne savaient rien de sa disparition. J'ai acheté du vin, un Coca et quelques mignonnettes de whisky irlandais Jameson, le genre qu'on vous sert dans les vols longue distance. J'ai déjeuné, je me suis promené en voiture dans la ville et

j’ai attendu jusqu’à 16 h 30, ce qui était à peu près l’heure la plus tardive à laquelle Maura avait pu quitter Amherst le jour de sa disparition, d’après la chronologie communément admise. Puis j’ai pris la route d’Haverhill.

J’ai recréé le parcours de Maura jusqu’aux White Mountains. Quand j’ai quitté le Massachusetts pour entrer dans le New Hampshire, j’ai ouvert une des bouteilles de whisky, je l’ai vidée dans ma cannette de Coca à moitié pleine et j’ai commencé à boire tout en cherchant la sortie qui m’amènerait à Haverhill et à cette partie de la Matrice où se cachait le secret de Maura.

---

9. *Incorporated town* : agglomération ayant signé un accord avec l’État où elle se trouve pour se créer une municipalité qui gérera les services usuellement fournis par ce dernier.

10. Guerre opposant les Français aux Britanniques, avec leurs alliés amérindiens respectifs, pour la domination coloniale de l’Amérique du Nord.

11. Le programme Fullbright est un système de bourses d’études très sélectif et basé sur le mérite.

12. Équipe de hockey sur glace de Boston.

10

Pirater l'univers

Il y a une théorie comme quoi notre univers n'est qu'une simulation informatique. Nous existerions tous au sein d'un jeu vidéo qui globalement ne rime à rien, programmé par quelque être supérieur. Vous serez peut-être surpris d'apprendre que ce n'est pas une idée nouvelle. En 1641, dans ses *Méditations métaphysiques*, René Descartes avançait l'hypothèse que le monde observable soit une énorme supercherie orchestrée par un « mauvais génie ». Et son argument s'inspirait de l'« Allégorie de la Caverne » de Platon, écrite il y a près de deux mille cinq cents ans. Aujourd'hui, le concept d'une gigantesque simulation informatique est très en vogue dans le monde de la physique théorique. Et voici le plus terrifiant : on dirait que ça pourrait bien être vrai.

Le Dr Nick Bostrom, directeur de l'Institut pour l'avenir de l'humanité de l'université d'Oxford, expliquait en 2007 au *New York Times* que bientôt, l'humanité développerait des ordinateurs assez rapides et assez puissants pour exécuter une simulation de l'histoire tout entière de l'univers, une copie de notre propre réalité. On s'en servira pour étudier le cosmos, du big bang à la mort thermique de toute chose. Un jour, il y aura des milliers, des millions de ces versions virtuelles de la réalité.

Vous êtes toujours avec moi ? Bien, parce que c'est là que ça devient bizarre. À supposer que tout cela soit possible (et les fondus d'informatique assurent que la puissance nécessaire sera atteinte d'ici le milieu de ce siècle), il serait stupide de présumer que la réalité dans laquelle nous vivons est le monde « original » qui a engendré les premières simulations. Il est mathématiquement bien plus probable que notre monde, lui aussi, ne soit rien de plus que l'un de ces programmes informatiques. « Mon intuition – et ce n'est que cela, une intuition –, a déclaré Bostrom au *Times*, est qu'il y a une chance sur cinq que nous vivions dans une simulation informatique. »

Un aspect que notre univers partage manifestement avec les jeux vidéo est la façon étrange dont se comportent les quarks quand on ne les regarde pas. Les quarks sont les constituants élémentaires de l'univers : les composants les plus petits, les « pixels » de notre réalité. Les scientifiques ont découvert il y a quelque temps que les quarks existent sous la forme d'une onde de probabilité jusqu'à ce que quelqu'un les observe et que cette onde s'effondre en un point pour former une matière quantifiable.

Qu'est-ce que tout cela a à voir avec Maura Murray ? J'y viens.

Comme le sait tout *geek* digne de ce nom, il existe des codes qui permettent de tricher dans les jeux vidéo. En tapant haut, haut, bas, bas, gauche, droite, gauche, droite, A, B et enfin Start, par exemple, vous obtiendrez un nombre illimité de vies gratuites dans *Contra*. Si nous vivons dans une simulation, pouvons-nous la bidouiller ? Existe-t-il des codes pour tricher ?

Ça me rappelle les jeux Super Mario Bros. Dans le deuxième, on pouvait emprunter une porte pour entrer dans le sous-espace et, quand on en revenait, la partie avait repris au début du niveau. Le *Shy Guy* qu'on venait de tuer était de nouveau là, comme s'il ne s'était rien passé. Dans certains jeux, si on répète telle ou telle action, le programme ne sait plus où il en est et rejoue la même scène depuis le début.

Mon pote Charles Moore raconte souvent cette histoire flippante dans les dîners : à une époque, il était coureur professionnel et avait l'habitude de jogger d'un bout à l'autre de Cleveland. Un matin, il a pris un chemin différent et rencontré un jeune garçon habillé à l'ancienne. Il était vêtu comme un petit vendeur de journaux des années 1920 ou quelque chose comme ça. Enfin bref, le gamin s'est arrêté, l'a regardé puis a disparu. Certains, en entendant cette histoire, pensent *fantôme*. Mais si l'univers est une simulation, peut-être que ce que Charles a vu était un *bug*. Peut-être qu'il avait reproduit quelque mouvement spécifique et que cela avait déclenché la réitération devant lui d'une scène d'autrefois.

Je voulais provoquer un *bug*. J'allais recréer le trajet de Maura jusqu'au cœur du New Hampshire aussi précisément que possible. Officiellement, c'était pour pouvoir observer les choses qu'elle avait vues et rendre compte dans le détail de ce qu'elle avait vécu le soir où elle avait disparu. Mais quelque part au fond de moi, je caressais l'espoir de réussir à pirater la simulation, si elle existait. Je me disais que peut-être, en reproduisant tous les faits et gestes de Maura, je parviendrais à forcer la réitération de cette partie du code qui sait ce qui lui est arrivé. Verrais-je le « fantôme » de Maura ? L'ombre de son tueur lui proposant de l'amener quelque part ?

Je buvais parce que Maura avait bu. Le Jameson m'a pris par surprise, comme il le fait toujours. C'était mon ancien rédacteur en chef qui m'avait fait découvrir ce whisky. Moelleux. Boisé. Le mélanger à du Coca pour rester éveillé. Le siroter seul pour trouver le sommeil. J'en ai bu assez pour être un peu gris. Dans quel état était Maura quand elle avait quitté la 91 à Wells River pour prendre vers l'est ? Dans sa voiture accidentée, on avait trouvé un cubi de vin ouvert, une bouteille de soda qui empestait l'alcool et tout un tas d'autres boissons alcoolisées. Elle avait probablement été plus ivre que moi, mais je ne voulais pas aller trop loin. Il fallait quand même que j'observe.

C'était le crépuscule quand j'ai traversé Woodsville, et les derniers rayons de soleil rouge disparaissaient furtivement de l'autre côté des montagnes du Presidential Range[13]. Woodsville est une de ces villes de bûcherons implantées le long du Connecticut, dont l'artère principale est bordée de part et d'autre de

devantures en bois. Au XIXe siècle, John Woods était propriétaire de la scierie, et le plus gros de l'économie de la ville tournait autour des vices préférés de ses bûcherons : boire et baiser. Aujourd'hui, Woodsville offre une impression de vide. Les saloons et les bordels sont devenus des restaurants et des papeteries. Mais on a ce sentiment que quelque chose est en train de s'y passer, que d'ici un an ou deux elle sera devenue ce petit coin secret où les riches New-Yorkais viennent passer leur été.

Après le nouveau supermarché Wal-Mart, j'ai trouvé la route 112 immédiatement sur ma droite. À cet endroit, à son début, elle s'appelle Wild Ammonoosuc Road, avant de devenir Lost River Road et enfin Kancamagus Highway, en honneur de l'intrépide chef des Indiens Pennacook, qui essaya de négocier un traité de paix avec les hommes blancs (devinez quoi : ça n'a pas très bien marché). Une deux-voies bitumée qui sinue au fond de la vallée, là où l'Ammonoosuc, la rivière, longe le contrefort nord. Quand j'y suis arrivé, il faisait déjà nuit, très nuit. J'ai regardé l'heure : 18 h 49. C'était étrange. J'avais quitté Amherst aussi tard que Maura avait pu en partir d'après la police, et pourtant j'étais arrivé environ quarante minutes avant l'heure de son accident, qui avait été signalé à la police à 19 h 27.

C'était une différence trop importante pour s'expliquer par un simple arrêt à une station essence. Maura devait avoir fait une pause quelque part sur le chemin. Était-elle allée dans un restaurant pour dîner ? S'était-elle arrêtée pour retrouver quelqu'un ?

Lorsque j'ai dit que Wild Ammonoosuc Road « sinuait », je faisais dans l'euphémisme. Elle suit le cours naturel de la rivière et c'est une horreur d'y conduire de nuit quand on n'en connaît pas bien les méandres. Il n'y a pas de réverbères. La seule lumière provient d'habitations isolées en bord de route : cabanes de bois trapues, mobile homes délabrés, pavillons de plain-pied cachés sous la neige.

Je cherchais une « grange défraîchie ». Selon les articles de journaux consacrés à l'accident de Maura, le virage où elle a perdu le contrôle de sa voiture est balisé par une grange défraîchie ; un énorme ruban bleu est attaché à un arbre près de l'endroit où elle est sortie de la route. J'ai ralenti.

Je me suis mis à penser à un autre des plus grands mystères de ce monde – un enlèvement, de surcroît – qui avait trouvé son point de départ non loin de là par une nuit tout aussi noire et froide de 1961. Alors qu'ils rentraient à Portsmouth après des vacances à Montréal, Betty et Barney Hill avaient aperçu un étrange aéronef au-dessus des montagnes. Curieux, ils avaient suivi la lumière jusqu'au col de Franconia Notch, juste en dessous du Vieil Homme de la Montagne[14]. C'était là, avaient-ils affirmé plus tard, qu'ils avaient été enlevés par l'équipage d'un vaisseau spatial – des extraterrestres humanoïdes en provenance du système stellaire Zeta Reticuli. C'est le genre d'histoire dont on rit le jour. Mais quand vient la nuit, on ne peut s'empêcher de se demander…

Brusquement, un virage a émergé des ténèbres. Mes pneus se sont mis à patiner. *Contrebraque*, ai-je entendu mon père me conseiller dans ma tête. J'ai redressé et arrêté de déraper. C'était sûrement là que Maura était sortie de la route. Mais il n'y avait pas de grange défraîchie en vue. Peut-être se trouvait-elle un peu plus loin, hors de portée de mes phares. Mais il n'y avait pas de ruban bleu non plus. Pas là.

Je suis retourné au début de Wild Ammonoosuc Road et ai retenté ma chance. Cette fois, je ne sais comment, je me suis retrouvé sur French Pond Road, qui menait au village de Swiftwater. *Et merde.* Le tableau de bord indiquait 19 h 45 et je n'avais encore aucune idée d'où se cachait cette grange. J'ai cherché pendant encore une demi-heure avant de renoncer.

Je suis revenu au Wells River Motel, de l'autre côté de la frontière avec le Vermont. Cet hôtel, qui avait servi de quartier général lors des recherches pour retrouver Maura Murray en 2004, était un humble bâtiment blanc de plain-pied avec des chambres à thème. Le propriétaire m'a attribué la suite Nounours – on fait avec ce qu'on a. J'ai achevé de m'enivrer et j'ai passé la nuit entouré d'ours en peluche, furieux contre moi-même d'avoir cru possible de jouer au plus fin avec l'univers. Qu'avais-je imaginé qu'il allait se produire ? Que l'homme qui avait enlevé Maura – puisque, selon sa famille, c'est ce qui s'était passé – allait débarquer et me proposer de monter en voiture avec lui, ainsi qu'il l'avait fait pour elle sept ans plus tôt ?

---

13. Chaînon des White Mountains dont les sommets portent le nom de présidents américains.

14. *Old Man of the Mountain* : formation rocheuse qui, de loin, ressemblait à un visage (elle s'est effondrée en 2003).

11

Ne jamais monter dans la voiture d’un inconnu

Le lendemain matin, je me suis réveillé avec un de ces maux de tête cotonneux où on a l’impression de tout voir au travers d’un filtre bronze. J’ai pris une douche chaude. Me suis rasé. Ai appelé ma famille. Puis j’ai réglé ma note et je suis retourné à Woodsville prendre le petit déjeuner au Shiloh’s, un de ces *diners* de campagne à la clientèle hétéroclite qu’on trouve encore dans les vastes espaces déserts entre les villes. Après un bon café accompagné d’œufs, je suis remonté en voiture pour retenter le coup.

Ce matin-là, pour la première fois, j’ai pu vraiment admirer les White Mountains. Je suis né et j’ai grandi dans le nord-est de l’Ohio, où le paysage est plat sauf là où il se fripe autour de la Cuyahoga. Ma ville natale était un joli endroit à explorer à vélo, mais je n’utiliserais jamais le mot « grandiose » pour la décrire. Cette partie du New Hampshire, par contre… Elle avait sa place dans le coin de mon cerveau réservé aux visions de la Forêt-Noire et des contreforts de la Montagne solitaire dans *Le Hobbit*. À Akron, la nature se laissait oublier. Ici, elle s’impose. Elle réclame impérieusement l’attention, avec ses larges rivières gelées, ses vastes fermes, ses collines couvertes de pins qui ondulent comme des vagues jusqu’à l’horizon. J’étais frappé par les couleurs nouvelles qu’offraient les arbres, les roches, l’herbe, l’eau. C’était comme si j’avais jusqu’alors vécu dans un monde en trois couleurs et que je venais soudain d’être transporté dans une de ces nouvelles télévisions, celles avec la quatrième couleur qui rend toutes les images plus vibrantes. J’étais également affecté par la taille du monde, la distance jusqu’où portait mon regard. Le mont Washington – le plus haut sommet à l’est du Mississippi avec ses 1 916 mètres – écrasait tout le reste. Formé originellement par l’inlandsis laurentidien qui, il y a vingt-cinq mille ans, a creusé de profonds ravins dans tout le New Hampshire, il est coiffé de roche, de neige et de glace. Il sépare les montagnes du Presidential Range, au nord, de leurs sœurs du sud aux contours plus adoucis. Les Amérindiens l’appelaient Agiocochook ou Waumbeket Methna. C’est un morceau d’histoire, et même les sociopathes comme moi sont remplis d’humilité à sa vue.

Wild Ammonoosuc Road offrait une expérience de trajet différente à la lumière du soleil matinal, et à jeun. Cette fois, j’ai continué d’avancer bien après que le sentiment d’être allé trop loin m’a saisi. Sur ma gauche, j’ai passé le Swiftwater Stage Shop, une vieille cabane de rondins qui faisait moitié station essence, moitié épicerie. Environ quinze cents mètres plus loin, j’ai trouvé la grange.

Elle n’est pas si défraîchie que ça, cette grange. Elle est peinte en rouge et blanc et il y a un petit parking gravillonné devant. Elle se dresse en retrait de la route à hauteur d’un virage serré, pratiquement à quatre-vingt-dix degrés. En hiver, la neige repoussée de part et d’autre par les chasse-neige forme des murs compacts et glacés. Juste après la grange, j’ai repéré un énorme ruban bleu noué autour d’un mince sapin. À ce qu’on raconte, c’était Fred qui avait mis à cet endroit un premier ruban, renouvelé au fil des ans par des amis ou des membres de la famille, dans l’intention de commémorer discrètement la disparue et rappeler aux riverains que quelqu’un continuait de penser à elle.

J’ai essayé de m’imaginer comment l’accident s’était déroulé, comment Maura avait terminé dans le talus du côté droit de la route, tournée dans la direction d’où elle venait. Les premiers rapports d’enquête expliquaient qu’elle avait probablement dérapé dans le virage avant d’aller percuter le remblai. Mais je n’arrivais pas à me représenter la chose. La force centrifuge qui s’était emparée de la voiture après le virage n’aurait pas dû permettre cela. Peut-être avait-elle ricoché d’un côté à l’autre, comme une bille de flipper. (Certes, je ne suis pas physicien.)

J’ai fait demi-tour à l’intersection de Bradley Hill Road, un carrefour en T environ cent mètres après l’arbre au ruban, et je suis revenu me garer sur le parking de la grange. Prenant mon appareil photo sur la banquette arrière, j’ai gagné à pied le lieu de l’accident. Alors que je mitraillais allègrement, une voiture rouge s’est arrêtée à ma hauteur. J’ai salué de la main le conducteur, un vieil homme courbé sur son volant. Il a baissé sa vitre.

« Vous êtes là pour Maura Murray ? m’a-t-il demandé.

– Oui, ai-je répondu.

– Je sais ce qui lui est arrivé.

– Ah bon ? »

Il a hoché la tête.

« Montez, je vais vous montrer. »

OK, avec le recul, je me rends compte de l’impression que ça donne. Très mauvaise idée, pas vrai ? À la maternelle, on nous apprend qu’il ne faut jamais, absolument jamais monter dans la voiture d’un inconnu. Surtout pas, je suppose, un inconnu qui se pointe sur une scène de crime. Je n’allais pas faire ça, c’était évident.

« Vous ne pouvez pas simplement me le dire ?

– Non. Il faut que je vous montre.

– Est-ce que je peux vous suivre avec ma voiture ? »

Il a secoué la tête.

« Ça va prendre trop de temps. Vous êtes intéressé ou pas ? J’ai pas que ça à foutre, moi.

– Laissez-moi juste fermer. »

Je suis retourné à ma voiture en énumérant toutes les raisons pour lesquelles je ne devrais pas faire ce que je m'apprêtais à faire. C'est le moment dans les films d'horreur où le public lâche un grognement parce que, franchement, est-il possible d'être aussi bête ?

Mais en même temps…

En même temps, il était vieux. Je veux dire, vraiment vieux. Croulant. Il semblait avoir dans les quatre-vingt-dix ans. Sérieux. Je ne suis pas un mec imposant, mais je pensais pouvoir me défendre contre un homme de quatre-vingt-dix ans. Et puis, ce serait vraiment pas de chance, non ? Est-ce qu'un tueur en série reviendrait réellement sur le lieu de son crime pour demander à un journaliste de monter dans sa voiture afin de pouvoir le tuer lui aussi ? C'était ridicule.

J'ai quand même noté son numéro de plaque d'immatriculation dans mon carnet, que j'ai glissé sous le siège conducteur. Il n'allait probablement pas m'assassiner pour se fabriquer un costume d'homme avec ma dépouille, mais s'il le faisait, je voulais qu'on le trouve.

Je suis monté dans sa voiture et j'ai bouclé ma ceinture. Il a fait demi-tour, prenant la direction de l'est.

« Comment vous vous appelez ? lui ai-je demandé.

– Comptez pas sur moi pour vous le dire » a-t-il répliqué.

Bon sang, me suis-je dit. *Pas besoin d'être aussi mélodramatique.*

« Alors, qu'est-ce que vous savez sur Maura Murray ?

– Je vais vous montrer ce qui lui est arrivé d'après moi », a-t-il répondu sans détourner les yeux de la route. Sa voiture avait cette odeur qu'ont les bagnoles quand on ne les nettoie pas très souvent : une odeur de poussière et de crasse, pas vraiment désagréable. « Cette année-là, il y avait autant de neige que maintenant. Assez au sol pour suivre la piste de quelqu'un s'il marchait dessus. »

D'un signe de tête, il a indiqué sur la gauche un pavillon revêtu de bardeaux, avec des bois de cerf accrochés au-dessus de la porte du garage.

« C'est Butch qui habite là. Enfin, qui habitait. » Butch Atwood : le chauffeur de bus, la dernière personne à avoir parlé à Maura avant qu'elle disparaisse. « Il faisait du commerce d'antiquités, vous le saviez ? Sur les marchés aux puces. Il vendait de vieilles bouteilles en verre, ce genre de choses. Il était assis dans son bus juste là, devant son garage, et il avait une vue dégagée de l'endroit de l'accident. Il aurait remarqué si la fille était montée dans la voiture de quelqu'un. Et peut-être que c'est ce qu'elle a fait. Et peut-être que la personne qu'il a vue au volant était quelqu'un dont il avait peur. L'individu auquel je pense est capable d'avoir menacé Butch.

– Qui était-ce ? »

Le vieux n'a pas répondu. Nous roulions vers l'est depuis plusieurs minutes maintenant, et nous n'avions pas croisé d'autre route. Il n'y avait que forêt dense à droite et rivière à gauche. Si Maura était partie par là après l'accident, elle n'aurait eu aucun endroit où se cacher à l'approche d'un autre conducteur.

« Où pourrait-on bien cacher un corps par ici ? ai-je demandé.

– Je vais vous montrer », a-t-il répliqué avec un sourire.

Nous avons fini par arriver à une autre route qui repartait presque en sens inverse sur la droite, pour monter vers le sommet.

« C'est la route 116, m'a-t-il annoncé. Le terrain est rude par ici. Ah, on y est. »

Il s'est garé le long d'une glissière de sécurité et nous sommes sortis de la voiture pour nous approcher du bord. Nous nous trouvions sur un court pont au-dessus d'une profonde ravine. Cinq ou six mètres plus bas, un torrent d'eau limpide giclait de part et d'autre d'énormes blocs de roche couverts de gel pour descendre en serpentant vers l'Ammonoosuc.

« Là, par exemple, ce serait un bon endroit, m'a-t-il dit, les yeux fixés sur le précipice. On pourrait jeter un corps dans ce torrent, il resterait coincé dans la glace jusqu'au dégel, puis serait emporté par la rivière. »

Nous sommes restés à contempler l'eau un moment avant de regagner sa voiture pour continuer de remonter la route 116.

« Il y a quelques années, on a trouvé le corps d'une femme dans un ruisseau à Swiftwater, a repris le vieil homme. Une épileptique, qui travaillait pour ce bonhomme dont je veux vous parler. Elle faisait le ménage chez lui. J'ai entendu dire qu'on avait repéré un pick-up près du lieu de l'accident de cette fille ce soir-là. Et ce type, il conduit un pick-up noir. Parfois il se met à boire. Et quand il boit, il devient violent. »

Nous nous sommes arrêtés à l'entrée d'un chemin privé qui menait plus haut dans la montagne. Mais le vieillard n'a rien dit.

« Est-ce là qu'il habite ? » ai-je demandé.

Il a redémarré.

« Je vous ai dit tout ce que je pouvais. Peut-être que ça ne vaut rien. Peut-être que je me trompe. C'est juste une idée qui m'a traversé l'esprit. Rien de plus. »

Quelques minutes plus tard, nous étions de retour à la grange, et il m'a déposé à côté de ma voiture. Il n'a rien dit d'autre. Il s'est contenté de me serrer la main et de repartir. Au fil des ans, j'ai souvent pensé à cette rencontre. Et je suis toujours aussi perplexe. Oh, j'ai fini par retrouver sa trace. Je me suis servi de sa plaque d'immatriculation. J'ai découvert qu'il avait un conflit de propriété avec l'homme qu'il accusait. C'est probablement tout ce dont il est question : de rancune accumulée entre deux hommes bizarres. Mais… parfois, je me demande.

Lorsqu'il a disparu au loin, j'ai continué vers l'est, sur ce qui était devenu Kancamagus Highway, pour gagner la route 93. En prenant celle-ci vers le sud, je pourrais atteindre l'est du Massachusetts et, de là, c'était tout droit jusqu'à Hanson, où Maura était une légende bien avant sa disparition.

12

La coureuse

J'aime bien Hanson. Ça me rappelle chez moi. Les routes sont larges et les maisons pas trop près les unes des autres. Plein d'étangs pour pêcher, et deux ou trois endroits où boire une bière et manger de la viande sortie du congélateur. Les ados continuent à organiser des fêtes dans les bois, à faire du moto-cross dans les carrières et à traîner au Burger King. Les gens ici ne vivent que pour les matchs de football du vendredi soir. Ce n'est pas assez près de l'océan pour qu'il occupe les esprits en permanence. J'ai trouvé ce restaurant sur la route 58, The Olde Hitching Post, qui sert de tout, depuis le rôti braisé jusqu'aux crevettes aux pignons. J'ai commandé des pâtés de crabe et un Coca light, puis je me suis rendu au lycée de Maura, Whitman-Hanson Regional High School.

Ce n'était pas le bâtiment que Maura avait connu. Ce vaste campus de brique flambant neuf se dresse sur ce qui était autrefois le parcours de cross-country. Mais la présence de Maura s'y fait encore sentir. Un tableau des records est accroché au mur près de la salle de sport. Les sœurs Murray s'y taillent la part du lion. Julie et Maura détiennent toutes deux le record pour le 5 000 mètres. En 1997, Julie l'a couru en 19 min 10. Maura l'a fait en 18 min 58. Julie était la première. Mais Maura était la meilleure.

Dans le bureau des profs de sport, j'ai trouvé deux entraîneurs qui se souvenaient de Maura. Le visage du premier, Mike Driscoll, s'est éclairé lorsqu'il a évoqué sa coureuse vedette.

« Elle était extrêmement déterminée, m'a-t-il raconté. Elle voulait toujours être la meilleure. Quand elle est arrivée, la première année, elle a battu le record du 2 miles. Je me suis dit : *Waouh ! Elle ira loin.* Et puis elle a atteint sa maturité, en quelque sorte, et sa vitesse n'a plus jamais été la même. Ce qu'elle avait, c'était de l'endurance. C'était une légende. »

Keith Erwin, l'autre coach, un jeune homme aux cheveux bruns coupés court, était allé au lycée avec Maura. Il y avait terminé sa scolarité l'année où elle avait commencé la sienne.

« Elle parlait très doucement, s'est-il rappelé. Mais elle vous aurait donné sa chemise.

– La dernière fois que je l'ai vue, a ajouté Driscoll, elle courait pour UMass. Elle avait l'air tellement contente de ne plus être à West Point. »

L'un comme l'autre se souvenaient du père de Maura. Fred était constamment derrière ses filles.

« C'était un entraîneur de baseball plutôt bon dans le coin, quand j'étais gamin, m'a raconté Driscoll. Ses équipes étaient toujours les meilleures. Il entraînait aussi Maura. Il lui donnait toujours des exercices en plus. Elle l'adorait. Elle aurait fait n'importe quoi pour lui.

– Il était toujours là lorsqu'elle avait une course, a renchéri Erwin. Et parfois, je la voyais à Luddam's Ford, en train de pêcher avec lui depuis la berge. »

Lorsque la nouvelle de la disparition de Maura était arrivée à Hanson, ses entraîneurs étaient restés abasourdis, mais optimistes.

« Franchement, m'a dit Driscoll, j'espère qu'elle est allée dans ces montagnes pour retrouver quelqu'un et qu'elle est toujours là, quelque part. »

J'ai trouvé cette déclaration étrange, étant donné ce qu'ils venaient de me raconter sur la relation de Maura avec Fred. Si elle s'était enfuie, pourquoi n'avait-elle pas prévenu son père ?

13

Privés

Peu de gens connaissent aussi bien les détails de l'histoire de Maura que John Healy. Lorsque je l'ai interviewé, il avait soixante-deux ans et était retraité de la police d'État ; c'était un homme grisonnant au front haut, l'archétype du privé. Quand l'enquête officielle sur la disparition avait menacé de s'enliser pour la première fois, il avait réuni un groupe de détectives privés afin de reprendre l'affaire depuis le début. Je l'ai appelé peu après mon retour dans l'Ohio, et il ne s'est pas fait prier pour parler. Il vivait dans une maison au cœur des bois de Warner, New Hampshire. À l'époque, il était occupé à essayer de sortir de prison un homme condamné pour viol.

« Il n'est pas coupable, m'a-t-il expliqué. C'est cette nana qui a tout inventé. J'ai mis beaucoup de gens derrière les barreaux quand j'étais flic. Je ne peux pas laisser un innocent croupir en prison sans lever le petit doigt. Ça me reste en travers de la gorge. Cette affaire-là, c'est pareil. La disparition de Maura. Et, pour moi, c'est à cause de ma fille, Melissa. Elle n'y voit que d'un œil. Un jour, elle était dans sa chambre à l'université ; tout à coup, elle lève les yeux et découvre un Black debout à côté d'elle. Il a pris peur. Est ressorti, a disparu. Mais il s'en est fallu de peu que ce soit elle qui disparaisse. J'avais besoin de mener cette enquête. Je ne sais pas si je le faisais pour moi ou pour les Murray. »

Sa première démarche avait été de parler à Jeffery Strelzin, le procureur général adjoint du New Hampshire. Il l'avait connu adolescent et voulait sa bénédiction avant de commencer. Celle-ci obtenue, il a écrit à d'autres privés dans son organisation. Il s'attendait à ce que deux ou trois d'entre eux répondent, mais ils furent une douzaine, une force civile de taille à rivaliser avec l'enquête officielle.

« Je me suis rendu sur place pour me familiariser avec la région. Puis on a mené des entretiens. On a fait des recherches sur le passé de tout le monde. On a interrogé toute la brigade de pompiers qui étaient arrivés sur le lieu de l'accident le soir où Maura a disparu. »

Ensuite, ils étaient passés aux recherches au sol. Healy m'a expliqué pourquoi les opérations organisées avec des bénévoles comme on en voit aux informations sont un cauchemar logistique. Pour faire ça bien, il faut de quoi nourrir et loger les volontaires. Du personnel médical à disposition en cas d'urgence. Après, il y a le problème de la communication. Il faut un talkie-walkie chargé pour chaque participant. Du personnel rien que pour organiser ces derniers, les répartir de façon à quadriller efficacement la zone, et les compter à la fin de la journée. Ces recherches pour retrouver le corps de Maura – parce qu'à ce stade, c'était tout ce qu'ils espéraient découvrir – avaient été d'une difficulté redoutable en raison du terrain montagneux, plein de ravines profondes, de rivières larges et de falaises à pic. Une famille avait fait don de sa maison de vacances pour héberger l'équipe. Une école avait fourni des lits pour vingt hommes. Des commerçants avaient apporté de l'eau gratuitement. Un poste de commande avec un espace privé pour les Murray avait été établi dans la zone résidentielle toute proche de Mountain Lakes.

Healy avait également fait venir des chiens spécialisés dans la recherche de cadavres.

« Ils ont montré de l'intérêt pour un bout de tapis dans une maison à l'abandon. Elle était vide et l'homme qui y vivait avant était connu pour des violences conjugales. Il s'agissait probablement de gouttes tombées d'un nez en sang. Je suis sûr à quatre-vingt-dix pour cent que ça n'avait rien à voir avec l'affaire. Mais j'ai quand même envoyé l'information à la police. »

Healy et son équipe avaient reconstitué une chronologie plus précise des instants qui avaient entouré la disparition de Maura. D'après les appels passés à la police et le journal de bord des agents arrivés sur les lieux, elle s'était volatilisée très rapidement.

« Entre le moment où le dernier à l'avoir vue, Butch Atwood, est parti, et celui où la police est arrivée pour découvrir qu'elle avait disparu, il y a eu un créneau de trois à cinq minutes. »

Un soir, Healy s'était garé à côté de la grange défraîchie et avait compté les voitures pour déterminer la fréquence de passage. Entre 19 et 20 heures, il en avait compté huit au total, dont la plupart avaient tourné dans Bradley Hill Road, en face de la maison de Butch Atwood.

« La probabilité que quelqu'un se soit trouvé là juste par hasard est très, très réduite, à moins qu'il s'agisse d'un habitant du coin. Ça ne mène nulle part, par ici. C'est très sombre, très rural, sur des kilomètres à la ronde. Il ne se passe pas grand-chose. Et il n'y a pas de réseau. »

On disait que Maura était venue dans la région pour se suicider au sommet du mont Washington.

« Cette rumeur est née parce qu'elle avait donné ses blouses d'infirmière avant de quitter Amherst, et faire cadeau de ses possessions est quelque chose que les suicidés font juste avant de passer à l'acte. Mais en réalité, c'étaient des blouses qu'elle avait empruntées. Elle ne faisait que les rendre. »

Lorsque Healy avait parlé à Kathleen de cet étrange coup de téléphone reçu la nuit où sa sœur s'était effondrée, il avait eu du mal à obtenir d'elle des informations concrètes.

« On ne peut pas vraiment avoir de conversation avec Kathleen, m'a-t-il expliqué. Elle était ivre cette nuit-là, et elle l'était aussi lorsque j'ai essayé d'en parler avec elle. »

Au bout d'un an de travail sur l'affaire, Healy était parvenu à la conviction que Maura n'avait pas fugué. Il pensait que le stress que connaissait la jeune femme dans sa vie s'était accumulé jusqu'à ce qu'elle ait simplement besoin de se faire porter pâle, de faire un break, pour préserver sa santé mentale.

« Je crois qu'elle avait peur d'être en train de devenir comme sa sœur. »

Healy est persuadé que Maura a été assassinée. Et il pense que certains témoins en ont vu plus que ce qu'ils ont révélé.

« Ce connard de Butch Atwood, par exemple, a-t-il grommelé. Il a donné trois versions différentes de ce qui s'est passé ce soir-là. Dans l'une, il est descendu de son bus pour parler à Maura. Dans une autre, elle était encore dans sa voiture, la tête dans l'airbag. Dans la troisième, elle était debout près de sa voiture lorsqu'ils ont parlé. »

Avant la mort d'Atwood, Healy était allé en Floride l'interroger.

« Il est venu à la porte mais a refusé de me serrer la main. Il est juste resté là, les bras croisés. Il n'a répondu à aucune de mes questions. »

Atwood avait déclaré à Healy que lui aussi avait été flic, autrefois. Mais ce dernier savait que le seul uniforme qu'il avait jamais porté était celui du département de la Pêche et de la Chasse.

« Il a dû voir ce qui était arrivé à Maura. Je pense qu'il protégeait l'individu responsable. Et celui-ci était quelqu'un dont il avait peur. »

Mais Healy n'a pas voulu me dire qui.

Ses mots m'ont fait courir un frisson dans le dos. C'était exactement ce que le vieil homme à la voiture rouge m'avait affirmé.

Une autre personne que Healy avait tenté de contacter était Rick Forcier, un entrepreneur qui vivait dans le mobile home en face de chez Butch. Plusieurs mois après la disparition de Maura, il s'était présenté à la police pour raconter qu'il avait vu une femme courir en direction de l'est, sur Wild Ammonoosuc Road, le soir de l'accident. Il avait expliqué qu'il venait seulement de se rendre compte de l'importance potentielle de cette information.

« Forcier était un drôle de bonhomme. On a demandé à perquisitionner sa propriété, mais il n'a pas voulu. »

Puis Healy a glissé un détail à même de changer la dynamique tout entière du dernier trajet en voiture de Maura. Selon lui, les dégâts subis par le véhicule ne concordaient pas avec l'accident décrit par les rapports officiels. Le capot de la Saturn était enfoncé par le dessus, du côté conducteur, et pourtant le phare n'était pas cassé.

« Je ne crois pas que ce soit le premier accident que Maura ait eu ce soir-là. Les dégâts correspondent à une voiture percutant du haut de son pare-chocs l'arrière d'un semi-remorque alors que celui-ci est à l'arrêt. C'est une autre partie du mystère. »

Nous avons discuté pendant plus d'une heure, passant en revue les plus menus détails de l'affaire, et Healy a à peine pris le temps de respirer. Il adorait parler de cette énigme. Ce n'est que lorsque je l'ai interrogé au sujet de Fred Murray qu'il s'est tu un instant.

« Fred vit dans son propre monde, a-t-il fini par répondre. C'est un homme lunatique. Je me souviens, un jour, il était au Wells River Motel et je suis entré dans la pièce pour parler à un autre enquêteur. J'ai essayé de discuter avec Fred, mais il a fait comme si je n'étais même pas là. Je ne peux pas lui en vouloir. Je ne sais pas comment je réagirais à sa place. »

Quelques jours à peine après le début des recherches pour retrouver sa fille, Fred était devenu hostile à la police locale, racontant aux médias que les enquêteurs traînaient les pieds alors qu'ils auraient dû être en train de chercher activement l'ordure qui avait enlevé sa fille. Healy pense que la franchise de ses propres rapports avec les enquêteurs était quelque chose que Fred avait pris pour une insulte. Pourquoi partager des informations avec la police si cette dernière ne partageait rien avec la famille ?

Côtoyant de près les deux côtés, Healy avait su quand Fred mentait à la presse. Quand il était interviewé, il disait que Maura avait quitté West Point parce qu'elle voulait devenir infirmière.

« Mais on m'a dit que lorsqu'elle était partie de West Point, ça n'avait pas été dans les meilleures circonstances, a conclu Healy. Ce n'était pas juste une affaire de réorientation professionnelle. »

14

Ce qui s’est vraiment passé à West Point

« Quand il arrive quelque chose de tragique à quelqu’un, on n’a pas vraiment envie de dire du mal de lui. Mais tout le monde a des cadavres dans le placard. »

C’est ainsi que Megan Sawyer a commencé la conversation.

Megan était une amie de Maura à West Point, coureuse elle aussi ; une autre jeune femme s’efforçant de résister au dur régime de l’académie militaire. Elle était entrée en contact avec moi quand elle avait appris que je travaillais sur la disparition de Maura et m’avait proposé de me fournir quelques réponses.

Megan était aux côtés de Maura quand cette dernière s’était fait arrêter pour vol de maquillage à la coopérative de Fort Knox. Vous avez bien lu : elle avait tenté de voler à l’étalage dans le complexe militaire le plus surveillé des États-Unis. La police militaire l’avait pincée. De retour aux dortoirs, Maura s’était confiée sur son larcin à Megan. « C’était tellement stupide de ma part, lui avait-elle avoué. Je n’en ai pris que pour une valeur de cinq dollars. »

« D’ordinaire, Maura était discrète, m’a dit Megan. C’était la première fois qu’elle sortait un peu de sa réserve habituelle. Mais on voyait bien qu’elle avait des démons intérieurs. Elle avait l’air triste. »

Elle était aussi « incroyablement intelligente ». À tel point, disait Megan, qu’elle aidait souvent sa sœur aînée, Julie, à faire ses devoirs.

La vie quotidienne à l’académie n’était pas facile. Tout le monde avait des corvées et des responsabilités. La plupart du temps, il fallait se lever vers 4 h 30. Nettoyer les toilettes, sortir les poubelles. Chaque jour, les élèves officiers devaient lire le journal de la première à la dernière page, et ils pouvaient être interrogés sur l’actualité. En dehors des cours (et des entraînements pour l’équipe de course à pied), il n’y avait pas beaucoup de temps pour faire grand-chose.

Les dortoirs étaient mixtes. Deux ou trois femmes partageaient une pièce, avec de part et d’autre une chambrée d’hommes. Dans de telles conditions de cohabitation, la boulimie de Maura n’était un secret pour personne. Megan l’avait entendue se purger plus d’une fois.

« Elle avait du mal à s’aimer. »

Cela accréditait l’incident qu’un détective privé m’avait rapportée, apparemment survenue à Thanksgiving l’année précédant la disparition de Maura. Sa mère, Laurie, se serait moquée d’elle devant d’autres membres de la famille en disant : « Pourquoi est-ce que tu as préparé autant à manger, si c’est pour tout vomir après ? »

Une autre source de stress majeure pour Maura était Julie. Megan m’a raconté que cette dernière pouvait parfois être dure avec sa petite sœur, qu’elle la rabaissait constamment en lui reprochant de ne pas travailler assez, de ne pas courir assez vite.

D’après Megan, Helena Dwyer-Murray, la porte-parole de la famille, lui aurait enjoint de ne pas parler des problèmes de Maura.

« Elle m’a dit : “Ne dis pas ces choses négatives. Fais attention à ce que tu racontes aux gens”. »

Le message était clair : peu importe ce qui est arrivé à Maura par le passé, tout ce qui compte est qu’elle a désormais disparu.

Quand elle était à West Point, Maura a reçu un entraînement militaire de base, et appris notamment des techniques de survie. Elle était capable de se servir de la mitrailleuse au sommet d’un char d’assaut. Compte tenu de ce qu’elle savait de Maura, Megan était convaincue que son amie avait les compétences nécessaires pour s’offrir un nouveau départ.

« Si elle voulait s’inventer une autre identité, elle pourrait le faire. Si elle voulait disparaître, elle en serait capable. Elle avait toujours peur qu’on ait une mauvaise image d’elle. Elle s’est probablement dit : *Si je disparaissais, les gens ne penseraient pas de mal de moi.* Moi, je crois qu’elle est vivante. C’est juste une intuition que j’ai depuis le début. »

15

La façade se lézarde

« Quand j'aurai interviewé l'inspecteur, je veux essayer de trouver le corps de Maura, alors je ne rentrerai peut-être pas de sitôt », ai-je annoncé.

C'était l'été 2011, et ma femme Julie et moi logions au Nootka Lodge, un motel rétro de Woodsville, construit en rondins, pendant que je faisais des recherches pour mon livre. Le chef de l'équipe d'investigation qui avait enquêté sur la disparition de Maura au cours des premières semaines avait enfin accepté de me rencontrer.

« OK, amuse-toi bien » a-t-elle répliqué d'un ton sarcastique tandis que je passais la porte.

Que ferais-je si je découvrais son corps, cependant ? me suis-je demandé alors que, plus tard ce jour-là, je me baladais sur le mont Washington en voiture. J'avais déjà vu des cadavres. Plein. Mais seulement sur des photos d'autopsie ou dans des cercueils capitonnés après avoir offert mes condoléances à toute une famille. Jamais en extérieur. Jamais en décomposition. Jamais de près. Je n'avais pas particulièrement envie d'aller en chercher un dans les bois. Mais j'avais fait tout ce chemin. Il fallait que j'essaie. Ne serait-ce que pour m'assurer qu'il n'y en avait pas. Mais d'abord, Scarinza.

Au début, John Scarinza était le visage de l'enquête, un porte-parole pour la police d'État ; on le voit dans toutes ces émissions spéciales disponibles sur YouTube. J'ai traversé la moitié du New Hampshire pour le rencontrer. Nous nous sommes retrouvés dans un centre social loin de tout, mais près de chez lui. Nous nous sommes assis à une table de conférence et nous avons parlé de l'affaire. La retraite réussit à Scarinza. Il offre l'apparence d'un jeune grand-père qui aime encore la pêche et la marche, les trucs de mecs en général, et il conduit un énorme pick-up.

Pour Scarinza, le mystère avait débuté à 6 heures du matin un mercredi, deux jours après qu'on avait retrouvé la voiture de Maura abandonnée à Haverhill. C'était le moment où il avait reçu un appel du chef de la police locale, qui lui demandait son aide. Ce qu'on avait supposé être le résultat d'une conduite en état d'ivresse commençait à ressembler à quelque chose de plus grave.

« Mettez-vous à sa place, m'a-t-il dit pour la défense du chef de la police d'Haverhill, Jeff Williams. Par là-bas, ça n'a rien d'inhabituel de trouver des véhicules abandonnés par leurs conducteurs après qu'ils ont trop bu. Ça ressemblait vraiment à ça. L'agent envoyé sur place constate la présence d'un cubi de vin renversé à l'intérieur. Le conducteur a disparu. Quand vous êtes ivre, vous ne voulez pas avoir affaire à la police. Mais généralement, on s'attend à ce que vous appeliez le poste le lendemain matin, une fois dessoûlés, pour savoir où est votre voiture. »

Lorsque les policiers n'avaient pas réussi à joindre Fred le mardi matin, ils avaient obtenu un mandat de perquisition pour ouvrir et fouiller le véhicule de Maura. À l'intérieur, ils avaient trouvé un livre intitulé *Not Without Peril*.

« C'est un bouquin… intéressant. »

Not Without Peril – « non sans péril » – a été écrit par un journaliste du nom de Nicholas Howe qui, avant de se mettre à l'écriture, travaillait pour l'Appalachian Mountain Club, à la protection des randonneurs dans le Presidential Range. Il secourait des gens qui avaient tenté l'ascension du mont Washington en hiver. Son livre relate les morts les plus célèbres à s'être produites sur cette montagne, à commencer par celle de Frederick Strickland (fils d'un aristocrate anglais) en 1849. C'est un peu aride à moins d'être un fana de randonnée, mais je crois que ce que Scarinza trouvait « intéressant », c'est que le livre parle surtout de la gloire qui accompagne le fait de périr sur le mont Washington. Quand vous mourez près du sommet, votre nom est noté dans un registre et vénéré par des générations de randonneurs qui font le pèlerinage chaque année. Votre mort a un sens si c'est là qu'elle survient. Elle s'accompagne d'un sentiment d'immortalité.

« Dans l'après-midi du mardi, Fred appelle les policiers d'Haverhill pour expliquer que c'est la voiture de sa fille qu'ils détiennent, a continué Scarinza. La première explication qui lui vient à l'esprit est que Maura est allée dans le nord pour se suicider – pour aller mourir loin de tout "comme une vieille squaw". Ce sont les mots qu'il a utilisés. »

Le mercredi matin, Jeff Williams a appelé Scarinza pour voir si la police d'État pouvait fournir un hélicoptère. Scarinza a contacté le département de la Pêche et de la Chasse du New Hampshire, qui possédait un hélicoptère équipé de caméras FLIR, ou « *forward-looking infrared* » : des appareils de détection thermique infrarouge destinés initialement à l'armée, m'a-t-il expliqué. Peu après, il volait au-dessus de Wild Ammonoosuc Road. J'ai eu l'impression que cette partie-là lui avait plu.

« Ce qu'on pouvait voir, c'est tout ce qu'on ne peut pas voir normalement. Je me rappelle ce magnifique renard roux qui se détachait sur le blanc tout autour. On distinguait les miradors de chasse. Les traces laissées par des cerfs dans la neige. Parfaitement nettes. J'aurais repéré des empreintes humaines immédiatement. C'était de la bonne neige propre et il n'en était pas retombé depuis l'accident. Ça faisait de bonnes conditions pour des recherches. »

Mais il n'y avait pas d'empreintes humaines. Maura ne s'était pas enfoncée dans les bois.

Cela n'a pas empêché Scarinza de déclarer que les collines et vallées autour du mont Washington étaient un bon endroit pour se perdre. Il se rappelait une affaire du début de sa carrière, où une femme du Massachusetts était allée disparaître dans les montagnes en laissant derrière elle un mot annonçant son intention de se suicider. Le département de la Pêche et de la Chasse avait mené d'importantes recherches, mais sans succès. Sept ans plus tard, en sortant du chemin pour aller uriner, un randonneur avait trouvé son squelette. Elle s'était assise sur une souche, avait avalé une poignée de cachets et était tombée à la renverse.

À l'été 2004, la police d'État avait procédé à de nouvelles recherches pour retrouver Maura, plus approfondies : quatre-vingts hommes au sol et un hélicoptère dans les airs. Lorsqu'ils avaient découvert un squelette au sommet du mont Kancamagus, Scarinza avait cru le mystère résolu.

« Je veux dire, je me disais que ce serait une énorme coïncidence d'avoir trouvé les vestiges de quelqu'un d'autre alors qu'on cherchait Maura Murray. Mais en fin de compte, c'étaient ceux d'un homme qui avait disparu il y a vingt ans. »

Ces montagnes sont un peu une Mecque pour les gens qui envisagent d'en finir. Après tout, il n'y a pas plus près du Ciel à l'est du Mississippi.

La police d'État avait amené un limier sur le lieu de l'accident et utilisé un « article odorant » pris dans la voiture de Maura pour lancer l'animal à sa recherche.

« Le chien a fait cent mètres vers l'est puis a paru perdre la piste. Est-ce que ça veut dire qu'elle est montée dans un véhicule à cet endroit-là ? C'est possible. Est-ce que ça veut dire qu'il s'était déjà écoulé trop de temps pour que le chien puisse faire quelque chose ? C'est possible aussi. »

L'été, Maura et Fred allaient souvent au Jigger Johnson, un terrain de camping un tout petit peu plus loin sur Kancamagus Highway, a-t-il poursuivi. Ils venaient pour randonner et partageaient une tente. Parfois, Fred était d'humeur plus dépensière et leur payait un chalet à Bartlett. Parfois, le petit frère de Maura se joignait à eux, mais généralement ils n'étaient que tous les deux.

Lorsque les enquêteurs avaient commencé à poser des questions plus précises sur le passé de Maura, pourtant, Fred avait cessé de coopérer avec eux.

« On lui a demandé : "Que se passe-t-il dans sa vie qui pourrait l'avoir poussée à quitter UMass ?" Et Fred a répondu : "C'est sans importance. Elle a disparu. Trouvez-la." Mais si on comprenait pourquoi elle était partie, peut-être qu'on aurait pu comprendre où elle allait. »

Fred connaissait sûrement mieux que quiconque l'état d'esprit de sa fille dans les jours précédant sa disparition. Il lui avait rendu visite le week-end même. Il était avec elle le matin du jour où elle était partie dans le New Hampshire.

« Fred vient à Amherst, a commencé Scarinza pour récapituler. Ils boivent tous un peu beaucoup. Le père rentre à son hôtel. Maura garde sa voiture. Elle part d'une fête pour retourner à l'hôtel de Fred à 3 heures du matin. Elle a un accident qui n'implique que son véhicule. Comment elle se débrouille pour ne pas être arrêtée pour conduite en état d'ivresse, je n'en ai aucune idée. Et pourquoi retourne-t-elle à l'hôtel de son père à cette heure de la nuit ? Elle a une chambre universitaire. C'est bizarre. »

Manifestement, quelque chose perturbait Maura. Selon toute apparence, lorsqu'elle était partie le lundi, c'était pour de bon. Elle avait rangé ses affaires dans des cartons. Posé sur ces derniers se trouvait un mail de son petit ami, Billy. Lorsque Scarinza l'avait lu, il avait aussitôt pensé que c'était un message lourd de sens qu'elle avait intentionnellement laissé derrière elle.

« Maura avait découvert que Billy la trompait. C'est de ça que parlait le mail. »

Plus Scarinza fouillait le passé de Maura, plus il voyait son image de parfaite jeune Américaine se désintégrer devant ses yeux. Des rumeurs circulaient selon lesquelles Maura aurait été trouvée évanouie, ivre morte, dans les couloirs de West Point. Et elle avait peut-être un autre secret.

« Les recherches qu'elle a faites sur son ordinateur avant de quitter Amherst laissent à penser qu'elle était peut-être enceinte. »

Maura avait consulté plusieurs sites qui parlaient des dangers de la consommation d'alcool quand on attend un bébé. Elle ne l'avait peut-être encore annoncé à personne.

« C'était quelqu'un de très réservé, même avec ses amis proches. »

Scarinza se pose des questions sur le coup de téléphone qui a tant perturbé Maura le soir où elle travaillait à Melville Hall. Il se demande si Kathleen avait deviné que sa sœur était en cloque, si c'est ça, peut-être, qui a fait l'objet de leur conversation.

Lorsque j'ai commencé à m'intéresser à l'affaire, la police d'État y avait déjà investi six mille heures de travail. Le département de la Pêche et de la Chasse, le bureau du procureur général, le FBI et la police du campus de UMass y avaient également consacré du temps. Scarinza et son équipe avaient interrogé des gens dans le Vermont, le Massachusetts et le Maine. Des enquêteurs s'étaient déplacés jusque dans des endroits comme Rochester, dans l'État de New York, pour vérifier les dires de particuliers affirmant y avoir aperçu Maura. C'était une opération de grande ampleur qui avait été menée pour la retrouver, et elle n'avait rien donné.

« Quand j'ai pris ma retraite, nous n'avions même pas la preuve que Maura avait été victime d'un crime, a conclu Scarinza. Nous n'affirmons pas le contraire. Nous n'en savons rien, c'est tout. Tout ce qui a été fait l'a été dans l'hypothèse où elle s'avèrerait être effectivement une victime, afin de pouvoir présenter plus tard des éléments comme preuves à charge. Pour ma part, j'ai le sentiment qu'elle n'est plus en vie. »

Je suis retourné à cette ravine que l'homme à la voiture rouge m'avait emmené voir des mois plus tôt, où selon lui un tueur avait jeté le corps de Maura. Je me suis garé et j'ai sauté par-dessus la glissière de sécurité. J'ai trouvé un sentier qui menait jusqu'à l'eau. Il était escarpé et il m'a fallu du temps pour le

descendre, d'autant que l'épais feuillage des chênes et des conifères qui l'abritaient le rendait boueux. Au fond, un torrent glacial ruisselait en cascade entre d'énormes morceaux de roche abandonnés par le dernier glacier. La seule façon de continuer était de sauter de rocher en rocher. Ils étaient couverts de mousse et rendus glissants par l'eau ruisselante et la rosée. J'ai bientôt eu la chemise trempée par la sueur et l'humidité ambiante.

Et puis les insectes m'ont trouvé. Des mouches primitives, plus grosses que toute mouche n'est en droit de l'être, qui se posaient sur ma nuque et mes bras. J'ai tenté de m'en débarrasser à coups de claques et de gestes frénétiques, mais l'info s'est répandue : il y avait de la viande fraîche dans le ravin.

Si quelqu'un avait déposé le corps de Maura ici, ses ossements auraient été entraînés un peu plus bas avec chaque dégel printanier, lorsque la glace se brise et qu'un flot violent déferle en torrents jusqu'à l'Ammonoosuc. Il y avait tout un bric-à-brac coincé dans les remous autour d'arbres tombés dans l'eau. J'ai trouvé une pioche de mineur. Mais pas de squelette. Pas de tee-shirt ni de pantalon. Aucun signe de Maura.

Lorsque j'ai enfin regagné ma voiture, une heure et demie plus tard, la fatigue causée par cette petite randonnée m'avait laissé en larmes. C'était tellement idiot d'avoir fait pareille chose, tout seul. Si j'avais glissé sur un rocher et que je m'étais cassé la cheville, personne ne m'aurait entendu crier.

Nous oublions à quel point la nature peut être dangereuse. C'est un choix de notre part, je pense. Nous ne voulons pas nous rappeler qu'elle est plus dangereuse que l'homme. Celui-ci peut être cruel, mais la nature est indifférente. C'est la psychopathe par excellence, sans égal.

Il fallait que je me montre un peu plus malin dans cette enquête. Je prenais déjà des risques stupides, et je n'avais même pas vraiment commencé.

16

La clique

Je voulais que Julie m'accompagne quand j'irais frapper aux portes à Hanson. Il était temps que je parle avec les amis de Maura, et je savais que j'irais plus loin avec ma femme à mes côtés que tout seul. Pensez-y : vous avez une femme disparue. Assassinée, peut-être. Et un reporter que personne ne connaît décide d'écrire un livre à son sujet. La présence de Julie me rendrait moins menaçant, donnerait à l'interview l'apparence non tant d'un interrogatoire que d'une visite amicale. C'était une tactique que j'avais employée avec un certain succès lorsque j'enquêtais sur le meurtre d'Amy Mihaljevic.

Les entraîneurs à qui j'avais parlé m'avaient dit que la meilleure amie de Maura au lycée était Liz Drewniak, major de leur promotion. Liz était la meneuse d'une clique de filles dont faisait partie Maura Murray. Mes tentatives pour la contacter par Facebook n'avaient rien donné. C'est pourquoi, lorsque nous avons quitté le Nootka Lodge, nous sommes descendus jusqu'à Hanson rendre une visite impromptue aux Drewniak. Quand nous sommes arrivés, les parents de Liz étaient en train de remplir leur voiture pour un séjour à Cape Cod. Ils nous ont invités à entrer chez eux prendre un thé glacé.

La mère de Liz est une Elizabeth aussi, mais se fait appeler Beth.

« Elles étaient sept à traîner toujours ensemble, nous a-t-elle appris. Liz et Maura, Andrea Connolly, Carly Muise, Katie Jones, Erin Devine et Laura Gainey. »

Katie et Liz habitaient toujours dans le coin, et Andrea quelque part dans le Massachusetts, mais les autres vivaient hors de l'État ou à l'étranger. Fred ne voulait pas qu'elles me parlent, a ajouté Beth.

« Maura venait d'une famille dysfonctionnelle », nous a-t-elle expliqué.

Le couple des Murray avait commencé à battre de l'aile vers l'époque où leur benjamin, Kurt, était né.

« Nous avions l'habitude d'organiser de grosses fêtes d'anniversaire ici. Liz et Maura n'ont que quelques jours d'écart. Une année, nous avons appris que Maura n'allait pas avoir de fête pour son anniversaire alors nous nous sommes dit : pourquoi ne pas en organiser une pour elle aussi ? »

Après sa séparation d'avec la mère de Maura, Fred avait déménagé à Weymouth, mais il revenait souvent à Hanson s'entraîner avec ses filles.

« Il était toujours là pour elles. Je me rappelle une fois où Maura et sa sœur Julie faisaient des tours de piste devant lui le jour de Noël. C'est un homme qui ne fait pas les choses à moitié. »

Beth se souvient de Maura comme d'une jeune femme intelligente et énergique, au regard toujours pétillant.

« C'était une bosseuse. Une athlète incroyable. Jolie fille, mais très simple. Elle ne se maquillait jamais. Et elle était très réservée. Si elle avait des problèmes, elle n'en parlait pas, même avec ses amis les plus proches. »

La semaine où elle avait disparu, une de ses amies avait essayé de la contacter par messagerie instantanée pour savoir où elle était.

« Elle lui a demandé : "Mais où est-ce que t'es passée, enfin ?" Et c'est là qu'elle a reçu en réponse : "Ici la police. Nous recherchons Maura. Savez-vous où elle est ? " »

Après cela, les amies de Maura s'étaient réunies, à Worcester, pour réfléchir ensemble à la question, voir si elles pouvaient émettre une hypothèse sur ce qu'elle était en train de fabriquer. Elles avaient parlé de la fois où Maura était allée à Boston pour la journée et ne l'avait jamais dit à personne. Elles s'étaient demandé si elle pouvait être à Providence, où elles aimaient sortir en boîte. La tante d'une d'entre elles possédait une maison dans le New Hampshire. Maura y avait fêté le Nouvel An. Était-ce là qu'elle se rendait ? Elles avaient toutes décidé d'arrêter les cours pour aider à la chercher.

« Liz a su que Maura avait vraiment des ennuis lorsque la semaine s'est écoulée et qu'elle n'était toujours pas revenue. »

Elle s'était effondrée au cours d'une interview pour Investigation Discovery[15], alors qu'ils préparaient une rubrique consacrée à l'affaire. Elle n'avait plus parlé en public depuis.

« Ils ont été obligés d'arrêter les caméras. Après, elle m'a demandé : "Qu'est-ce qui m'a pris ?" Je lui ai répondu : "Tu avais enfoui ça au fond de toi. Il fallait bien que ça ressorte à un moment ou à un autre" ».

Ce soir-là, ma femme et moi avons dîné à l'Union Oyster House de Boston, le plus vieux restaurant des États-Unis. John F. Kennedy et Daniel Webster y ont mangé. J'ai fait un sort à quelques crabes pendant que nous parlions.

« Parfois, tu as une attitude un peu obsessionnelle, m'a dit Julie, commentant mon entretien avec les Drewniak. Tu devrais prendre ton temps. Les laisser parler. Et il faut que tu penses à sourire. Tu es trop sérieux. Je crois que ça les met mal à l'aise. »

Elle avait raison. Je prenais l'affaire trop à cœur, et cela avait une incidence sur mes interviews. C'était dû, en partie, au refus de Fred de me parler, et aux bâtons qu'il me mettait dans les roues en disant aux autres de ne pas me rappeler. Ça me rendait la vie difficile, alors que tout ce que je voulais, c'était

retrouver sa fille. Il fallait que je garde à l'esprit que ces gens qui avaient connu Maura ne me devaient rien. Leur amie avait disparu. Tous ses proches vivaient en suspens, dans l'attente qu'un corps soit retrouvé. Ou que Maura rentre chez elle.

Lorsque les pistes se tarissent, cela peut aider de prendre du recul. Dans les cas d'enlèvement, les inspecteurs de police se repenchent souvent sur des affaires similaires du passé, en s'efforçant d'identifier des schémas comportementaux et de déterminer si un prédateur en série est éventuellement responsable. Y avait-il eu des disparitions semblables à celle de Maura dans la région ?

Il se trouvait justement que oui.

---

15. Chaîne de télévision spécialisée dans la diffusion de documentaires reliés à des enquêtes criminelles.

17

Molly, Holly et Bri

Un mois après la disparition de Maura, et à cent cinquante kilomètres de là, une autre jolie brune a disparu suite à ce qui semblait être un accident de voiture près d'une ferme délabrée. Brianna Maitland, dix-sept ans, était une âme rebelle d'East Franklin qui parlait souvent de laisser cette ennuyeuse région ouvrière du nord du Vermont derrière elle. Elle avait un visage maigre et des yeux pleins de maturité qui pouvaient attirer un homme depuis l'autre côté de la pièce. Elle avait deux petits boulots : plongeuse au Black Lantern Inn, une auberge de Montgomery, et serveuse à St. Albans. Le 19 mars 2004, Brianna – Bri pour ses amis – a passé l'examen pour obtenir son GED[16]. Le soir, elle est sortie du travail vers minuit et a décliné le dîner avec ses collègues, préférant rentrer dormir.

Mais elle ne s'est jamais présentée au travail le lendemain matin. Lorsque sa colocataire est rentrée chez elles deux jours plus tard, rien ne semblait indiquer que Bri était revenue du Black Lantern Inn. Il s'est passé encore deux jours avant que l'inquiétude la pousse enfin à contacter les parents de la jeune fille. Eux non plus n'avaient aucune nouvelle d'elle.

Le père de Brianna, Bruce, et sa mère Kelly se sont immédiatement rendus au commissariat de St. Albans pour signaler sa disparition. Ils ont appris qu'un agent de la police d'État avait trouvé l'Oldsmobile 1985 verte de Bri deux jours plus tôt, écrasée contre une ferme sur la route 118. Il l'avait crue abandonnée là par un conducteur en état d'ivresse et l'avait fait enlever par un garagiste. Le père de Bri a trouvé sa carte bancaire, ses médicaments contre la migraine et son maquillage encore à l'intérieur. Craignant le pire, il a ouvert le coffre au pied-de-biche, mais il était vide.

La disparition de Bri a rapidement fait l'objet d'une couverture médiatique nationale. Le téléphone chez ses parents sonnait en continu. La plupart du temps, c'étaient de prétendus voyants qui salivent devant ce genre d'histoires et n'ont pas grand-chose à offrir en termes de pistes utiles : *Votre fille est retenue dans une grange près d'un grand chêne* ; *Votre fille a été emmenée à Montréal par un homme qui a un tatouage sur le bras* ; etc. Mais un des appels auxquels a répondu Tammy, la tante de Bri, provenait d'un membre de la famille de Maura Murray.

« Ils voulaient savoir si on avait trouvé quelque chose », a-t-elle raconté à des reporters d'Investigation Discovery.

Mais les enquêteurs n'avaient pu trouver aucun lien entre les deux affaires. L'enquête sur la disparition de Bri se concentrait sur les amis de cette dernière, impliqués dans des histoires de drogues dures. Bri avait récemment fumé du crack, elle aussi, avait déclaré l'un d'eux à ses interrogateurs. Un de ses fournisseurs présumés était un New-Yorkais du nom de Ramon Ryans, qui est devenu le suspect numéro un après un appel anonyme à la police. Une descente a été faite chez Ryan et on l'a arrêté pour la drogue et les armes qu'on y avait trouvées. Ryan a prétendu ne pas vraiment connaître Bri, alors que plusieurs des amis de cette dernière les avaient vus ensemble. L'enquête est depuis tombée au point mort.

Certains enquêteurs ont également tenté d'établir un lien entre la disparition de Maura et celle d'une autre jeune fille. Retournons dans le Massachusetts : à une demi-heure de UMass par la route 9, vous trouverez la ville de Warren, qui possède la meilleure piscine naturelle à des kilomètres à la ronde : Comins Pond, un assez grand plan d'eau régulé par un réservoir. Molly Bish, seize ans, y était maître-nageuse pendant l'été 2000. Le matin du 27 juin, sa mère Magi l'a déposée à l'étang pour une autre journée de travail. Lorsque les premiers nageurs sont arrivés huit minutes plus tard, ils ont trouvé la bouteille d'eau de Molly, ses sandales et une trousse de premiers secours ouverte. Mais l'adolescente avait disparu.

À l'automne 2002, un chasseur a découvert un maillot de bain bleu dans les bois autour de Whiskey Hill à Palmer, une autre ville du Massachusetts non loin de Warren. Un ancien policier devenu auteur de *true crime* en a entendu parler et s'est demandé si le vêtement pouvait avoir appartenu à Molly. Il est retourné dans les bois et l'a trouvé. C'était bien celui de l'adolescente. Ce qui restait de son corps a été découvert, éparpillé, à proximité.

« Elle est rentrée à la maison, os par os », a dit sa mère aux reporters.

Cet auteur, un certain Tim McGuigan, pense que l'enlèvement et le meurtre de Molly pourraient être liés à une affaire non résolue encore plus ancienne, celle de l'enlèvement, en 1993, d'une petite fille de dix ans du nom d'Holly Piirainen. Lors d'une visite chez leurs grands-parents, à Sturbridge, Holly et son frère étaient allés chez des voisins jouer avec leur nouvelle portée de chiots. Seul le frère était revenu. On avait retrouvé la chaussure d'Holly au bord de la route. Deux mois plus tard, des chasseurs avaient découvert le corps de l'enfant dans les bois.

Et voici le plus fou : En 1993, Molly avait envoyé une lettre à la famille Piirainen, alors qu'elle avait elle-même dix ans. « Je suis vraiment désolée, avait-elle écrit. J'aimerais pouvoir faire quelque chose pour vous. Holly est une très jolie petite fille. Elle est presque aussi grande que moi. J'aurais aimé la connaître. J'espère qu'on l'a retrouvée. »

Suite au meurtre de leur fille, les parents de Molly ont créé la fondation Molly Bish, pour apprendre aux enfants à se protéger d'un monde dangereux. Le père de Molly, John, intervient régulièrement dans des

séminaires de formation au sujet des affaires criminelles non résolues.

Lorsque l'enquête sur la disparition de Maura Murray s'est enlisée, la fondation Molly Bish s'est associée à un groupe de détectives privés dirigé par Tom Shamshak, du Massachusetts, pour offrir de l'aide dans la recherche de nouvelles pistes. Ils ont travaillé en étroite collaboration avec Fred Murray pour retrouver sa fille.

C'est vers cette époque que Fred a déclaré la guerre à l'État du New Hampshire.

---

16. Diplôme d'études secondaires obtenu en candidat libre.

18

Murray contre l'État du New Hampshire

Parlons un peu de Fred Murray.

Représentez-vous tous les clichés sur les Bostoniens. Vous aurez Fred Murray. Grand buveur. Un teint rougeaud d'Irlandais. Un front fait pour défoncer des crânes. Un halo de fins cheveux blancs. Les gens à qui j'ai parlé me l'ont décrit comme « lunatique » et « un peu soupe au lait ». On peut voir des traces fugaces de ce caractère irascible dans les articles publiés après la disparition de Maura, et sa virulence n'a fait que s'accroître au fil du temps. Il a une façon de parler bien particulière, et on peut presque entendre son accent de South Boston, épais comme des haricots en sauce, dans les mots que les journalistes ont jugé publiables.

« Ces mecs ne sont même pas foutus d'attraper un rhume », a-t-il déclaré au journal étudiant de UMass en 2005. Il parlait des enquêteurs qui recherchaient sa fille. Les flics traînaient des pieds, disait-il, parce qu'ils ne voulaient pas admettre qu'il y avait un tueur en série dans leur ville. « Il y a un enfoiré sur leur territoire. Un putois sur le pas de leur porte. »

Il voulait savoir ce que les enquêteurs avaient fait, à qui ils avaient parlé. Il a adressé plusieurs demandes d'accès à l'information au bureau du procureur. Voici certaines des choses qu'il a réclamées :

- Une copie de l'enregistrement vidéo du distributeur bancaire d'Amherst où Maura avait retiré de l'argent.
- La vidéo de surveillance du magasin de vins et spiritueux.
- Un inventaire des objets fournis à la police par des membres de la famille Murray.
- Une copie du disque dur de l'ordinateur qui se trouvait dans la chambre universitaire de Maura.

Mais ils ont refusé de rendre la moindre information publique parce que l'enquête était en cours. Alors Fred a écrit au gouverneur récemment élu du New Hampshire, John Lynch :

« Chaque matin au réveil, j'ai presque envie de vomir quand je pense au peu d'efforts qui auraient été nécessaires pour sauver ma fille. Cela fait plus de trois mois qu'elle a disparu, et les seules pistes qui ont été suivies ont été fournies à la police d'État par d'autres personnes. Et pourtant ces mecs persistent à dire qu'ils n'ont pas besoin d'aide. »

David W. Ruoff, procureur général adjoint, et Jeffery Strelzin, chef de la division des homicides au sein de son bureau, lui ont tous deux répondu en lui rappelant que les dossiers qu'il réclamait étaient des notes d'enquête, exempts des lois d'accès à l'information.

Dans une autre lettre au gouverneur, Fred lui a demandé d'obliger la police et les procureurs à rendre publics les indices dont ils disposaient.

« Sans la moindre ressource informationnelle à ma disposition, j'en suis réduit à chercher désespérément Maura par mes propres moyens. Comment puis-je accomplir cela si la police garde pour elle les indices pertinents sans rien en faire ? Prenez, par exemple, son ordinateur. S'il m'était possible de le récupérer, je pourrais peut-être déterminer qui elle a contacté au cours de ce dernier après-midi et, peut-être, découvrir une nouvelle piste à suivre. Que la police d'État ne soit pas disposée à contribuer à la solution, c'est une chose, mais je vous en prie, ne la laissez pas contribuer au problème. »

Lorsque cela non plus n'a rien donné, Fred a tendu une embuscade au gouverneur. Il est allé l'aborder au siège de l'assemblée législative, escorté de plusieurs caméras de télévision. Cette combine lui a valu une entrevue avec le gouverneur, mais les représentants de la police sont restés inébranlables dans leur refus de rendre leurs dossiers publics, parce qu'ils ne voulaient pas compromettre leur enquête. Alors Fred a tout simplement intenté un procès à tout le monde. Dans son action civile, il a cité le gouverneur, le procureur général, le commandant de la Troupe F de la police d'État et pratiquement tous les départements qui avaient travaillé sur l'affaire de la disparition de Maura. Le procès s'est ouvert devant la cour supérieure de Grafton County en janvier 2006.

Fred était représenté par Tim Ervin, un avocat de Lowell, Massachusetts, qui représente également la succession de Bob Marley pour les questions de droits d'auteur et de propriété intellectuelle.

La Cour supérieure n'a rien voulu entendre. Elle a soutenu la décision des enquêteurs et n'a cédé aucune information à Fred. Alors Ervin a fait appel et l'affaire est arrivée devant la Cour suprême de l'État. Cette fois, l'avocat ne s'est pas laissé faire si facilement. L'affaire a fait jurisprudence. L'arrêt *Murray contre l'État du New Hampshire* oblige désormais les organes de police du New Hampshire à détailler davantage les raisons pour lesquelles certains documents ne peuvent pas être rendus publics. Il a forcé la police d'État à passer en revue l'intégralité de son dossier sur la disparition de Maura Murray et à expliquer pourquoi chaque bribe d'information devait être maintenue secrète. Cela a eu pour conséquence la rédaction par un inspecteur et un procureur général adjoint de déclarations sous serment qui ont apporté un éclairage sur l'enquête. Fred a enfin eu accès à certains documents : une fraction du dossier sur sa fille, certes, mais son action en justice aidera d'innombrables journalistes et détectives privés dans les décennies à venir.

J’ai dépensé 450 dollars pour me procurer tous les documents liés au procès *Murray contre l’État du New Hampshire*. Des rames entières de papiers sont apparues un jour sur le seuil de ma porte, et j’ai passé une semaine à lire attentivement chaque volume, pour en extraire les détails et indices importants.

Il est rapidement devenu évident que l’argument de Fred selon lequel la police ne travaillait pas activement sur la disparition de sa fille n’était pas fondé. Les enquêteurs avaient compilé 2 938 dossiers et espéraient utiliser ces informations dans de futures affaires criminelles. Cela incluait les coordonnées de 254 sources, 106 entretiens avec des témoins, et des rapports écrits par 66 fonctionnaires de police différents, parmi lesquels des enquêteurs du Vermont, du Maine et de l’État de New York. Un grand jury avait été réuni pour lancer des citations à comparaître. Il y avait des mandats de perquisition. La police s’était procuré l’historique bancaire d’un certain nombre d’individus et renseignée sur leurs antécédents.

Les documents révélaient également que la police avait utilisé un détecteur de mensonges au cours de l’interrogatoire de quatre personnes, même si l’identité de celles-ci et les résultats obtenus étaient tenus secrets.

Mais le plus intrigant restait la mention d’une écoute semi-autorisée. Cela signifie souvent l’usage d’un micro caché.

« L’enquête sur la disparition de Maura Murray est ouverte et en cours, a écrit le sergent Todd Landry de la Troupe F dans sa déclaration sous serment. D’après mon expérience des enquêtes criminelles et les informations dont nous disposons dans ce cas particulier, j’ai raisonnablement bon espoir que nos efforts conduisent à une mise en examen. »

Jeffery Strelzin, quant à lui, estimait que la probabilité d’inculper quelqu’un d’un crime était de soixante-quinze pour cent.

Au cours de ce procès en appel, le sergent Landry a répondu à quelques questions précises lorsqu’il était à la barre. Lorsque ç’a été à son tour de l’interroger, Ervin a essayé de le pousser à révéler qui faisait l’objet de leur enquête.

« Je crois que vous en demandez un peu trop, Maître, est intervenu le juge. S’il admettait qu’une personne en particulier est visée, il me semble que ça irait un peu à l’encontre du secret qu’ils cherchent à… »

Nancy Smith, la procureure représentant l’État du New Hampshire, a alors pris la parole. Révéler quoi que ce soit de plus sur l’enquête de Landry, même de façon générale, risquait de permettre d’identifier des suspects issus d’une petite communauté, a-t-elle déclaré.

« Les personnes… L’identité de ces personnes est assez connue. »

Il semblait qu’Ervin avait obtenu sa réponse.

« L’enquête sur ces individus est-elle actuellement en cours ? a-t-il demandé à Landry.

– Oui », a répondu ce dernier.

Mais si la police avait un suspect (ou des suspects), de qui s’agissait-il ? Et pourquoi ne pouvaient-ils pas partager cette information avec Fred ?

Voici un vide juridique intéressant dans le code des lois sur l’accès à l’information : généralement, comme Fred l’avait découvert, les rapports liés à une enquête en cours sont tenus secrets jusqu’à ce que des charges soient retenues contre quelqu’un. Cependant, son pourvoi en appel avait obligé la police à ouvrir l’accès à des documents dont ils ne pouvaient prouver qu’ils nuiraient au dossier d’accusation si Fred venait à les voir. Cela incluait la propre déposition de Fred auprès de la police de UMass. Après tout, il connaissait déjà le contenu de ce document ; pourquoi aurait-on refusé de le lui fournir ? Et une fois qu’une archive est rendue publique, elle l’est pour tout le monde. Y compris moi. Je tenais enfin la version de Fred concernant les événements du week-end qui avait précédé la disparition de sa fille.

« On allait lui acheter une nouvelle voiture, avait-il dit dans sa déclaration signée. C’est pour ça que j’étais venu la voir ce week-end-là. On a commencé à chercher à Hadley ; j’avais quatre mille dollars sur moi. »

Il avait expliqué les avoir retirés en plusieurs fois, à différents distributeurs automatiques sur le chemin de UMass. Pourquoi ne s’était-il pas contenté d’un chèque ? me suis-je demandé. Au bout du compte, ils n’avaient pas acheté de voiture ce week-end-là, et il n’avait jamais révélé ce qu’il était advenu de tout cet argent.

Après ça, apparemment, ils étaient passés chercher Kate Markopoulos, l’amie de Maura, pour aller boire quelques verres à la Amherst Brewing Company. Puis Maura l’avait ramené au Quality Inn avant de retourner au campus pour se rendre à une fête.

« Maura était couchée quand j’ai ouvert les yeux vers 10 heures du matin. Elle s’est réveillée à son tour vers 10 h 30. Elle m’a dit qu’elle avait eu un accident. »

Rappelez-vous, à 3 heures du matin, en rentrant au motel, Maura avait percuté une glissière de sécurité avec la Toyota de son père. Fred avait trouvé une voiture de location pour rentrer à Bridgeport et avait fait remorquer sa Toyota jusqu’à North Amherst Motors pour qu’elle soit réparée. Maura s’en voulait de lui causer tout ce tracas, s’était-il rappelé.

« Au motel, elle m’a dit : “J’ai vraiment pas assuré.” On est retournés au campus. “Ils vont la réparer”, je lui ai dit. Elle est rentrée dans sa résidence, mais c’était comme si elle se traînait, les épaules courbées. »

Maura était censée passer au commissariat le lundi afin de récupérer le rapport d’accident pour la compagnie d’assurance, puis téléphoner à Fred pour le tenir au courant.

« J’étais sûr qu’elle m’appellerait, parce qu’elle ne voudrait pas me décevoir de nouveau. Le lendemain [mardi] en fin d’après-midi, j’ai reçu un appel de ma fille Kathleen pour me dire que Maura avait percuté un arbre et disparu. »

Le policier de UMass qui avait reçu la déposition de Fred avait voulu savoir si c'était lui qui avait fourni l'alcool que Maura avait apporté à la fête sur le campus la nuit de l'accident. Au début, Fred avait nié. Puis il avait répondu qu'il se rappelait être allé au Liquors 44 avec Kate et Maura, et leur avoir dit de prendre du vin, mais qu'il ne savait plus si cela s'était passé avant ou après la brasserie.

On peut sentir, à la lecture des rapports, la frustration croissante des enquêteurs alors qu'ils essayaient d'obtenir de Fred des précisions sur ce qui était arrivé à Maura dans les jours précédant sa disparition. Il soutenait qu'il ne servait à rien d'avoir plus de détails. Il refusait de donner la moindre information supplémentaire sur le passé de Maura, ou le sien. Même les reporters qui couvraient l'affaire avaient fini par être agacés.

Lu dans un article du *Whitman-Hanson Express* : « Une phrase que Fred a répétée d'un bout à l'autre de la journée est : "Ça n'a pas d'importance." Qu'on lui demande ce qu'il faisait comme métier ou pourquoi Maura avait mis ses affaires dans des cartons, ou encore pourquoi elle n'avait dit à personne où elle allait, sa réponse est toujours : "Ça n'a pas d'importance. On ne saura jamais pourquoi elle est venue ici". »

Dans une interview accordée à la WCVB, cette filiale bostonienne d'ABC, Fred a déclaré :

« À ce stade, peu importe ce qui l'a amenée ici. Une fois qu'elle y était, il lui est arrivé quelque chose. »

Healy et Scarinza m'ont dit que Fred avait refusé de se soumettre à un entretien officiel avec les inspecteurs de la brigade criminelle pendant deux ans et demi. Quand il avait enfin accepté de le faire, il avait amené ses avocats avec lui.

19

Mes Irréguliers de Baker Street

Il y a un vieux dicton selon lequel « Personne ne veut savoir comment la saucisse est faite. » Ça se dit beaucoup en école de journalisme, dans les cours de branleurs comme “Les Médias de la communication de masse”. Ce qu’on entend par là, c’est que les lecteurs ne veulent pas savoir par le menu comment un reporter réunit ses informations ; tout ce qui les intéresse, c’est l’histoire.

C’était peut-être vrai quand les profs qui affirment cela étaient eux-mêmes étudiants. Il y a eu une époque où les médias étaient relativement impartiaux, où on ne regardait pas les informations libérales ou conservatrices, mais juste les infos. C’est tout. Des faits qui vous étaient relatés par une voix sympathique ou par des mots simples sur la page. Des gens comme Geraldo Rivera et Rush Limbaugh ont été parmi les premiers à adopter le journalisme partisan, mais le paradigme n’a changé que lorsque Fox News s’est brusquement imposée dans le paysage[17]. Maintenant, on ne peut plus regarder les informations ou lire le journal, de manière responsable en tout cas, sans se demander quel peut être l’objectif de l’auteur, ou du producteur.

On ne se souciait peut-être pas de savoir comment la saucisse était faite à une époque où on avait l’assurance que la viande était de première qualité. Mais de nos jours, certains y mettent vraiment de la merde. Sans vouloir filer la métaphore trop loin.

Au cours des dix dernières années, le lecteur de journaux moyen a pris conscience de cela. Je crois que c’est pour cette raison qu’on voit tant de suspicion chez les commentateurs sur Internet. Autrefois, nous tenions les journalistes en haute estime. Je veux dire, Superman lui-même était un reporter ! Mais nous en sommes venus à nous méfier d’eux. Quelles sont leurs intentions ?

Je suis parvenu à la conviction qu’il n’y a qu’une seule façon de prouver sa crédibilité aux lecteurs : leur montrer comment on fait la saucisse. Je crois que les reporters devraient rendre leurs recherches accessibles à tous ceux que cela intéresse, et même les inclure dans le processus. Cela veut dire scanner et mettre en ligne toutes les pièces à l’appui des faits qu’on essaie de réunir. Mais je crois que ça devrait aller encore plus loin. Ce que j’aimerais voir, c’est une forme de journalisme en *open source*, où les reporters entreraient notes, documents, images et sources dans quelque chose qui ressemblerait à un Google Doc lisible, au fur et à mesure de leur enquête.

L’affaire Maura Murray était une bonne occasion de tester cette idée. Après tout, elle avait disparu la semaine même où Facebook avait été lancé : elle constitue le premier grand mystère de l’ère des médias sociaux.

Quand j’ai commencé à enquêter sérieusement sur sa disparition, j’ai décidé d’ouvrir mes recherches aux lecteurs. En juin 2011, j’ai créé un blog. Un blog consacré exclusivement à Maura. À chaque fois que j’interviewais une nouvelle personne, je postais un résumé de notre conversation en ligne. Quand je recevais des documents, je les scannais pour permettre à n’importe quel détective en pantoufles de les éplucher.

Le blog a décollé. Des gens me contactaient pour me suggérer de nouvelles pistes, des possibilités que je n’avais pas pensé à explorer. Certains lecteurs ont trouvé dans les documents des détails qui m’avaient échappé. Parfois, je me servais du blog pour poser des questions comme : « Serait-il possible de disparaître en Amérique de nos jours ? » Et je recevais en e-mail des liens vers des histoires avérées de personnes qui avaient fait croire à leur propre enlèvement. Mieux encore, c’étaient parfois des gens directement concernés qui m’écrivaient, pour me raconter les velléités de fugue qu’ils avaient eues quand ils avaient l’âge de Maura, et la façon dont ils s’y seraient pris. J’ai eu toute une conversation avec un homme sur Reddit qui avait tourné le dos à sa vie simplement pour échapper à sa famille.

Quand Sherlock Holmes avait besoin de renseignements, il demandait à une armée d’enfants des rues de tendre l’oreille. Les Irréguliers de Baker Street, il les appelait. Il savait que ces gamins étaient capables de couvrir plus de terrain que n’importe quel homme seul. J’en suis venu à considérer ces limiers d’Internet comme mes propres Irréguliers.

Il n’y avait pas qu’eux, cependant. Le blog était un véritable paratonnerre, attirant à moi des sources proches de l’affaire que je n’avais pas encore rencontrées. Deux ou trois semaines après sa mise en ligne, j’ai reçu sur mon portable un appel d’un numéro inconnu. Sur le moment, j’ai noté que la voix au bout du fil avait un timbre très particulier. Elle m’évoquait, ai-je écrit, un Afro-Américain assez imposant et d’un bon niveau d’instruction.

« J’ai lu votre blog, m’a-t-il dit. Je respecte ce que vous êtes en train de faire. Et il y a des informations qui ont besoin d’être révélées au public. Mais je ne sais pas trop quelle est la meilleure façon de vous les faire parvenir.

– Je peux préserver votre anonymat, ai-je répondu.

– Ce n’est pas moi. C’est ma copine. J’essaie de la convaincre de vous parler. Elle n’a pas envie d’être mêlée à l’affaire. Mais il s’est passé suffisamment de temps maintenant. Il faut que quelqu’un sache.

– C’est à quel sujet ?

– De ce qui se passait dans la vie de Maura avant qu’elle disparaisse.

– Vous pouvez être plus précis ?

– Désolé. Vous êtes sur la bonne voie. Je voulais juste discuter avec vous et m'assurer que vous étiez sérieux. Je vais essayer de la persuader de parler. Mais c'est vraiment dur pour elle. Je vais faire ce que je peux. »

Et il a raccroché.

Je me suis demandé qui pouvait être cet homme. Était-ce le petit copain d'une des amies de Maura ? Il me semblait qu'il avait été sincère. Il n'avait pas une voix de fou, comme ces médiums qui m'appelaient parfois pour me raconter leurs visions de Maura retenue contre son gré dans un repaire de camés.

Tout ce que je pouvais faire, c'était espérer que sa petite amie m'appelle.

---

17. La chaîne de télévision Fox News, lancée en 1996, est réputée pour présenter les informations de manière biaisée, favorable aux positions politiques conservatrices.

20

Les démons du chef

Je suis retourné à Hanson fin juillet. J'avais pris avec moi une imprimante numérique et j'ai passé l'après-midi dans la bibliothèque du lycée de Maura, à scanner des photos dans les albums de promotion. Maura était souvent citée dans les pages consacrées au cross-country.

« Travaillez dur. Entraînez-vous tôt, avant le début de la saison », recommandait-elle aux nouveaux élèves de première année ; un simple commentaire sous son portrait souriant. « Gardez une attitude positive en toutes circonstances et n'oubliez pas de toujours estimer vos coéquipiers. »

« On a enfin battu DY [Dennis-Yarmouth, le lycée rival de Whitman-Hanson], mais on n'a pas réussi à aller jusqu'en régionale, disait-elle sur une autre page. Avec un petit peu plus de travail, beaucoup moins d'absences à l'entraînement et une exceptionnelle fournée de nouveaux l'année prochaine, l'équipe de cross de W-H devrait devenir championne non seulement de ligue mais aussi d'État. »

Quand j'ai eu terminé, j'ai pris la 93 en direction de Kancamagus Highway avant de tourner vers l'ouest pour rejoindre Haverhill, passant devant le lieu de l'accident. Là, j'ai rencontré le chef de la police, Byron Charles, qui occupait ce poste depuis environ six mois. C'était lui qui s'était personnellement occupé d'obtenir le mandat pour perquisitionner la voiture de Maura, mais il n'a pas voulu me dire grand-chose sur l'affaire parce que l'enquête était encore en cours.

J'ai insisté pour savoir ce que la fouille de la voiture avait révélé, et il a fini par répondre qu'en plus du vin renversé, on y avait aussi trouvé une bouteille de vodka et du Kahlúa (le cocktail préféré de Maura était le Black Russian).

« Qu'est-ce qui lui est arrivé, selon vous ? » lui ai-je demandé.

Il a secoué la tête.

« Sept ans, ça fait long pour rester caché. Je ne sais pas. Je crois que, si je devais émettre une hypothèse… Non, je ne sais vraiment pas. Personne n'a aucune nouvelle d'elle depuis sept ans. C'est tout ce que je sais. Vous devriez parler au chef Williams. L'ancien chef, je veux dire. Celui qui dirigeait le département quand Maura a disparu. »

En allant chez Williams, je me suis arrêté chez Cecil Smith. C'était le premier agent à être arrivé sur les lieux le soir de l'accident de Maura. Je l'ai trouvé dans son jardin, devant sa maison, en train de bidouiller un tas de terre sous une antenne radar. Il avait découvert comment construire un générateur d'énergie verte pour chauffer son eau en utilisant la chaleur rayonnante du bois en putréfaction. C'était un homme sympathique, qui tenait absolument à tout me faire savoir des avantages du compostage. Après un certain temps, on a fini par en venir au sujet de l'accident.

« Je ne bois pas, m'a-t-il dit. Mais je sais reconnaître l'odeur de l'alcool, et c'était bien celle qui se dégageait de la voiture. Je pouvais voir qu'il y en avait partout au plafond. »

Il avait sa propre théorie sur les raisons qui avaient poussé Maura à venir dans le New Hampshire.

« C'est son ordure de copain qui lui a donné envie de monter jusqu'ici. Aux infos, il a fait tous ces grands discours comme quoi ils l'aimaient tous. C'est ça, connard. Il la trompait. Si elle s'est suicidée, c'est à cause de ce qu'il lui faisait. Mais si c'était un suicide, où est le corps ? Et pourquoi venir jusqu'ici juste pour se tuer ? » Puis il a ajouté avec un sourire bizarre : « Vous devriez vraiment parler au chef Williams. »

J'ai trouvé la maison de Jeffrey Williams sur Bradley Hill Road, sept ou huit cents mètres plus haut dans la montagne que l'endroit où Maura avait eu son accident. Devant son manoir se dressait une énorme grange avec un veau d'or en guise de girouette. Quelque chose dans l'aspect de l'endroit m'a hérissé. Je me suis garé et suis allé frapper à la porte. Williams y était déjà et a aussitôt ouvert. C'était un gros homme à la joue droite mangée d'une longue balafre.

« Quoi ?

– Je suis journaliste et j'enquête sur… »

Il m'a claqué la porte au nez.

Retournant à ma voiture, j'ai pris un calepin et noté mes coordonnées ainsi qu'une meilleure explication de ce que j'avais entrepris. Mais avant que j'aie pu retourner déposer mon mot, il a rouvert pour me hurler :

« Dégagez de ma propriété ou je vous casse la gueule ! »

En rentrant à ma chambre d'hôtel, j'ai cherché son nom sur Internet, et j'ai mieux compris pourquoi il était aussi agressif envers les reporters.

Il avait fait à Haverhill la majeure partie de ses quinze ans dans les forces de l'ordre et avait été nommé chef en 2001. Les choses avaient commencé à mal aller pour lui en 2009, lorsqu'il s'était planté avec sa Harley Davidson. Ç'avait été un grave accident qui lui avait valu plusieurs opérations chirurgicales. Trois mois plus tard, il avait tenté d'échapper à la police alors qu'il conduisait en état d'ivresse à Woodsville. Sa photo avait été publiée dans les journaux. Il avait démissionné. L'agent qui l'avait arrêté ? Cecil Smith.

Williams n'a pas été le seul à menacer de me refaire le portrait ce jour-là.

21

Ce que m’a raconté le réparateur télé

Dans cette région du New Hampshire, tout le monde vous donne un coup de main. C’est encore la frontière, même avec le nouveau Wal-Mart. Si vous avez un tracteur, vous avez aussi un chasse-neige et l’hiver, vous allez déneiger le voisin sans vous faire payer. Les gens prennent des nouvelles les uns des autres. La plupart possèdent un scanner radio réglé sur les ondes de la police. Et tout le monde semble avoir une petite activité secondaire : remorquage, énergie verte, cannabis.

Je n’ai pas été surpris d’apprendre que le réparateur de télévisions du coin était aussi secouriste à temps partiel. Dick Guy travaillait dans un atelier situé juste derrière le café-restaurant, où il retapait des postes à tube cathodique. Je voulais l’interviewer à cause d’une note que j’avais trouvée dans un rapport de police : « Dick Guy a mentionné avoir remarqué quelques détails curieux sur le lieu de l’accident, dont il aimerait savoir si le HPD [la police de Haverhill] a été informé. »

Je l’ai trouvé au travail. Il ne s’est pas fait prier pour parler.

« Tout sur le lieu de cet accident était bizarre, m’a-t-il dit. Si elle avait juste perdu le contrôle de sa voiture en prenant le virage, elle aurait percuté le bord de la courbe. Mais non. Ce qui s’est vraiment passé, c’est qu’elle a accroché l’angle du talus neigeux sur sa gauche. Elle en a emporté tout un morceau et a continué jusque de l’autre côté de la route, où sa voiture a ricoché pour finir en sens inverse. »

Il m’a ensuite dessiné à main levée un plan de ce qu’il avait vu ce soir-là, avec notamment le coin de talus arraché.

« Pour moi, on dirait plus que sa voiture avait calé et qu’elle était en train d’essayer d’en reprendre le contrôle quand elle est arrivée au virage. »

L’accident ne s’était pas déroulé comme on l’avait décrit dans les journaux. La version de Guy expliquait les dégâts incohérents subis par la Saturn, son capot enfoncé côté conducteur. Cela pouvait tout à fait s’expliquer par le fait d’avoir accroché l’angle intérieur du virage.

Je suis retourné sur les lieux pour vérifier si les règles de la physique confirmaient cette idée. Oui, ça pouvait s’être passé comme l’avait décrit Guy. Je répète : je ne suis pas un expert ; mais ça me paraissait plausible. Et le réparateur télé, en tant que secouriste bénévole, avait vu plein d’accidents, assez pour estimer que l’explication retenue dans ce cas précis ne tenait pas debout.

Pendant que j’étais là, je suis allé frapper chez Faith Westman, qui habitait la maison en face de la grange défraîchie. Elle était devenue un personnage dans la légende de la disparition de Maura Murray parce qu’elle était la dernière à avoir vu la jeune femme avant qu’elle se volatilise, l’ayant observée par intermittence depuis sa fenêtre. Après avoir entendu la voiture sortir de la route, elle avait appelé les secours. C’était en fait ce coup de téléphone qui avait permis de déterminer l’heure exacte de l’accident : 19 h 27. D’après le journal du centre d’appels d’urgence, elle avait dit à l’opératrice avoir vu un homme assis dans la voiture de Maura ce soir-là, en train de fumer une cigarette.

Au début, Faith était nerveuse et ne voulait pas en parler. Elle n’aimait pas qu’il y ait toujours des gens qui s’arrêtent aux alentours de la date anniversaire. Mais elle a fini par accepter de se confier à moi, pour mettre les choses au clair.

« J’ai entendu un bruit de collision et je suis allée à la fenêtre, m’a-t-elle raconté. J’ai vu la voiture. Il y avait une lueur rouge à l’intérieur, et j’ai pensé que c’était peut-être le rougeoiement d’une cigarette. Mais je n’ai jamais vu d’homme, et cette lumière aurait pu être n’importe quoi d’autre. Peut-être celle d’un téléphone portable alors qu’elle essayait de trouver du réseau pour appeler quelqu’un. »

Une autre personne bien placée pour voir le lieu de l’accident était John Marrotte, qui vivait en face de chez Butch Atwood. Je l’ai trouvé chez lui.

« Je l’ai vue sortir et contourner sa voiture, m’a-t-il dit. Quand j’ai regardé de nouveau, la police était là. Mais la fille avait disparu. Je ne sais pas ce qui s’est passé. Le seul à le savoir est là-haut », a-t-il conclu en levant le doigt vers le ciel.

Derrière le lieu de l’accident, un chemin de terre à peine visible s’enfonce dans les bois. Un vieil ermite vit au bout. Je suis allé le voir. Mais sa maison en rondins était trop loin pour qu’il ait vu quoi que ce soit ce soir-là.

J’avais aussi espéré parler à Rick Forcier. C’était l’homme qui vivait à l’angle de Wild Ammonoosuc Road et Bradley Hill Road, celui qui s’était présenté à la police des mois plus tard pour leur dire qu’il avait vu une joggeuse le soir où Maura avait disparu. Mais il avait déménagé.

Je me suis arrêté au Swiftwater Stage Shop, à quinze cents mètres de là en revenant vers Woodsville. L’épicerie et la station essence sont gérées par Bill et Winnie. Bill, un homme de taille moyenne au crâne presque entièrement chauve, était à la caisse ce jour-là.

« Savez-vous comment je peux joindre Rick Forcier ? lui ai-je demandé.

– Non, a-t-il répondu. Et comptez pas sur moi pour vous dire quoi que ce soit. »

Ça m’a décontenancé. Je ne m’étais même pas présenté.

« Pourquoi ?

– Parce que j’en ai ras le bol de répondre à des questions au sujet de cette fille. Et que vous voulez juste vous faire du fric.

– Ce n’est pas…

– Dégagez de ma boutique ou je vous fracasse le crâne. »

Cela aurait dû suffire à me convaincre de partir. Mais puis-je être honnête avec vous ? Je suis le genre de mec qui, quand vous le menacez de le passer à tabac, va rester pour vous forcer à le faire. J’ai vraiment des tendances autodestructrices, surtout quand je suis en colère. Ce n’est pas quelque chose dont je suis fier, mais je vous le dis parce que j’essaie de dépeindre la scène. J’avais là un homme qui détenait des informations potentiellement utiles pour moi, pour déterminer ce qui était vraiment arrivé à Maura Murray, et au lieu de me les donner, il voulait jouer au dur et essayer de me faire peur. Alors ce que j’ai fait, c’est que j’ai souri et répondu en riant à moitié :

« Pourquoi tu t’énerves comme ça, mon gars ?

– OK, ça suffit. »

Il s’est penché pour attraper une longue barre de bois sous son comptoir et s’est avancé vers moi. Je n’ai pas bougé d’un pouce. Je ne pensais pas qu’il allait réellement passer à l’acte. Et dans le cas contraire, ça me donnerait une sacrée histoire à raconter. Il m’a attrapé par le tee-shirt et m’a poussé hors de son magasin.

« Peut-être qu’on devrait appeler les flics, ai-je suggéré. Peut-être qu’ils aimeraient savoir pourquoi un mec qui travaille à quinze cents mètres de l’endroit où Maura a disparu se met dans un tel état quand quelqu’un vient lui poser des questions sur elle. »

Il a brandi son bâton et l’espace d’une seconde, j’ai vraiment cru qu’il allait me tabasser. Mais il a paru se raviser en voyant que deux motards nous observaient de sous un parasol sur le parking. Il a fait demi-tour pour retourner à l’intérieur.

Une fois calmé, j’ai ressenti un peu de pitié pour lui. Il a un commerce à faire marcher, après tout. Et ça doit effectivement être pénible, à force, ces questions sans fin sur la femme qui a disparu plus loin sur la route, surtout quand le père de cette dernière ne cesse de répéter aux journalistes qu’il est convaincu qu’elle a été enlevée par une « ordure du coin ».

Bill n’est pas une ordure. Forcier non plus. Même si je ne me suis jamais entretenu directement avec ce dernier – il n’a plus envie de parler de l’affaire –, j’ai vu ses embarrassants clips à petit budget sur YouTube. C’est un excentrique. J’ai interviewé plusieurs de ses amis et parents, et le portrait qu’ils en peignent est celui d’un musicien sans prétention, enclin à l’exagération, qui veut toujours avoir une meilleure histoire à raconter que son prochain. Pour moi, c’est à cela que se réduit son témoignage. À un simple petit mensonge qui a pris des proportions incontrôlables. Quelle que soit la personne qu’il a vue faire du jogging ce soir-là, si tant est qu’il ait vu quelqu’un, ce n’était pas Maura Murray, j’en suis quasiment certain.

Avant de repartir du New Hampshire, je me suis rendu à la caserne de la Troupe F, à Twin Mountain. Les agents de la Troupe F servent et protègent les citoyens des comtés de Coos et Grafton, ainsi que les gens qui viennent visiter la forêt nationale des White Mountains. Leur juridiction s’étend sur près de 8 000 km^2, mais leurs bureaux ne sont pas plus grands qu’un restaurant Sizzler. Sept ans après la disparition de Maura, sa Saturn était toujours sur leur parking réservé aux véhicules saisis comme pièces à conviction, près des bennes à ordures.

Elle n’avait pas l’air en trop mauvais état. Son coin avant gauche était froissé là où elle devait avoir percuté l’angle du virage (si le réparateur télé ne s’était pas trompé dans son interprétation). Le pare-brise était fêlé du côté conducteur. Mais la voiture était loin d’être complètement détruite. J’avais conduit pire à la fac.

J’ai pris quelques photos. Essayé d’ouvrir la portière – fermée. Jeté un coup d’œil par les fenêtres. Il y avait quelques détails dignes d’être rapportés. Tout d’abord, je voyais la tache rouge sur la garniture au plafond. De vin ? J’ai également remarqué un stylo de la First Citizens Bank qui traînait sur un des sièges, un permis de stationnement représentant un arbre vert, une barquette de supermarché vide et une carte de fidélité Stop&Shop. Il y avait aussi une étiquette ou un autocollant d’une pizzeria appelée le Lynwood Café.

22

Tante Janis

Les Murray ne souhaitant pas être interviewés dans le cadre de mon livre, j'ai tenté l'autre côté de la famille, les Mehrman. La mère de Maura – de son nom de jeune fille Laurie Mehrman – était décédée le 4 mai 2009, le jour des vingt-sept ans de Maura. Je me suis aidé de sa notice nécrologique pour trouver sa sœur, Janis, qui vivait à Weymouth, la ville où elles avaient grandi.

Weymouth est un patelin ouvrier d'où on peut voir la ligne des gratte-ciel de Boston. C'est une vieille ville, la plus ancienne colonie européenne de Nouvelle-Angleterre après Plymouth, d'ailleurs, et fondée par le même type en 1622. Sauf que les choses ne s'étaient pas aussi bien passées à Weymouth. Les colons n'avaient pas prévu le rude hiver, et lorsque leurs provisions s'étaient épuisées, ils en avaient volé chez les Indiens. Ça avait mal tourné. Myles Standish avait tenté d'apaiser les tensions en jouant les médiateurs. Et comme ça n'avait pas marché, ils avaient simplement tué les chefs du coin. Beaucoup de sang avait été versé.

C'était là que Fred avait rencontré Laurie.

J'ai trouvé Janis chez elle, et elle m'a invité à entrer prendre un verre de vin. Elle était nerveuse et trop volubile, mais plutôt accueillante. Nous nous sommes installés sur des canapés à motif floral pour parler de Maura, dont la photo était partout dans la pièce.

« À toutes les vacances de printemps, et tous les étés, Maura venait ici, m'a dit Janis. À Noël, à Thanksgiving, elle était là aussi. Maura était une jeune femme très timide, mais elle avait aussi un sale caractère, a-t-elle continué. Même si elle ne se fâchait pas facilement. Elle gardait ses émotions pour elle, mais quand elle ne pouvait plus les refouler, houla. Attention. »

Nous parlions à voix basse pour ne pas être entendus par la grand-mère de Maura, qui se trouvait à l'étage en dessous. Ruth, quatre-vingt-onze ans et toutes ses dents, avait été très proche de sa petite-fille et ne parlait jamais de sa disparition. À propos de sa sœur Laurie, tout ce qu'a pu me dire Janis est qu'elle était « une mère excellente… quand les enfants étaient petits. »

Janis avait toujours considéré Fred comme « un drôle d'oiseau ». Il avait rencontré Laurie dans un parc de Weymouth. Il l'avait repérée en train de jouer au baseball et s'était présenté. Il était à l'université. Laurie avait à peine quinze ans.

« Il l'a poursuivie de ses assiduités jusqu'à ce qu'elle sorte avec lui. »

Ils s'étaient séparés quand Laurie était tombée enceinte de Kurt. Fred n'était pas le père du garçon. Cet honneur revenait à un homme du nom de Kevin Noble. En 1994, celui-ci avait été inculpé du meurtre de son propre frère après qu'une dispute au sujet d'une radio trop forte avait tourné à l'affrontement physique.

Après la liaison de Laurie, Fred était retourné vivre à Weymouth, mais il venait tous les jours à Hanson pour entraîner ses filles pour en faire des championnes de course. Leur petit frère se faisait appeler Kurt Noble Murray et avait entretenu une relation cordiale avec Fred toute sa vie. Parfois, ce dernier l'emmenait même avec lui et Maura dans les White Mountains. Il emmenait très souvent ses filles randonner.

« Ils allaient tout le temps là-bas en vacances. » Le camping de Jigger Johnson, sur Kancamagus Highway, était leur endroit préféré. Elle a secoué la tête en y repensant. « J'ai toujours trouvé ça bizarre, que Maura aille camper là-haut avec son père. Ils dormaient dans la même tente. Elle avait, quoi, quatorze, quinze, seize ans ? Si mon père m'avait proposé d'aller camper toute seule avec lui et de partager sa tente, je lui aurais répondu : "Ça va pas la tête ?" »

C'était le sénateur Ted Kennedy qui avait recommandé Maura auprès de West Point (pour y être acceptés comme recrues potentielles, les candidats doivent obtenir le patronage d'un haut fonctionnaire du gouvernement). Et c'était là-bas qu'elle avait rencontré « Monsieur Chic Type », comme Laurie surnommait Billy Rausch.

« Il l'a trompée pendant des années. Avec une des amies de Julie. Comme si ça n'allait pas revenir aux oreilles de Maura. »

Lorsqu'elles étaient plus jeunes, Julie et Maura étaient inséparables, mais après que Julie était partie de la maison pour aller étudier à West Point, sa relation avec sa mère s'était dégradée – « Julie et Laurie ne se sont pas parlé pendant très longtemps » – et ça n'avait guère été mieux entre elle et Maura. Après la disparition de celle-ci, Julie n'avait participé aux recherches dans le New Hampshire qu'une seule fois, pour autant que Janis le sache.

« Je n'y suis jamais allée moi-même, a-t-elle ajouté en fronçant le nez. Je ne veux pas. »

Elle se rappelait les craintes de Kurt – que Maura adorait et dont elle était très protectrice – concernant ce qu'il risquait de trouver dans les bois.

« Kurt avait peur de trouver un corps. Il m'a dit : "Je ne sais pas ce que je ferais si je la trouvais." »

Janis pensait que Maura était allée dans le New Hampshire pour fuir Fred.

« Ils se sont disputés à propos de cet accident de voiture. » Elle parlait de celui qui avait eu lieu tard dans la nuit à Amherst, et envoyé la Toyota de Fred au garage. « Il lui a vraiment sonné les cloches. Mais il prétend que ce n'est pas pour ça qu'elle est partie. »

Janis pense qu'une fois arrivée là-bas, Maura a été enlevée.

Elle s'est penchée vers moi pour me chuchoter :

« J'ai la conviction profonde que la police y est pour quelque chose. »

Ce soir-là, je suis allé chez Fred à Weymouth, pensant enfin le trouver. Sur tous les documents judiciaires, l'adresse indiquée pour lui était 22, Walker Street. C'était une maison toute simple, blanche, à un étage. Mais ses fenêtres étaient condamnées comme si personne n'y avait vécu depuis un bon bout de temps.

Il faisait presque nuit et l'endroit avait un air un peu hanté. Alors je suis reparti, en me promettant de revenir lors de mon prochain séjour en Nouvelle-Angleterre. De jour.

23

Petit frère

Maura a grandi dans une modeste maison à demi-étages de Joanne Drive, à Hanson. La rue se termine en un cul-de-sac où tout le monde est plus ou moins au courant de ce qui se passe chez tout le monde. C'est un de ces endroits où on vous salue de la main quand vous passez en voiture.

J'ai frappé à la porte d'entrée, mais s'il y avait quelqu'un, personne n'a répondu. J'étais censé rencontrer Fred Jr., le plus vieux des enfants Murray, pour le petit déjeuner. Mais il m'avait appelé à la dernière minute pour me dire qu'il avait changé d'avis. À l'époque, il avait de gros ennuis avec la justice, et il ne voulait pas voir de journalistes. Il avait été arrêté pour vol à l'étalage d'outils Craftsman dans un Sears. Lorsque les policiers l'avaient escorté hors du supermarché jusqu'à sa voiture pour qu'il leur donne ses papiers d'identité, ils avaient trouvé trois seringues hypodermiques sous le tapis de sol.

À côté de chez les Murray habitaient les Carpenter. La plus vieille des sœurs de Maura, Kathleen, avait épousé un des garçons Carpenter. Mais personne n'était là chez eux non plus.

J'ai traversé la rue pour rendre visite à Linda Higgins. Elle avait été amie avec Laurie, la mère de Maura.

« On faisait du troc de fleurs, m'a-t-elle dit. Ce sont ses iris que vous voyez là près de la boîte aux lettres. »

Les Murray étaient toujours fauchés, m'a-t-elle expliqué. Elle faisait de son mieux pour les aider à joindre les deux bouts quand elle le pouvait, proposant parfois aux filles de faire du baby-sitting. Kathleen avait travaillé pour eux quelque temps, mais un jour, les Higgins avaient découvert que quelqu'un avait appelé un service de téléphone rose pendant les heures où elle surveillait les enfants. Après cela, Linda n'avait plus demandé qu'à Maura de s'en occuper.

Elle se rappelait une fois où Maura avait fait du porte-à-porte pour vendre des couteaux Cutco, afin de gagner un peu d'argent de poche.

Laurie s'inquiétait plus pour Maura que pour ses autres enfants, m'a-t-elle dit.

« Je me rappelle l'avoir entendue dire : "Maura est tellement intelligente. Mais pas dans la vie pratique". »

Maura s'efforçait toujours de voir le bon côté des gens.

J'ai demandé à Linda comment je pouvais trouver les autres frères et sœurs de la jeune femme.

« Son frère cadet, Kurt, travaille chez Lowe's, m'a-t-elle répondu. Il y est probablement en ce moment. »

J'ai trouvé Kurt en train de se reposer dans sa voiture, à l'arrière du parking de Lowe's. Il était en pause et écoutait de la musique. Un jeune homme brun aux muscles bien dessinés, beau garçon. Il n'a pas eu l'air surpris que quelqu'un vienne à sa rencontre dans un endroit si incongru. Il est sorti de sa voiture et s'y est appuyé pendant que nous parlions.

Maura aimait jouer à la balle avec lui dans la rue peu fréquentée devant chez eux, se rappelait-il. Lui faire travailler ses réceptions au baseball. Quand il en bâclait une, elle lui faisait faire des tours de piste.

« On partait aussi à l'aventure dans la forêt. Elle m'emmenait à la rivière qui se cache là-bas au milieu des arbres. On allait faire du camping ensemble. Notre endroit préféré était le terrain de Jigger Johnson. Parfois, elle y allait avec son père et je les accompagnais. Parfois, ils y allaient tout seuls. »

Lorsque Kurt était là, Maura et lui plongeaient du haut des ponts. Au camping de Jigger Johnson, il y avait une corde pour se balancer au-dessus d'un étang. Maura était intrépide.

« Elle se donnait toujours en spectacle. Quand elle lâchait la corde, elle faisait tout un tas de vrilles en l'air avant d'entrer dans l'eau. »

Quand Maura faisait les courses pour la famille, elle emmenait son frère avec elle au Shaw's. Elle transformait cette corvée en jeu, laissant des articles au bout des rayons pour que Kurt coure les chercher et les rapporte le plus vite possible dans le caddie. Elle lui avait appris à repérer les bonnes affaires. Elle avait aussi tenté d'en faire un coureur.

« Je détestais ça, alors quand elle allait courir, je l'accompagnais à vélo. »

Un jour, en rentrant du lycée, Kurt avait trouvé la famille réunie dans le salon, en train de l'attendre. Maura avait disparu, lui avait-on annoncé. Tout le monde avait fait ses bagages pour se rendre dans le New Hampshire. Ils avaient séjourné au Wells River Motel quelque temps, puis dans un appartement à Lincoln prêté par le patron de Fred Jr. Ils cherchaient le corps de Maura dans les bois. Mais Kurt n'avait jamais cru qu'elle avait mis fin à ses jours.

C'était logique que Maura soit allée dans la montagne dans l'intention de se vider la tête, m'a-t-il dit.

« Je crois qu'elle avait besoin de se changer les idées. Mais tous ces gens qui parlent de suicide… Pourquoi aurait-elle fait tout ce chemin pour se tuer ? Ça n'a pas de sens. C'était un endroit à part, pour nous. Je crois qu'elle est montée là-haut pour faire un break, et qu'après il lui est arrivé quelque chose. »

Lorsque leur mère était tombée malade, Kurt était revenu s'installer à la maison et s'était occupé d'elle jusqu'à la fin, arrêtant ses études pour pouvoir travailler dans la journée afin de payer les charges. C'est un gamin qui a eu bien plus que sa part de malheurs, mais il a gardé un naturel souriant et décontracté. Pour tout vous avouer, il m'a un peu impressionné.

Je lui ai demandé où on pouvait trouver le père de Maura ces jours-ci. Il m'a répondu que Fred vivait à Cape Cod, près de Falmouth, et m'a donné son numéro de portable. Je lui ai laissé un message le soir même, mais il ne m'a jamais rappelé.

Plus tard, Kurt m'a ajouté à ses amis sur Facebook, et c'est comme ça que j'ai appris qu'en 2010, il avait écrit une chanson au sujet de sa sœur. Les paroles laissent entendre que ses frères et sœurs et lui pensent que Maura a volontairement disparu.

Qu'est-ce qu'on a fait
Pour que tu décides de t'en aller…

Avant de retourner dans l'Ohio, je suis passé chez Andrea Connolly, à Rockland, à huit kilomètres de là. Andrea était une amie de lycée de Maura, une des six qui formaient son cercle intime à Whitman-Hanson High. Elle était absente, mais sa mère était là. Elle m'a invité à entrer, m'a offert à boire et a appelé sa fille. Celle-ci a répondu que Fred lui avait dit de ne pas me parler. Mais sa mère a eu la gentillesse de me conter deux ou trois anecdotes.

« Andrea n'a jamais vu l'intérieur de la maison de Maura. Quand on passait la prendre, elle sortait toujours avant qu'on atteigne la porte. Elle ne laissait entrer personne. Et elle ne conduisait jamais. Elle n'a jamais eu les moyens de s'acheter une voiture. »

Un peu plus d'un an avant sa disparition, a-t-elle ajouté, Maura avait passé le réveillon du jour de l'An dans la maison de vacances d'un ami des Connolly à Goshen, New Hampshire, une centaine de kilomètres au sud de Haverhill. Lorsque les filles avaient entendu parler de l'accident de Maura, elles avaient appelé les gens qui vivaient à côté de la propriété pour leur demander d'aller regarder si Maura s'y trouvait. Elle n'y était pas. Mais tout de même, les enquêteurs avaient semblé très intéressés par cette information.

Moi aussi. Si Maura savait que l'endroit était inhabité l'hiver, ç'aurait été l'endroit parfait pour faire profil bas quelque temps. Et cela expliquerait pourquoi, après avoir cherché des locations, elle avait apparemment renoncé sans rien réserver.

24

Comment arrive un enlèvement

Quand j'avais treize ans, un homme a essayé de m'enlever. Dans un scénario hollywoodien, ce serait la scène dont se sert le réalisateur pour expliquer pourquoi je me suis spécialisé dans les affaires criminelles en tant que journaliste ; le trauma déclencheur de ma carrière de justicier, si l'on peut dire. Mais ma fascination pour les prédateurs humains avait en fait débuté quelques années plus tôt. Quand j'ai fêté mes treize ans, j'étais déjà complètement obsédé par Amy Mihaljevic : j'allais à vélo dans les centres commerciaux du coin pour rechercher le visage de son meurtrier dans la foule. Et avant Amy, il y avait mon grand-père ; mais on y reviendra.

Ce truc qui m'est arrivé quand j'avais treize ans, je n'en parle pas beaucoup. Chaque année, je fais une bonne dizaine de présentations d'affaires non élucidées, généralement dans les bibliothèques municipales. Vous pourriez croire que je m'en sers dans mon boniment. Mais non. C'est une de ces histoires qui sont dures à digérer. Les gens viennent à mes conférences pour se faire peur. Mais un bon conteur sait que les gens ont besoin de degrés de séparation entre eux et l'horreur authentique, et je pense que cette séparation se perdrait si je commençais à parler de moi et de ce qui m'est arrivé ce jour-là.

Mes parents avaient divorcé quand j'avais quatre ans, et mon père avait obtenu ma garde. Un week-end sur deux, ma mère passait me prendre pour profiter de son droit de visite. En 1991, elle vivait dans un appartement de Old Brooklyn, une banlieue de Cleveland située non loin du zoo de la ville. De l'autre côté de la rue se trouvait une section des Metroparks, ce réseau de parcs naturels surnommé "le Collier d'Émeraude" qui ceinture le comté de Cuyahoga. Non loin se dressait le Memphis Kiddie Park, un parc d'attractions qui avait un manège, des mini-fusées pour enfants et un court circuit de montagnes russes nommé le "Little Dipper". Entre les deux courait une voie ferrée.

J'avais treize ans et j'aimais explorer. Un samedi matin, sortant de l'appartement de ma mère, j'ai traversé la rue pour gagner le parc et j'ai entrepris de me diriger vers un ruisseau qui coule entre des murs de soutènement pavés. Au bout du parking se dressait un bloc sanitaire en béton et, en passant devant l'entrée des toilettes pour hommes, j'ai remarqué un homme grand et brun qui s'y tenait. Il m'a regardé et a tripoté l'entrejambe de son pantalon.

Les enfants, tout comme les adultes, sont capables de trouver des explications rassurantes aux comportements les plus dangereux. *Ça doit le démanger*, me suis-je dit. Et puis il a commencé à se caresser vraiment, et j'ai compris que cette situation avait quelque chose de pas net. Mais j'ai continué de marcher. Je me suis engagé sur un sentier herbeux qui descendait dans les bois. En me retournant, j'ai vu qu'il me suivait.

J'ai continué d'avancer en m'efforçant de ne pas paniquer. Après un long bout de chemin tout droit, je me suis de nouveau retourné. Il se trouvait désormais trente mètres derrière moi et marchait rapidement. Je me suis mis à courir au petit trot. J'ai regardé derrière moi. Il avait fait la même chose. Et il avait l'air en colère. Énervé que je le fasse courir. Pour la première fois, j'ai compris le danger auquel j'étais exposé. Il n'y avait rien d'autre que des arbres et la rivière de ce côté. Je ne pouvais pas retourner chez ma mère. Il me bloquait le chemin. Je suis parti à toutes jambes.

Quand j'avais treize ans, j'étais maigre comme un clou, je pesais cinquante-cinq kilos. Je passais de longues journées à faire du vélo dans la campagne profonde et vallonnée autour de chez mon père. Et j'étais un coureur. J'étais rapide. Mais ce type l'était encore plus que moi. Mince et athlétique, il s'est rué après moi. Tout faux-semblant s'était évanoui. Je savais ce qu'il était désormais. Et il savait que je savais. Et c'était tout.

Sur ma gauche, j'ai aperçu la voie ferrée. Elle ramenait à l'appartement. C'était une chance de m'en sortir, peut-être. J'ai foncé dans les broussailles, me frayant un chemin entre ronces et buissons à baies. Quelques secondes plus tard, j'étais sur les rails et je retournais au galop vers la route, faisant jaillir sous mes talons le gravier blanc entre les traverses. L'homme était lui aussi ressorti des bois. Il était toujours à ma poursuite. Il était évident qu'il allait me rattraper bien avant que j'atteigne la route, avant que j'arrive seulement en vue des appartements. J'ai cherché une autre issue. Mais les remblais de part et d'autre de la voie étaient devenus d'abruptes parois de roche, hautes d'au moins cinq mètres. Une gorge étroite.

Il ne me restait qu'une seule chance de m'en sortir : escalader le mur. Si je glissais, ou si j'étais trop lent, c'était fini. J'étais foutu.

Me tournant vers la paroi, j'ai enfoncé les doigts dans la roche et l'argile et me suis hissé au-dessus du sol. J'ai escaladé comme ça aussi vite que je pouvais. Je n'ai pas glissé. En dix secondes, j'étais arrivé tout en haut. J'ai jeté un coup d'œil en bas. L'homme était arrêté sur les rails juste en dessous de moi et me regardait avec des yeux pleins de haine. Je lui ai fait un doigt d'honneur et j'ai couru rejoindre ma mère.

Elle a appelé la police, mais le temps que les flics arrivent, l'homme avait disparu depuis longtemps. Ils m'ont dit de ne pas retourner au parc tout seul.

« Ces toilettes, c'est là que traînent les pédés », m'a expliqué l'un d'eux.

C’était il y a suffisamment longtemps pour qu’un policier de l’Ohio ne fasse toujours pas la différence entre un homosexuel et un pédophile.

Je repense souvent à ce jour-là. Qu’est-ce que cet homme avait eu l’intention de faire de moi ? Comment avait-il prévu de m’empêcher de crier ? Est-ce qu’il allait juste me tripoter et continuer son chemin, ou bien nourrissait-il des pensées meurtrières ? Avait-il un couteau à la ceinture ? Combien de fois avait-il déjà fait ça ? Qui était-il ? Est-ce que je le reverrais un jour ?

Ce qui m’effraie le plus, c’est l’expression de ses yeux à la fin. Ce regard m’avait tout dit. Il était tellement en colère. Furieux que j’aie réussi à m’enfuir. D’où est-ce que venait cette haine ? Quand cela avait-il commencé ?

Je ne crois pas que Maura Murray ait été enlevée au bord de la route. Je n’y ai jamais cru. Les enlèvements sont bâclés, comme le mien. Ou organisés, comme celui d’Amy Mihaljevic. Et s’ils sont organisés, cela veut dire qu’ils ont été minutieusement préparés.

Amy Mihaljevic avait été enlevée en face du commissariat de Bay Village, en plein jour. Son kidnappeur avait patiemment gagné sa confiance pendant des jours, l’appelant chez elle, promettant de l’emmener faire les magasins pour acheter un cadeau à sa mère si elle voulait bien le retrouver au centre commercial. Elle l’avait attendu et était partie avec lui de son plein gré.

Mon enlèvement raté avait été bâclé parce qu’il n’était pas préparé. J’avais couru pendant plusieurs minutes puis réussi à m’échapper. N’importe qui aurait pu se trouver sur le chemin et me voir fuir cet homme.

La seule chose dont j’avais la certitude concernant l’accident de Maura sur Wild Ammonoosuc Road, c’est qu’il n’avait pas été organisé. Il n’y avait aucune possibilité qu’il ait été orchestré ; pas vu la façon dangereuse dont il s’était déroulé ; pas devant plusieurs maisons pleines de témoins potentiels. L’impact avait été suffisamment fort pour déployer les airbags et aurait vraiment pu la blesser. Il n’était pas prévu. Et s’il n’était pas prévu, un enlèvement sur les lieux n’avait pas pu être planifié. Il aurait été bâclé, comme le mien. Maura avait néanmoins disparu sans que personne ne se rende compte de rien. Aucune trace de lutte n’avait été trouvée.

Non, elle n’avait pas été enlevée.

Une nouvelle théorie commençait à se former dans ma tête pour expliquer la disparition de Maura. Les choses avaient pu se passer d’une autre façon : la jeune femme avait pu être en train de voyager en tandem avec un autre conducteur. Un autre conducteur qui roulait devant elle en direction de l’est, et qui avait fait demi-tour après l’accident pour venir la récupérer. Si elle le connaissait, il lui aurait suffi d’une seconde pour monter en voiture et lui dire de repartir. Cela pouvait expliquer pourquoi personne n’avait rien vu : ça s’était passé trop vite. Si quelqu’un avait voulu pousser Maura de force dans son véhicule, elle aurait hurlé, alertant les voisins. Elle se serait débattue. Elle n’était pas sans défense. C’était une ancienne élève de West Point, bon sang. Un autre conducteur en tandem expliquait tout. Mais si c’était le cas, de qui s’agissait-il ?

25

Coup de chance

Le 14 août 2011, une pluie comme Akron n'en avait pas connue depuis un siècle s'est abattue sur la ville et, à un moment du déluge, le mur avant de mon sous-sol s'est effondré. C'est là que je range mes livres, mes notes, mes écrits. J'ai réussi à sauver le plus important. Mais je pouvais déjà estimer le montant des réparations à quinze mille dollars et mon assurance n'allait pas débourser un sou pour m'aider, car les dégâts résultaient d'une inondation (*pression hydrostatique* : les deux mots les plus maléfiques de la langue anglaise). Ç'aurait pu être tragique, du genre « obligé de retourner vivre chez ses parents » ; sauf que je venais de recevoir, cette même semaine, l'avance sur mon premier roman, un livre que j'avais achevé après m'être fait virer du *Cleveland Scene*, pour m'occuper l'esprit. Il raconte l'histoire d'un jeune homme qui travaille pour un hebdomadaire alternatif et devient obsédé par un crime bizarre (« Parlez de ce que vous connaissez »). *L'Obsession*[18] a sauvé ma maison. Rien n'est dû au hasard ; c'est quelque chose dont j'ai maintenant l'intime conviction. Pendant les six semaines qui ont suivi, j'ai consacré toute mon énergie à reconstruire ma maison. Je n'avais pas une minute de libre pour me plonger dans l'affaire Maura Murray. Mais en mon absence, mes Irréguliers de Baker Street travaillaient dur pour essayer de trouver un sens aux objets que j'avais découverts dans la voiture abandonnée par Maura.

Un certain Chris m'a envoyé un e-mail pour m'expliquer que cela n'avait rien d'étrange pour une jeune femme de Hanson d'avoir un magnet du Lynwood Café dans sa voiture. « C'est un resto ultra célèbre dans l'est du Massachusetts et dans toute la Nouvelle-Angleterre pour sa pizza exceptionnelle, a-t-il écrit. Les gens viennent de cent vingt kilomètres à la ronde pour y manger ou récupérer une commande. C'est un bâtiment un peu vieux au milieu d'un carrefour, mais il n'a rien de "louche" et n'attire pas les tordus, rien de ce genre. Vu l'évolution démographique de Randolph, c'est probablement un des endroits les plus sûrs de la ville grâce à la proximité de la ligne Holbrook. »

Une ambitieuse détective du nom de Samantha s'est emparée du numéro de compte de la carte Stop&Shop de Maura et l'a tapé sur le site de la compagnie.

La piste la plus prometteuse s'est avérée être celle du stylo de la Citizens Bank. Une femme qui se faisait appeler Stef m'a écrit : « En 2007, je travaillais comme guichetière dans une banque qui a des succursales dans l'État de New York, en Pennsylvanie et en Nouvelle-Angleterre. Ce n'était pas toujours palpitant et quand je m'ennuyais, étant de nature curieuse, je m'amusais à chercher dans la base de données des gens que je connaissais, des célébrités, des personnes disparues, etc. Un jour, j'ai cherché "Maura Murray". Fin 2006-début 2007, il y avait une Maura Murray, née le 4 mai 1982, avec un compte actif ouvert dans le New Hampshire. Si je me rappelle bien, il était rattaché à un prêt auto, et le compte était actif dans le sens où il recevait des versements. »

Lorsque je lui ai écrit pour avoir plus de détails, elle m'a confirmé que c'était bien à la Citizens Bank qu'elle avait travaillé, ajoutant : « La Citizens Bank ne fait plus de crédits automobiles, mais elle le faisait à l'époque. Pour y avoir droit, il fallait ouvrir un compte courant qui soit rattaché au prêt. Le statut "actif" indiquait qu'il y avait eu un versement dans les trente à soixante derniers jours, pour rembourser l'emprunt, parce qu'une fois que quelqu'un était en retard dans ses paiements et que son dossier était transmis à une agence de recouvrement, le compte indiquait 0000 à côté du nom et faisait l'objet d'un signalement. Je me rappelle juste avoir pensé que c'était bizarre qu'il y ait une autre Maura Murray avec la même date de naissance qui avait contracté un prêt dans le New Hampshire, puisque c'est là qu'elle a disparu. »

Bien sûr, ces réponses n'ont fait qu'engendrer plus de questions.

Après le départ des bulldozers, j'ai essayé de joindre les amies de fac de Maura, Sara Alfieri et Kate Markopoulos. Mais elles ont obstinément gardé le silence. J'ai tenté la maison d'enfance de Kate et je suis tombé sur son père. « Elle devrait vraiment vous parler », m'a-t-il dit. Il m'a promis de l'inciter à me rappeler.

Sur Internet, j'ai trouvé une liste des coéquipiers de Maura à UMass, et la première à répondre à mes messages a été une femme du nom de Nastaran Shams. Ça se prononce « Nast-ron » en anglais moderne, pour être précis, mais elle se fait juste appeler « Nast ». À l'université, elle avait étudié la psychologie et la microbiologie, et elle était également un membre pluridisciplinaire de l'équipe de course à pied.

« Maura était timide mais extrêmement ambitieuse, m'a-t-elle raconté un soir au téléphone. Elle était juste merveilleuse. On ne pouvait pas la connaître sans l'aimer. »

La réputation de Maura l'avait précédée, littéralement. Nast avait entendu parler de cette coureuse apparemment excellente qui venait de West Point. Et qui en plus était une beauté. Mais quand l'intéressée était enfin arrivée, elle n'avait pas apporté d'ego avec elle. Nast avait fait les présentations et l'avait invitée à une fête. Maura était rapidement devenue amie avec toute l'équipe, et particulièrement avec Kate Markopoulos.

À l'époque, les jeunes femmes de l'équipe de course aimaient bien se retrouver dans un appartement vétuste hors du campus, où elles pouvaient boire sans s'inquiéter du risque de se faire prendre. Quand on

est membre d'une équipe universitaire d'athlétisme, surtout dans une université de fêtards comme le Zoo, on noue des liens extrêmement étroits avec ses coéquipiers. On mange avec eux. On s'entraîne avec eux, tous les jours. On se détend avec eux quand on a fini. Comme me l'a expliqué Nast, « Le sport à la fac est une espèce de secte ».

Maura avait présenté son petit ami, Billy Rausch, à ses nouvelles amies. Elles l'avaient détesté dès le début et avaient comploté pour les faire rompre – surtout quand Maura leur avait avoué qu'il l'avait trompée.

« Disons juste qu'on n'était pas les plus grandes fans de ce mec. »

Bien sûr, il n'était pas difficile de trouver des hommes intéressés par l'idée d'une relation avec Maura.

« Ils étaient tout un tas à avoir un faible pour elle. C'était une coureuse hors pair. Elle était incroyablement bien foutue. Extrêmement gentille. Et elle n'était pas opposée à l'idée de sortir et de s'amuser un peu. »

Mais son comportement avait brusquement changé l'hiver avant qu'elle disparaisse.

« On m'a dit qu'elle avait été blessée. Puis qu'elle était malade. On se préparait aux épreuves de course du printemps et elle n'était pas là. Et c'était la dernière année avant le diplôme. »

Après la disparition de Maura, personne n'avait prévenu son équipe pendant un moment. Nast avait entendu courir le bruit qu'il lui était arrivé quelque chose de grave, mais elle ne savait pas quoi. Kate aussi s'était volatilisée : elle avait arrêté de venir s'entraîner. Environ une semaine plus tard, on leur avait annoncé que Maura avait disparu dans le New Hampshire. Des enquêteurs s'étaient pointés à l'entraînement. « Ne faites pas attention à eux, avait dit l'entraîneur. Répondez juste à leurs questions, honnêtement. »

« On n'a pas vu Kate du tout, a continué Nast. Je ne sais pas si elle avait pris un congé sabbatique ou quoi. Mais elle s'est vraiment refermée sur elle-même après ça. Elle a disparu de la circulation pendant un moment. Quand elle est revenue, elle avait perdu plein de poids. Elle déchirait tout sur la piste. Elle devait s'être tournée vers la course pour ne pas sombrer. »

Elle n'avait plus jamais évoqué Maura.

« Notre vie à tous aurait été un peu différente si ça n'était pas arrivé, a conclu Nast, qui est devenue entraîneuse. Chez certains d'entre nous, ça a éveillé un besoin de spiritualité plus poussé. Ce genre de chose, ça vous rend soit plus ouvert, soit plus fermé. »

Je lui ai demandé si ses efforts pour caser Maura avec d'autres hommes avaient rencontré le moindre succès.

« Eh bien, il y en avait un. Hossein Baghdadi. C'était l'assistant de notre entraîneur. Un étudiant de deuxième cycle, bénévole. Il s'intéressait à Maura. Elle s'intéressait à lui. Je suis pratiquement sûre qu'il traînait avec elle et Kate. Mais je crois que Maura voulait que ça reste un secret. À chaque fois qu'on était ensemble et que Hossein était là, ils étaient vraiment très à l'aise l'un avec l'autre. Pour moi, ça indiquait qu'ils se voyaient aussi en dehors du groupe. Mais Hoss ne voulait pas perdre sa place auprès de l'équipe. Alors ce n'était pas quelque chose qui pouvait se passer au vu et au su de tous. »

Crystal Therrien, capitaine de l'équipe de Maura à UMass, m'a dit pour sa part que Hoss n'était pas aussi sympathique qu'il en avait l'air.

« Il était très intense. Et il débordait de confiance en lui. Mais ce n'était pas un bon leader. On pouvait être en train de courir dans des collines, par exemple, et il essayait de nous motiver en hurlant : "Allez, on prend sur soi et on se bouge le cul !" En hurlant, vraiment. Ça marche avec certaines personnes. Mais pas avec moi. »

J'ai été frappé de constater que les gens à qui j'avais parlé à Hanson m'avaient décrit Fred presque exactement en ces termes.

J'ai trouvé Hossein assez rapidement, avec un nom pareil. Je pensais que même si l'intuition de Nast était juste, il refuserait sûrement d'admettre la relation, ou du moins éviterait de s'étendre sur les détails salaces.

« Oui, m'a-t-il cependant répondu. On a couché ensemble. Mais il faut que vous sachiez quelque chose. Maura Murray était vraiment une fille facile. Je n'étais pas le seul mec de l'équipe avec qui elle ait couché. »

---

18. Publié aux Éditions Super 8 en 2012.

26

Les amants de Maura

Hoss est un mec séduisant : le teint basané, une nonchalante barbe de trois jours, le corps mince et délié d'un coureur de marathon. Au téléphone, sa voix était sèche et pressée, comme s'il avait hâte d'atteindre la ligne d'arrivée de notre conversation. Nous n'avons parlé qu'une seule fois, un appel longue distance : j'étais à l'extérieur d'un bar d'Akron, et lui quelque part sur la côte nord-ouest. Mais cette brève conversation a suffi à brosser un portrait de Maura plus complet que cent articles sur sa disparition n'auraient pu le faire.

« On a traîné ensemble à la fin du semestre, en 2003, m'a-t-il raconté. Puis elle est rentrée chez elle passer l'été. Elle est revenue à Amherst une fois, en juin, pour me voir. On était en contact permanent et puis tout à coup, elle a disparu de la circulation. J'ai reçu ce mail sorti de nulle part où elle parlait de son copain. Ils s'étaient remis ensemble. Quoi qu'il y ait eu entre nous, elle y a mis fin comme ça. »

Au cours de ces semaines, il avait appris à bien la connaître. Assez pour savoir qu'elle venait d'une famille en conflit.

« Maura ne s'entendait pas avec sa mère. Elle était en colère contre elle. Elles s'étaient brouillées. Quant à son père, elle ne l'a jamais mentionné. Pas une seule fois. Je ne savais même pas qu'il était encore vivant. »

« Elle n'avait pas beaucoup de respect pour Billy, a-t-il continué.Il voulait qu'elle soit à certains endroits à certains moments, pour pouvoir vérifier ce qu'elle faisait. Il pouvait être exigeant. C'est juste l'impression qu'il me faisait. Il avait l'air très macho. »

Hoss et Maura s'étaient bien amusés à garder leur relation secrète – regardant des films chez lui tard le soir, mangeant au restaurant. Ils avaient eu l'intention d'aller camper ensemble dans les White Mountains. Hoss connaissait bien la région ; il y allait souvent pêcher à la mouche.

Quand elle se prélassait au lit avec lui, Maura évoquait parfois l'idée de fuir sa vie.

« Elle disait : "J'aimerais tellement pouvoir disparaître", mais elle ne m'a jamais raconté comment elle s'y prendrait. Je me suis toujours dit qu'elle passerait au Mexique. »

Quelques mois avant qu'elle disparaisse pour de bon, il avait déjeuné avec elle.

« C'est la dernière fois que je l'ai vue. Je pensais qu'on pourrait au moins rester amis. »

Lorsqu'il avait eu vent de sa disparition, il avait parlé à un enquêteur de UMass, mais je n'ai pas su déterminer s'ils avaient abordé le sujet de son aventure avec elle. Il n'avait pas été le seul, ne cessait-il de me rappeler. Maura était sortie avec d'autres hommes de l'équipe. Un certain Dave, et un autre qui se faisait appeler « Scrub ».

Baghdadi ne mentait pas.

J'ai parlé à trois hommes qui avaient couru avec Maura à UMass. Chacun d'eux m'a raconté une version légèrement différente de la même histoire. L'un d'eux avait vécu celle-ci personnellement. Grosso modo, en voici le résumé : en 2003, Maura et une amie proche avaient été invitées à des *afters* à la piscine de l'université par trois étudiants d'élite en fin de cycle (devenus depuis d'importants hommes d'affaires). L'un d'eux avait les clés de l'endroit et ils y venaient tard le soir, en douce, pour picoler. Et nager. Et forniquer.

D'après chacune de mes sources, ces piscine-parties étaient carrément des orgies. Maura avait des relations sexuelles avec les trois hommes. Dans la même soirée. L'un après l'autre.

« Pas de quoi fouetter un chat, m'a dit l'un d'eux. C'était la fac. Du pur hédonisme estudiantin. »

Seul un des hommes impliqués dans ces partouzes a parlé à la police, après que son ex-petite amie a laissé entendre aux enquêteurs locaux qu'il avait peut-être eu un rôle dans la disparition de Maura. Mais il jure qu'il n'a jamais reparlé à cette dernière après son départ de l'équipe.

27

La meilleure amie

S'il y a une personne qui pouvait avoir une idée d'où se rendait Maura le soir de son accident, c'est Kate Markopoulos. La meilleure amie de Maura à UMass. Mais depuis le jour où elle a disparu, Kate n'a pas pipé mot. Elle n'est citée qu'une seule fois dans la presse, dans un des premiers articles consacrés à l'affaire, et n'y donne aucune information utile. Interrogée sur sa meilleure amie, elle est restée vague : « Elle réglait ses problèmes toute seule. Elle est comme ça. » Elle n'avait jamais participé activement aux recherches. Un soir, après des semaines de tentatives pour la contacter, elle a fini par me rappeler.

Elle m'a fourni tout un tas de détails sans intérêt. Maura et elle aimaient regarder *Bottle Rocket*, un film où trois amis organisent un braquage puis se planquent jusqu'à ce que la police les retrouve. Elles allaient souvent faire les magasins ensemble. D'après elle, Fred était un type bien.

« Il l'adorait, c'était évident, m'a-t-elle dit. Et elle le lui rendait bien. Elle parlait tout le temps de lui. »

Elle savait que Maura et son père partaient souvent ensemble dans la région des White Mountains. Parfois pendant plusieurs jours.

« Maura avait l'intention de partir dans l'Oklahoma pour rejoindre Billy, a-t-elle ajouté. Mais ça ne l'enchantait pas d'aller là-bas. C'était le milieu de nulle part. Elle allait se trouver un boulot dans un hôpital. Elle allait déménager parce qu'elle l'aimait. »

Que se rappelait-elle du samedi où Fred était venu voir sa fille, juste avant qu'elle disparaisse ? Dans les interviews accordées tant à la presse écrite qu'à la télévision, Fred avait déclaré être allé à Amherst ce week-end-là avec quatre mille dollars en liquide pour aider Maura à chercher une voiture. Mais d'après Kate, ni lui ni Maura n'avaient parlé d'acheter une voiture ce soir-là.

Après avoir déposé Fred devant son hôtel, les deux filles étaient retournées à Kennedy Hall pour faire la fête dans la chambre universitaire de Sara Alfieri.

« Il y avait à peu près autant d'hommes que de femmes, et on était plutôt serrés. Je suis repartie vers 2 heures, 2 h 30. Un mec m'a proposé de me raccompagner. Maura m'a dit qu'elle allait se coucher. Je ne savais pas qu'elle avait l'intention de reprendre le volant. C'est la dernière fois que je l'ai vue. »

Avec le recul, Kate se demandait si Maura n'avait pas été stressée par ses études d'infirmière. Peut-être avait-elle fini par se sentir dépassée et décidé de faire un break ; et puis quelque chose d'autre était arrivé.

« Plus j'y pense, et plus je m'aperçois que je ne la connaissais pas vraiment. »

Kate prétendait ne pas avoir été au courant de la brève liaison entre Maura et Hoss, bien qu'elle se soit parfois retrouvée à leur tenir la chandelle quand ils se retrouvaient en dehors des entraînements.

Plus on avançait dans la conversation et plus j'avais le sentiment qu'elle me mentait. C'était dans la façon hésitante et mesurée dont elle me donnait ses réponses. Le soin avec lequel elle choisissait ses mots. J'avais l'impression qu'elle était excessivement circonspecte dans ses réponses, et je ne comprenais pas pourquoi.

Les enquêteurs avaient eu le même ressenti. Elle et sa mémoire défaillante en avaient rendu certains furieux.

« Il y avait les bons flics et les méchants, s'est-elle rappelée. Ils n'arrêtaient pas de me dire : "Comment ça, vous ne vous rappelez pas qui il y avait d'autre à cette fête ?" Ils n'arrivaient pas à comprendre que j'aie pu oublier. »

Moi non plus. D'après la description de Kate, la chambre de Sara était bondée. Un homme qui s'y trouvait l'avait raccompagnée à sa résidence. Mais après, elle n'avait pas pu identifier une seule personne à part Sara. Et quand on insiste pour avoir des détails spécifiques sur ce qui s'est passé à cette fête pendant les heures où elle y était avec Maura, c'est de nouveau le trou de mémoire : elle ne se souvient de rien.

C'était difficile de la joindre pour lui poser des questions complémentaires. Elle avait des horaires très irréguliers au bar de Saratoga Springs où elle travaillait. Quand je lui ai écrit pour lui demander, une fois de plus, qui avait pu être à la fête ce soir-là, elle m'a répondu : « Je comprends bien que ça aiderait si je me rappelais les noms, mais ça ne veut pas venir, que voulez-vous. C'était il y a longtemps, je connaissais à peine ces gens et je n'allais jamais revoir certains d'entre eux. »

Il y avait quelque chose de louche dans cette dernière phrase. « Je n'allais jamais revoir certains d'entre eux. » Lesquels avait-elle revus, alors ?

Après cette conversation malaisée, j'ai mis Kate en tête de ma courte liste de personnes susceptibles d'avoir conduit la deuxième voiture. Hoss y figurait également. Fred aussi, d'ailleurs. Rien de ce que m'avait raconté Kate ne tenait vraiment debout.

Ce n'est que bien plus tard que j'ai appris que Kate Markopoulos avait une très bonne raison de vouloir éviter police et journalistes.

28

Considérez le hareng rouge

Il y a un indice que je n'ai pas encore mentionné. C'est peut-être le plus important de toute l'affaire. Ou alors, c'est ce qu'on appelle en anglais un *red herring* – un hareng rouge. Je ne sais pas. La seule chose dont je suis sûr, c'est que c'est franchement bizarre. L'homme qui a enlevé la Saturn de Maura du lieu de l'accident à Haverhill a trouvé un chiffon dans le tuyau d'échappement.

Mike Lavoie (prononcez « La-voye ») était vautré sur son canapé quand on l'a appelé ce soir-là. C'est un conteur sympathique à la moustache épaisse et au sourire un peu niais, le genre de gars qui aime charrier ses employés. Mais au sujet de Maura Murray, il ne plaisantait pas. Lorsque je l'ai trouvé, il commençait à en avoir assez qu'on vienne lui poser des questions sur elle. Mais après s'être calmé, il m'a raconté comment il avait sauté dans sa dépanneuse ce soir-là pour gagner Wild Ammonoosuc Road.

Il avait remorqué la voiture de Maura jusque chez lui. La police lui avait dit de garder la Saturn sous clef dans son garage – pas celui où il travaillait, mais celui de sa maison – jusqu'à ce qu'on puisse l'amener à la caserne de la Troupe F. Lavoie avait remarqué le chiffon enfoncé dans le tuyau d'échappement et avait attiré l'attention de Fred Murray dessus quand celui-ci était passé voir le véhicule quelques jours après la disparition de sa fille.

Fred lui avait expliqué l'avoir lui-même donné récemment à Maura pour qu'elle le mette dans son coffre.

« Il m'a dit qu'il lui avait conseillé de l'enfoncer dans le tuyau d'échappement pour l'empêcher de fumer. La voiture ne marchait pas bien. »

Quelque chose dans cette déclaration sonnait faux à mes oreilles. J'ai conduit plus d'un tas de ferraille, et mon beau-père tient un atelier de carrosserie. C'était la première fois que j'entendais parler de boucher un tuyau d'échappement pour l'empêcher de fumer. Je ne suis pas un expert, mais je doute que ce soit une bonne idée. C'est un bon moyen de faire caler une voiture.

Le détective Scarinza avait été tout aussi confondu par cette information.

« Je ne comprends absolument pas la logique de ce détail-là, m'a-t-il dit. Ce chiffon… Était-ce une tentative pour se suicider ? Parce que ça ne marcherait pas. Mais pour quelle autre raison irait-on fourrer un chiffon dans son tuyau d'échappement ? C'est une anomalie. »

Dick Guy, le réparateur télé, pensait qu'elle était d'une importance primordiale.

« Il n'y a que deux explications possibles pour la présence de ce chiffon dans le tuyau d'échappement, m'a-t-il dit à voix basse, d'un ton de conspirateur. Un : quelqu'un l'a mis là pour faire caler la voiture. Deux : quelqu'un l'a mis là après l'accident pour brouiller les pistes. »

« Brouiller les pistes » : c'est à ça que sert un *red herring*. En littérature policière, un *red herring* est un procédé utilisé par l'auteur pour lancer le lecteur sur une fausse piste, en lui faisant soupçonner un des personnages afin de masquer l'identité du véritable tueur un peu plus longtemps. Les linguistes ne sont pas tous d'accord sur l'origine de cette expression, mais elle vient probablement d'un stratagème adopté il y a des siècles par les criminels pour faire perdre leur piste aux chiens utilisés pour les retrouver. Le *red herring*, un type de hareng saur, est salé en saumure, ce qui lui donne une odeur particulièrement puissante. Un journaliste du XIX^e^ siècle affirmait qu'on pouvait traîner ces harengs à l'écart de sa propre piste pour en détourner tout chien lancé après soi. Mais qui pouvait bien vouloir fourvoyer la police dans le cas de Maura ? Son meurtrier ? Peut-être. Si vous pensez qu'elle a été assassinée. Maura elle-même ? Quelqu'un qui savait pourquoi elle était dans le New Hampshire en premier lieu ? Que dites-vous de quelqu'un qui savait que ses empreintes seraient sur le chiffon si jamais celui-ci était analysé ?

Hareng ou pas, ça sent l'embrouille.

Tant que nous y sommes, engloutissons au moins un autre hareng.

Plusieurs organes de presse ont rapporté que Maura avait appelé Billy quelques jours après avoir disparu. Alors qu'il se rendait de Fort Sill au New Hampshire pour participer aux recherches, il avait éteint son portable pour traverser l'aéroport de Dallas/Fort Worth. En le rallumant, il avait trouvé un message étrange. Sa mère, Sharon, l'avait décrit en ces termes au *Whitman-Hanson Express* : « Il était très court ; c'était une sorte de gémissement saccadé entrecoupé de halètements, comme quelqu'un qui aurait très froid. »

Billy, bien sûr, avait essayé de rappeler. Il avait découvert que l'appel avait été passé au moyen d'une carte prépayée qui ne permettait pas de le localiser. Or, à Noël, Sharon avait acheté deux cartes téléphoniques AT&T qu'elle avait données à Maura.

La jeune femme avait-elle utilisé une de ces cartes pour appeler Billy ? Était-elle perdue quelque part, coincée dans le froid, en train de mourir d'hypothermie ?

Sur les forums, au début, beaucoup d'importance avait été accordée à cet appel. Après tout, cela prouvait que Maura avait encore été en vie plusieurs jours après sa disparition.

Ce qu'il peut y avoir de frustrant dans les enquêtes policières, c'est que les enquêteurs n'ont aucune obligation de partager leurs informations avec le public. Ils avaient épuisé cette piste dès le premier mois de leur investigation.

« C’était un employé de la Croix-Rouge qui cherchait à joindre Billy », m’a expliqué Scarinza.

Les fonctionnaires de la Croix-Rouge servent d’intermédiaires aux militaires du rang qui veulent obtenir un congé d’urgence. Le correspondant ne souhaitait pas laisser de message, espérant parler à Billy de vive voix.

« J’ai vérifié cette piste. C’est avéré. On a parlé à l’employé de la Croix-Rouge. »

29

L’antenne-relais de Londonderry

Un jour, en écumant le web, j’ai trouvé un site obscur, *Chris King’s First Amendment Page*[19], où étaient publiées des informations en rapport avec la disparition de Maura. D’après son profil Blogspot, King avait autrefois travaillé pour le bureau du procureur général. Il avait également de l’expérience en journalisme même si, pour décrire sa situation professionnelle actuelle, il se présentait comme réductionniste métaphysique, quoi que cela signifie. L’essentiel de son blog était consacré à ridiculiser des fonctionnaires des forces de l’ordre. Mais parfois, King enquêtait sur des crimes locaux. En épluchant des documents liés à l’action civile menée par Fred contre l’État, il avait trouvé une demande de réquisition laissée par erreur dans le dossier public.

Voici le texte de cette demande, tel qu’il a été publié sur le site de King.

> Déclaration sous serment à l’appui d’une demande de réquisition judiciaire.
> Je soussigné, Todd D. Landry, témoigne et déclare par la présente :
>
> 1. Que je suis actuellement employé par la police d’État et ce depuis dix ans. Présentement, je suis affecté à la Troupe F, postée à Twin Mountain, New Hampshire, en tant qu’inspecteur. J’ai reçu une formation approfondie à la conduite d’enquêtes criminelles.
>
> 2. Que le 9 février 2004, à 19 h 27, suite au signalement d’une collision automobile impliquant un seul véhicule sur la route 112 à Haverhill, New Hampshire, les services de police de Haverhill ont dépêché un agent sur les lieux. À son arrivée, le sergent Cecil Smith n’a pas été en mesure de localiser le conducteur du véhicule. Des recherches ultérieures ont permis de déterminer qu’il s’agissait de MAURA MURRAY (née le 04/05/82), 22 Walker Street, Weymouth, Massachusetts.
>
> 3. Un témoin présent sur les lieux a plus tard confirmé que la conductrice était MURRAY.
>
> 4. D’importantes recherches ont été menées dans la zone, mais MURRAY n’a pas été retrouvée.
>
> 5. Au cours de cette enquête, des relevés du téléphone portable utilisé par MURRAY ont été obtenus par les forces de l’ordre. Un représentant du service sécurité de Sprint Corporation[20] a informé le déclarant susnommé que le 9 février 2004 en fin d’après-midi, un appel téléphonique passé à Murray a été pris en charge par l’antenne-relais de Sprint à Londonderry, New Hampshire. Cet appel a forcément été passé dans un rayon de trente-cinq kilomètres autour de l’antenne-relais. L’identité du correspondant et son numéro de téléphone n’ont à ce jour pas été déterminés.
>
> 6. Qu’identifier l’auteur de cet appel pourrait être utile à l’enquête en cours et peut-être conduire à la localisation de Maura Murray.
>
> Todd D. Landry

Londonderry est une ville tout à l’est du New Hampshire, juste au nord du Massachusetts, en retrait de la route 93.

J’ai demandé au lieutenant Landry si le document était authentique. Voici ce qu’il m’a répondu :

> M. Renner,
> En réponse à vos questions, voici ce que je peux vous dire :
> L’enquête est toujours en cours et n’a cessé de l’être depuis le soir où Maura Murray a disparu. Afin d’en protéger l’intégrité, je dois me limiter à ce qui peut être rendu public. En concertation avec le procureur principal supervisant l’affaire, je peux seulement vous confirmer que le premier représentant des forces de l’ordre arrivé sur les lieux a été le sergent Cecil Smith de la police de Haverhill.
> Je vous remercie de votre compréhension dans cette affaire.
> Respectueusement, Lt Todd Landry.

Alors, cette demande de réquisition est-elle réelle ? Je le crois. Quand je l’ai contacté, King n’a pas démordu de son authenticité. Et puis, c’est trop ésotérique pour être inventé de toutes pièces. En tant que journaliste, je sais que parfois, des documents qui ne devraient pas être rendus publics le sont accidentellement. Quand je faisais des recherches sur les terribles crimes de Bob Buell, ce tueur en série d’Akron, j’ai trouvé une fois la transcription d’une déposition secrète faite devant un grand jury.

Si cette demande a bien été déposée, cela signifie que quelqu’un a appelé Maura de l’est du New

Hampshire peu avant sa disparition. Était-ce quelqu'un qui remontait la route 93 depuis le Massachusetts ? Kancamagus Highway, dans le prolongement de la route sur laquelle a disparu Maura, est la principale voie de liaison entre la 91, qui part d'Amherst, et la 93, qui part de Boston. Quelqu'un remontait-il vers le nord depuis l'autre côté de l'État pour la retrouver au milieu ? Était-ce là mon deuxième conducteur ?

---

19. Le Premier Amendement de la Constitution américaine concerne notamment la liberté d'expression et la liberté de la presse.

20. Opérateur de téléphonie mobile.

30

L’homme au couteau

Au tout début de l’enquête, un homme du nom de Larry Moulton avait déclaré que c’était son frère, Claude, qui avait tué Maura. Il avait donné à Fred Murray un couteau utilisé selon lui pour perpétrer le meurtre. Fred s’était servi de ce témoignage pour appuyer sa théorie d’une « ordure du coin » et avait envoyé l’arme à la police pour qu’on procède dessus à une analyse d’ADN. Larry était mort quelques années plus tard. Cancer.

Un de mes Irréguliers s’est intéressé de plus près à ce qu’avait raconté Larry et a découvert une fascinante tranche d’histoire familiale. En 1977, une femme du nom de Jean Caccavaro avait disparu au bord de Wild Ammonoosuc Road, non loin de l’endroit où Maura avait eu son accident. Or, Jean ressemblait beaucoup à Maura. Et un an après sa disparition, Claude Moulton avait épousé sa fille.

J’ai immédiatement contacté la famille de Larry pour apprendre ce que je pouvais sur les frères Moulton. À l’époque de la disparition de Maura en 2004, Claude vivait en compagnie d’une femme avec qui il avait commencé à sortir quand elle avait quatorze ans et lui trente-quatre. Ils n’avaient commencé à coucher ensemble que lorsqu’elle avait dix-sept ans, m’a-t-elle précisé. Ils habitaient aujourd’hui une maison d’architecture triangulaire dans Valley Road, à moins de deux kilomètres de l’endroit où Maura avait été vue pour la dernière fois, cette même maison dans laquelle les détectives privés engagés par Fred avaient amené des chiens détecteurs de cadavres, qui avaient trouvé quelque chose dans le placard. Peu de temps après sa dénonciation par Larry, Claude avait mis sa Volvo rouge à la casse.

En apprenant que son frère était allé voir les Murray avec ce couteau, Claude avait déclaré à des membres de sa famille que Larry avait tout inventé afin d’obtenir l’argent de la récompense offerte pour toute information sur la disparition de Maura. Larry avait des antécédents d’usage de drogue et n’était pas un homme sympathique, de manière générale.

Mais la police d’Haverhill avait pris ses accusations assez au sérieux pour demander à Claude de se soumettre à un détecteur de mensonges, ce que plusieurs sources m’ont confirmé. Mais cela n’avait mené à rien et Claude ne semblait plus être considéré comme un suspect.

Lorsque j’ai mis en ligne mes considérations sur le lien entre Claude et la famille de Jean Caccavaro et sur les étranges similarités entre la disparition de celle-ci et celle de Maura, j’ai reçu un appel de l’ex-mari de Jean, James. Il commence à se faire vieux maintenant. Il est retraité. Acariâtre.

« Devinez quoi ? m’a-t-il dit. Jean est vivante et en parfaite santé. Qu’est-ce que vous dites de ça ? »

Pendant des années, il avait été traité comme un meurtrier par la police du New Hampshire, étant le suspect numéro un dans la disparition de sa femme en 1977. Mais cela avait changé quand elle était revenue d’entre les morts en 1984. Elle avait simplement fui sa famille pour commencer une nouvelle vie. James sait ce que c’est que d’être au centre des soupçons, et même si Claude ne vit plus avec sa fille, il a probablement plus d’empathie pour son ex-gendre que quiconque.

31

22 Walker Street

Comme l'affaire Amy Mihaljevic avant elle, mon enquête sur la disparition de Maura Murray commençait doucement à s'éloigner de la curiosité spéculative pour virer à l'obsession. J'étais toujours en train d'y penser, de réagencer les indices pour tenter de former un récit logique : le chiffon dans le tuyau d'échappement, l'effondrement mental de Maura au travail, le coup de téléphone passé des environs de Londonderry. Le mystère était à devenir fou. Et c'était ce qui faisait tout son attrait.

Tous les jours, je sentais le Nord m'appeler. Je voulais y retourner. Je voulais arpenter les endroits où elle était passée.

Fin octobre, je suis retourné à Weymouth. C'était là que Fred était censé habiter. Au numéro 22 de Walker Street. Maura aussi avait utilisé cette adresse, alors même qu'elle vivait avec sa mère à Hanson.

Walker Street est une toute petite rue, et on ne peut en sortir que par où on est entré. Il y a des années, le père de Fred a construit les maisons qui la bordent pour héberger les siens, et une partie de la famille élargie y habite toujours. La maison de Fred était sous saisie. Dettes d'impôts.

J'ai contourné la vieille bâtisse. Certaines des fenêtres étaient condamnées. Un rectangle de contreplaqué était cloué en travers de la porte latérale et quelqu'un en avait soulevé la partie inférieure en forçant. J'ai regardé dans la cuisine. Des boîtes ouvertes de pâtée pour chien étaient empilées du sol à l'évier. Des cartons de Coors vides s'entassaient en larges piles de plus d'un mètre de haut. À l'arrière de la maison, les vestiges d'une cabane où avait vécu le frère de Fred, d'après les voisins, se dressaient en équilibre instable. Sous des planches de bois, j'ai trouvé un tas de courrier adressé à Fred. Des factures, pour la plupart, et un plan municipal de Killarney, Irlande. Il y avait aussi des mots écrits à la main en rapport avec l'apparition de Fred dans l'émission *The Montel Williams Show*. Et en dessous de ceux-ci, j'ai trouvé des magazines pornographiques. Des *Penthouse*, essentiellement. Dans l'un d'eux, j'ai découvert les portraits scolaires en noir et blanc de deux adolescentes. Leur nom était visible. C'étaient les cousines de Fred.

Le désordre régnant m'a perturbé. Ça ne collait pas à l'image qu'il donnait en public, d'un homme qui avait besoin de tout contrôler. Je ne voyais aucune trace de contrôle dans cette maison. Et la présence de ces photos de jeunes filles à l'intérieur de ce magazine érotique était dérangeante.

Je lui ai laissé un message sur sa boîte vocale, lui demandant de m'aider à expliquer certaines des choses que j'avais vues à Weymouth. Mais bien sûr, il ne m'a jamais rappelé.

32

Entre les lignes

En dehors des films, je ne connais personne qui parle comme Fred Murray. Maura n'avait pas simplement été enlevée, elle avait été « kidnappée par une ordure du coin ». Lui ne vieillissait pas, il avait « un pied dans la tombe ». La police n'était « même pas foutue d'attraper un rhume » et avait « un putois sur le pas de sa porte ».

Peter Hyatt est un praticien de l'« analyse discursive » : l'art de trouver le sens caché derrière les mots choisis par une personne. Cette méthode consistant à examiner les déclarations d'un suspect pour comprendre ses intentions subconscientes date de l'époque de Sherlock Holmes, mais elle est revenue en vogue grâce à plusieurs groupes de discussion sur Internet qui lui sont consacrés. Hyatt a offert le résultat de ses observations dans des affaires très médiatisées, notamment celle d'Amanda Knox. Il a écrit un manuel sur sa discipline et propose des formations sur son site web. Même si son analyse de Fred Murray n'aura jamais de valeur légale devant un tribunal, elle offre une perspective unique sur les choix de langage de ce dernier, et un point de départ pour les adeptes de cette pratique.

Nous avons échangé plusieurs messages au sujet de la déclaration écrite officielle donnée par Fred à la police. Voici ce que Hyatt en a dit :

« Il y a quelque chose qui cloche sérieusement. Notez le pronom "je" qui saute dans le premier paragraphe, et sa réapparition plus tard. Notez aussi que sur 29 lignes, il en met 25 à venir au fait que sa fille est portée disparue. L'écrasante majorité des déclarations mensongères ont de longues introductions. Il y a quelque chose de très dérangeant là-dedans. Est-ce que la police le suspecte ? Est-ce juste un mauvais père, ou est-ce plus grave que ça ? Elle devrait le suspecter.

Il est possible qu'il tienne des propos mensongers parce qu'il a acheté de l'alcool, conduit en état d'ivresse, etc., mais le sujet principal de sa déclaration est lui-même et non sa fille disparue. Au Quality Inn, il préférerait ne "pas" être là. Y avait-il quoi que ce soit d'inconvenant dans leur relation ? »

Hyatt a mis en ligne la déclaration de Fred sur son site afin que ses lecteurs – sa propre équipe d'Irréguliers – puissent l'analyser aussi.

« Ça a l'air aux trois quarts inventé », a écrit une personne.

« La "fable" qu'il raconte est tellement décousue qu'elle n'a aucun sens. »

« Pourquoi est-ce qu'il parle de "la" chambre d'hôtel et pas de "sa" chambre ? Est-ce parce qu'il avait dès le début l'intention de la partager avec sa fille ? »

« Il ressent le besoin de donner une raison à la visite qu'il rendait à sa fille. Ça pourrait indiquer que ses intentions étaient suspectes (mais pas nécessairement dans le contexte d'expliquer à la police pourquoi il venait la voir). »

« Il justifie sa présence là-bas. On dirait qu'il se fabrique un alibi. »

Un autre analyste perspicace a remarqué quelque chose au cours de l'interview de Fred dans l'émission de Montel Williams : à plusieurs reprises, Fred a utilisé le passé sans le faire exprès. Lorsqu'il a commencé à dire : « On s'entendait bien », il s'est interrompu et a rectifié : « On s'entend bien. »

33

Petrit Vasi

Difficile de dire exactement qui a lancé la rumeur selon laquelle Maura Murray avait failli tuer Petrit Vasi. Le plus probable est que ce bruit est né d'un commentaire anonyme posté sur un des forums consacrés à sa disparition : Topix, Websleuths, ou encore The Charley Project. Ou alors, elle a pris naissance sur le site officiel géré par des parents des Murray. Si c'est le cas, nous n'en aurons jamais la certitude, car la famille a fermé sa plate-forme de discussion quand les internautes qui la fréquentaient ont commencé à s'interroger sur l'étrange comportement de Fred. Quoi qu'il en soit, la rumeur s'est installée dans la durée, parce qu'elle donne à Maura une raison d'avoir pris la fuite.

En 2004, un homme du nom de Petrit Vasi étudiait l'économie à UMass. Le jeudi 5 février, il est allé en ville avec un ami pour boire un verre. Plus tard, Vasi a attendu dehors qu'une voiture vienne le chercher. C'est la dernière chose dont il se souvienne.

La police a découvert son corps inanimé au bord de la route à minuit vingt, au croisement de Triangle Street et Matoon Street, près du terrain de baseball. Il y avait des traces de pneus sur la chaussée. Apparemment, Vasi avait été renversé par une voiture, ou éjecté d'un véhicule où il n'aurait pas été assis de manière sécurisée. Il est resté dans le coma pendant plusieurs semaines. Lorsqu'il a repris connaissance, il a dit à la police n'avoir aucun souvenir de ce qui lui était arrivé.

Alors qu'est-ce que cet accident a à voir avec Maura Murray ?

Le 5 février est le jour où Maura a fait sa crise de nerfs et pleuré devant sa responsable à Melville Hall. Des internautes ont émis l'hypothèse que l'effondrement de Maura n'était pas dû au coup de téléphone de sa sœur Kathleen, mais au fait d'être allée en douce prendre un café en ville et d'avoir renversé Vasi en rentrant. Peut-être était-ce ainsi que sa Saturn s'était réellement retrouvée abîmée, et que l'accident dans le New Hampshire avait été mis en scène pour cacher la preuve de ce qu'elle avait fait.

Vasi avait mis du temps à se rétablir. D'après un article du *Daily Collegian*, il lui avait fallu six mois pour retrouver l'usage de ses jambes.

J'ai retrouvé sa sœur, Lorina, pour avoir des nouvelles. Même après toutes ces années, son frère n'était jamais redevenu la personne qu'il était avant. Cet ancien étudiant en économie travaillait dans une station de lavage automobile à Boston.

« On a arrêté de ressasser le passé, m'a-t-elle dit. C'est dur pour tout le monde. Maintenant, on regarde seulement vers l'avenir, et on est juste reconnaissants de ne pas l'avoir perdu. »

D'après elle il avait clairement été victime d'un délit de fuite.

Mais d'après ce que j'avais compris du boulot de Maura, il lui aurait été très difficile de s'absenter et de revenir sans se faire remarquer et réprimander. Il y avait des superviseurs qui faisaient la tournée du campus ce soir-là. Et la voiture de Maura n'était pas garée près de la résidence.

Alors pourquoi cette théorie incluant Vasi est-elle encore si populaire aujourd'hui ?

Peut-être est-ce à cause de ce message posté sur un forum GeoCities :

> Maura Murray n'est PAS une personne disparue.
>
> Maura Murray a le droit, comme n'importe quel adulte indépendant, de partir avec son nouveau petit ami pour refaire sa vie. Elle mène une existence agréable et satisfaisante au Québec.
>
> Le père de Maura, Fred Murray, n'a jamais vraiment pardonné à sa fille de s'être vu demander de quitter West Point. C'était une source de fierté pour lui de dire qu'il avait deux filles là-bas. Le renvoi de Maura a blessé son ego et il ne lui a jamais complètement pardonné.
>
> Son renvoi de West Point et toutes les critiques qu'elle a par la suite essuyées de la part de son père ont marqué chez Maura le début d'un cheminement de pensée qui l'a finalement conduite à partir le 9 février 2004 pour commencer une nouvelle vie, délivrée des remontrances constantes de son père. La relation de Maura avec Billy Rausch touchait à sa fin. D'après Kathleen, sa sœur, ils avaient de « sérieux problèmes ». Maura avait rencontré quelqu'un d'autre, qui à la différence de Billy Rausch, n'avait pas de liens avec West Point et ne lui rappelait donc pas constamment son échec là-bas.
>
> Le soir du 5 février 2004, Maura a fait une pause dans son travail au poste de sécurité d'une résidence universitaire de UMass pour aller rapidement s'acheter un café et de quoi manger.
>
> À un moment entre 0 h et 1 h, Maura, au volant de sa Saturn, a heurté et grièvement blessé l'étudiant de UMass, Petrit Vasi, le laissant pour mort.
>
> Aux alentours de 1 h, 1 h 20, le 6 février, Maura s'est complètement effondrée moralement et mentalement à cause de cet accident. Une étudiante s'en est rendu compte et l'a signalé à la superviseuse de Maura, qui est venue et a vu que Maura avait physiquement besoin d'aide pour regagner sa propre résidence. Elle l'y a aidée et lui a recommandé de voir un professionnel.
>
> Le dimanche 8 février, entre 2 et 3 h du matin, Maura a eu un deuxième accident automobile, abîmant la voiture neuve de son père.

Vers 3 h, une dépanneuse a ramené celle-ci devant le motel de Fred Murray à Hadley. Elle y a également ramené Maura. Fred n'a pas été très content d'elle, pour dire les choses délicatement. Ce qui s'est passé dans cette chambre de motel, on ne le saura jamais. Le lendemain, Maura est partie définitivement.

Elle avait besoin de cacher les traces de l'accident au cours duquel elle avait laissé Vasi pour mort, en organisant une autre collision afin d'expliquer les dégâts subis par sa voiture. Avec son nouveau petit ami, elle a conduit en tandem jusqu'à la route 112 dans le New Hampshire. (Il se trouvait déjà dans le sud de l'État.) Ils ont mis en scène l'accident, elle a laissé sa Saturn, et elle a rejoint à pied son petit ami qui l'attendait dans sa propre voiture, plus loin sur la route. Elle a disparu, et son seul souhait est qu'on la laisse vivre sa vie en paix. Elle est heureuse, satisfaite de son sort, et veut juste qu'on la laisse tranquille.

En réponse à ce message, une commentatrice qui se faisait appeler « Observatrice » a écrit :

Cela est de notoriété publique dans certains cercles proches de la famille.

Et c'est là que ça devient vraiment intéressant.

La modératrice du forum GeoCities voulait savoir qui était cette « Observatrice ». Alors elle a contacté James Leone, un expert-comptable avec de l'expérience en informatique, qui savait localiser les adresses IP. Leone a remonté la piste jusqu'à un ordinateur de Taunton, Massachusetts. Puis il a longuement examiné les messages consacrés à la disparition de Maura sur la page Topix, à l'affût de tout autre internaute qui publierait ses commentaires depuis la région de Taunton. Un avatar est sorti du lot. C'était une fille qui écrivait sous le pseudonyme « Citigirl » et affirmait être de la famille de Maura. Citigirl et Observatrice étaient-elles une seule et même personne ? Et si oui, de qui s'agissait-il ? Accrochez-vous bien : l'avatar Citigirl appartenait à une femme du nom de Patti Davidson. Curran de son nom de jeune fille. Patricia Curran était l'une des jeunes filles dont j'avais trouvé la photographie dans ce magazine pornographique chez Fred à Weymouth.

J'ai appelé Patricia pour recueillir son avis, mais mes appels sont restés sans réponse.

J'ai commencé à me demander si tout cela pouvait être vrai. Se pouvait-il que Maura se cache au Québec ? Est-ce que sa famille était au courant ? Était-ce pour cela que personne n'avait envie de voir un livre écrit sur elle ?

Mais c'est alors que j'ai appris, par hasard, qu'il y avait eu une série de meurtres perpétrés non loin de l'endroit où Maura avait disparu ; et cela m'a fait remettre en question ma théorie du deuxième conducteur. Était-il possible qu'un prolifique tueur en série de Nouvelle-Angleterre, en sommeil depuis dix ans, se soit réveillé ?

34

L’ombre de la mort est de retour

Il est possible que le tueur ait commencé sa carrière dès 1968 avec le meurtre de Joanne Dunham, mais personne ne peut l’affirmer avec certitude. C’était le début de l’été, la fin des cours. L’adolescente de quinze ans, jolie comme un cœur, avait été vue pour la dernière fois en train de s’éloigner du lotissement de mobile homes Raiche à Charlestown, New Hampshire pour rejoindre l’arrêt de bus. Son corps avait été retrouvé le lendemain après-midi à Unity, le bourg voisin, sur un chemin de terre interdit d’accès. Elle avait été violée et asphyxiée.

La série de ces meurtres non élucidés qui ont frappé la vallée du Connecticut a vraiment commencé en 1978. Le 24 octobre, Cathy Millican, vingt-sept ans, visitait la réserve naturelle des Chandler Brook Wetlands, à New London, pour photographier des oiseaux. Quelqu’un l’avait poignardée de vingt-neuf coups de couteau avant de jeter son corps dans le marais. En 1981, une femme de trente-sept ans appelée Mary Elizabeth Critchley avait été vue pour la dernière fois en train de faire du stop près de la frontière entre le Vermont et le Massachusetts, sur la route 91. Lorsque son corps avait enfin été retrouvé, il était dans un tel état de décomposition que personne n’avait pu déterminer la cause du décès. Il y avait aussi eu Bernice Courtemanche, une sympathique aide-soignante de seize ans, vue pour la dernière fois à Claremont le 30 mai 1984. Son squelette avait été découvert deux ans plus tard en retrait de Cat Hole Road, à Newport. Quatre autres avaient suivi : Ellen Fried, Eva Morse, Lynda Moore et Barbara Agnew.

Les lieux d’enlèvement et de « dépôt » se concentraient sur un court tronçon de la route 91, entre la frontière avec le Massachusetts et le bourg de White River Junction. La police avait tenté de trouver un lien entre les victimes. Elles étaient toutes blanches. Certaines travaillaient pour la compagnie de téléphone locale. Courtemanche, Fried et Agnew exerçaient dans des hôpitaux de la région. Les enquêteurs s’étaient demandé s’il était possible que leur tueur en série conduise une dépanneuse, avec laquelle il aurait maraudé sur les aires de repos et le long des routes désertes. Le corps d’une des femmes avait été découvert dans un endroit profondément enneigé, et seules une très grosse camionnette ou une Jeep auraient pu y accéder.

En 1988, le tueur de la vallée du Connecticut avait failli être attrapé. En rentrant de la foire du comté, Jane Boroski, vingt-deux ans, s’était arrêtée dans une supérette de West Swanzey. C’était une ville dans le coin sud-ouest du New Hampshire, avec un pont couvert. Boroski était enceinte de sept mois, mais ça n’avait pas arrêté l’homme à la Jeep Wagoneer. Lorsqu’elle était revenue à sa voiture, il l’avait poignardée vingt-sept fois et laissée pour morte.

Mais Boroski était une dure à cuire. Avec deux poumons perforés, une jugulaire sectionnée et un rein qui saignait, elle avait réussi à gagner la maison d’une amie. Elle avait survécu. Sa fille aussi, même si l’attaque lui avait causé de légers troubles moteurs.

Un dessinateur de la police avait travaillé avec Boroski et réussi à produire une représentation assez ressemblante de son agresseur. Taille : environ 1m75. Poids : 70 à 75 kg. Entre trente et quarante ans, les cheveux blond-roux et le front haut. Les enquêteurs avaient envoyé le portrait-robot aux journaux. Et le tueur avait arrêté de tuer. Il était possible qu’il se soit suicidé, qu’il ait été mis en prison pour un autre crime, ou simplement qu’il ait déménagé. Ou alors, l’incident avec Boroski l’avait tellement effrayé qu’il avait fait une pause. Ce n’aurait pas été sans précédent.

Dennis Rader, celui qui se faisait appeler le *BTK Killer* – pour *bind*, *torture* et *kill* (ligoter, torturer, tuer) – avait lui aussi interrompu ses activités meurtrières par moments. Il avait complètement cessé de tuer en 1991 et n’avait été capturé qu’en 2004. Il avait arrêté d’attaquer des femmes parce qu’il avait fondé une famille et que son hobby sadique lui prenait trop de temps. Il était sur le point de s’y remettre, avait-il déclaré, lorsque la police l’avait enfin rattrapé.

Se pouvait-il que le tueur de la vallée du Connecticut ait refait surface ? Était-il responsable de l’enlèvement de Brianna Maitland et Maura Murray ? Toutes deux avaient disparu juste au nord de son ancien terrain de chasse.

En 1993, un excellent livre sur les meurtres de la vallée du Connecticut avait été publié. Écrit par le journaliste Philip E. Ginsburg, *The Shadow of Death* (l’ombre de la mort) est un compte rendu approfondi des efforts faits pour trouver un des tueurs en série les plus actifs d’Amérique. La source principale de Ginsburg était un des premiers profileurs criminels indépendants, un psychologue excentrique du nom de John Philpin, auteur lui-même de sept œuvres de *true crime* et fréquent intervenant dans les émissions d’information quand une fille vient à disparaître.

J’ai regardé la photo de Philpin et j’ai vu ce que l’avenir me réservait. Un visage marqué par les soucis cachés sous une barbe grisonnante ; des yeux qui avaient affronté l’insoutenable. Il serait le premier à admettre que son travail lui pèse. Un jour, je l’ai contacté et je n’ai pas été surpris d’apprendre qu’il avait déjà été consulté dans le cadre de l’enquête sur la disparition de Maura Murray.

Philpin ne croit pas que le tueur de la vallée du Connecticut ait refait surface. Il croit savoir qui était responsable de tous ces meurtres : un conducteur de dépanneuse qui s’est suicidé il y a quelque temps. Il pense que la clef pour découvrir ce qui est arrivé à Maura est d’en apprendre davantage sur son passé.

Mais c’est difficile de vraiment se familiariser avec ce passé quand on a affaire à Fred Murray.

« Le père a des informations qu’il ne partage pas, m’a dit Philpin. Je n’ai jamais cru un seul mot de ses déclarations. Pas un seul. Il y avait quelque chose de profondément dérangeant chez cet homme. Il avait créé tellement d’écrans de fumée que personne n’arrivait à se faire une idée de lui. Il voulait garder le contrôle total de la vie de Maura. Et il y avait entre père et fille une intimité inhabituelle et anormale. »

35

Mobile

Peu de temps après son spectacle de Noël, Casey s'est fait expulser de l'école maternelle pour raisons de comportement, notamment pour avoir tapé, mordu, griffé et pris la fuite. Le coup de grâce avait été le moment où il était allé mettre une claque sur les fesses de la jeune femme qui aidait son institutrice, comme s'il était le roi des beaufs au bistro du coin.

Plus tard, je lui ai demandé :

« Pourquoi est-ce que tu as fait ça ?

– Elle n'était pas gentille avec moi, m'a-t-il répondu. Alors je lui ai mis une fessée. »

Je sais ce que vous vous dites : il ne faisait que reproduire ce qu'il avait vu faire. C'était forcément des comportements acquis, pas vrai ? Que devait-il se passer dans l'intimité du cercle familial ? Oui, je lui avais donné la fessée. On avait tout essayé, vous vous rappelez ? La mise au coin. Le renforcement positif. Les diversions. Et la fessée. Une petite claque sur son popotin. Il en avait reçu peut-être cinq dans sa vie. On avait arrêté parce qu'à chaque fois, il était tellement vexé qu'il devenait encore plus querelleur. Je commençais à comprendre que, quelque part, Casey se voyait comme notre égal. Qui étions-nous pour le punir, lui ?

Je lui ai expliqué combien il avait de la chance qu'on ne lui mette plus de fessées. Je lui ai raconté que, quand j'avais son âge, mon père s'en prenait à moi avec une ceinture, ou me demandait d'aller lui cueillir une branche fine dans un des arbres du jardin. Que le père de mon père, lui, se contentait de lui foutre des coups de poing jusqu'à ce qu'il arrête de brailler. Mais ça n'a eu aucun effet sur Casey, et quand on est retournés voir mon père la fois suivante, il lui a juste demandé s'il pouvait voir la ceinture en question.

« Je trouve ça rigolo quand on a mal », a-t-il sorti un jour, sans raison apparente.

On a commencé à voir une thérapeute, plus jeune que ma femme. Casey jouait aux Lego pendant qu'on parlait de lui. Difficile de dire s'il en tirait un quelconque bénéfice.

Julie a trouvé une nouvelle école Montessori à Akron. La gentille Indienne qui la gérait nous a assuré d'une voix douce que personne dans l'histoire de son établissement n'avait jamais été chassé au motif de son comportement, et que ça n'allait pas commencer avec Casey. Il a tenu cinq semaines. Quand je suis allé le chercher le dernier jour, j'ai rappelé à la directrice ce qu'elle m'avait dit quand nous nous étions rencontrés. Elle ne renvoyait pas mon fils, m'a-t-elle expliqué. C'était juste que son école n'était plus l'endroit qui convenait à Casey.

Aux alentours de cette époque, j'ai recommencé à fumer de l'herbe.

Mon pote Ben traversait une période difficile. Il était juré titulaire dans une affaire de meurtre qualifié, le genre dont on parlait tous les soirs aux infos. Il envisageait d'envoyer l'accusé en prison pour le reste de ses jours. Et pourtant, il était en admiration devant le talent de l'avocat de la défense.

« Si jamais tu as des soucis avec la justice, m'a-t-il dit, fais-toi représenter par ce Roger Synenberg. N'oublie pas ce nom. Roger Synenberg. »

Ben était originaire d'une ville de Pennsylvanie appelée Kecksburg, célèbre pour l'ovni qui s'y est soi-disant écrasé en 1965. Un de ses amis faisait pousser une excellente marijuana dans les bois près du lieu du crash. Deux ou trois fois par an, Ben rentrait chez lui et rapportait un peu de cette Kecksburg Express. La première fois que j'y ai goûté, ça ne m'a rien fait jusqu'à ce que brusquement, Ben rétrécisse sous mes yeux pour atteindre la taille d'un nain. La Kecksburg est capable de tourner la tête à un fumeur de joints aguerri. Et, oh, qu'est-ce qu'on a pu se marrer !

L'odeur me rappelait mon adolescence. C'était comme si je rentrais chez moi. Ça m'aidait à me détendre après une journée passée à faire la chasse aux tueurs en série et aux femmes disparues.

Vers la même époque, j'ai reçu une nouvelle intéressante.

« Je crois qu'il y a un deuxième trait rose », m'a dit Julie en me tendant le bâtonnet en plastique.

Au début, je n'ai rien vu. Et puis j'ai fini par le distinguer. Il était à peine visible. Mais oui. Il était bien là.

On essayait depuis des mois, mais j'avais commencé à croire que ce n'était peut-être pas possible à cause des antidépresseurs que je prenais. Le docteur a confirmé. Julie était enceinte.

Je ne savais pas ce que j'appréhendais le plus : que ce soit un autre garçon, ou une fille qui allait grandir dans un monde plein d'hommes dangereux.

En juin 2012, j'ai trouvé une meilleure raison pour Maura de vouloir disparaître : meilleure que le fait d'avoir renversé Vasi et de l'avoir laissé pour mort.

J'avais entrepris d'envoyer des demandes génériques d'accès aux documents publics à tous les bureaux de police proches des endroits où avait vécu Maura. En salle de rédaction, on appelait ça « aller à la pêche ». Parfois, ça faisait émerger une nouvelle piste pour un article ; dans la plupart des cas, c'était une perte de temps. Faible risque, forte récompense. J'ai eu de la chance. Une de mes demandes à la police d'Amherst m'a permis de débusquer un rapport de contravention pour vol. Fraude à la carte bancaire. À l'époque de sa disparition, Maura avait de sérieux ennuis avec la justice.

Le 3 novembre 2003, une étudiante de UMass avait contacté la police d'Amherst. Elle avait consulté son compte bancaire en ligne et remarqué des sommes débitées par des restaurants auxquels elle n'était jamais allée : La Cucina di Pinocchio, Domino's et Papa Gino's dans la ville voisine d'Hadley. Quelqu'un avait accumulé de la dette sur sa carte en achetant pour environ 80 dollars de pizza.

La police avait appelé les restaurants en demandant aux gérants de vérifier leurs reçus pour les dates concernées. Il s'était avéré que toutes les pizzas avaient été livrées à Kennedy Hall.

Le soir même, le gérant du Pinocchio's avait rappelé l'agent Carlos Rivera au commissariat d'Amherst. Une femme venait d'appeler pour commander une pizza en payant avec le numéro de la carte bancaire volée. Rivera lui avait dit d'effectuer la livraison.

Il s'était rendu à Kennedy Hall avec un autre agent, David Pinkham, et ils avaient attendu. Le livreur était arrivé. Une jeune femme avait réceptionné la pizza. Dès qu'elle lui avait rendu le ticket signé, les policiers avaient fondu sur elle. C'était Maura Murray.

En la raccompagnant à sa chambre, Pinkham lui avait recommandé de tout avouer. Maura avait répondu qu'elle avait trouvé le numéro de la carte sur un reçu de chez Pinocchio's qui traînait par terre. Lorsque Rivera lui avait fait remarquer que les tickets de ce restaurant n'indiquaient pas tous les chiffres des numéros de carte bancaire, elle avait répliqué qu'elle devait l'avoir récupéré sur un reçu émis par une autre pizzeria.

Pinkham lui avait demandé comment elle s'était souvenue du numéro. Maura s'était contentée de baisser les yeux sans répondre. Il lui avait ordonné d'aller chercher le papier sur lequel elle l'avait noté et de le lui donner. Elle avait fouillé dans un tiroir et était revenue avec une fiche cartonnée sur laquelle était écrit le numéro de la carte bancaire. Il y avait d'autres séries de chiffres dessus. Plusieurs. Elle lui avait dit que c'étaient les numéros de téléphone de ses amis.

Une fois de plus, Pinkham lui avait demandé pourquoi elle avait fait ça. Mais Maura n'avait pas voulu répondre. Il avait pris sa photo et l'avait informée qu'ils auraient besoin qu'elle vienne rapidement au commissariat faire sa déposition.

Le 9 novembre, Maura s'exécutait en venant voir l'agent Rivera. Dans son rapport, il dit : « [Maura] a reconnu avoir utilisé la carte bancaire de manière illégale, mais n'a pas donné de raisons à son geste. La manière exacte dont elle a récupéré ce numéro demeure inconnue… »

Rivera avait dit à Maura qu'elle allait être inculpée d'usage non autorisé de carte bancaire, un délit passible d'une amende de 500 dollars et de jusqu'à un an d'emprisonnement. Le 16 décembre, Maura était passée devant le tribunal et avait été jugée coupable. Par chance, le juge avait ordonné que la charge retenue contre elle soit rejetée, à la condition que Maura se tienne à carreau pendant six mois. Son casier judiciaire serait redevenu vierge en juin 2004.

Sauf que…

Sauf qu'après une nuit de beuverie, Maura avait percuté une glissière de sécurité avec la voiture de son père en rentrant à 3 heures du matin au motel où il logeait. Elle n'avait pas été inculpée de conduite en état d'ivresse, mais une accusation de conduite imprudente était dans les tuyaux, d'après l'agent qui était arrivé sur les lieux après l'accident. Maura allait être citée à comparaître, mais elle avait disparu avant. Pensait-elle que l'accusation de vol allait refaire surface avec ces nouveaux ennuis de justice ?

Elle étudiait pour devenir infirmière. Quel hôpital allait-il l'embaucher avec une inculpation pour fraude sur son casier ?

Elle n'avait parlé de ces comparutions ni à ses amis ni à sa famille. Billy n'en avait jamais rien su non plus.

Voici ce qu'on sait : la veille de sa disparition, Maura a donné ses blouses d'infirmière à une camarade. Elle a rangé toutes ses affaires dans des cartons. Et dès le lundi soir, elle s'était définitivement envolée.

« C'est une fille », a annoncé le technicien en montrant trois taches noires sur un moniteur.

Elles représentaient un vagin, j'imagine. Julie a pressé mes doigts entre les siens avec un sourire, avant de frapper dans ses mains en s'exclamant :

« Yes !

– Vous êtes sûr ? ai-je demandé.

– Oui. »

La somme des destins possibles de ma fille est passée devant mes yeux : tous les ennuis qu'elle allait peut-être rencontrer, les actes de violence aveugle qu'on ne voit jamais venir, les dizaines d'années de risques qui l'attendaient. Et c'était moi qui étais responsable d'elle. Il n'y a qu'un pas entre délire et clairvoyance, entre paranoïa et gestion du risque. Je dois constamment me rappeler que ce n'est pas parce que j'ai une fille qu'elle va finir comme Maura Murray. Et c'est ce jour-là que j'ai commencé à le faire.

« OK, bien, ai-je fait. Bien. »

Ma femme voulait l'appeler Amy. Mais on ne pouvait pas, parce que j'avais écrit un livre au sujet d'une Amy qui avait été enlevée et assassinée. Alors on a réfléchi.

À quoi ressemblera-t-elle ? me suis-je demandé. À quoi ressemblera ma fille ? Et que ferai-je pour la protéger le reste de sa vie ? En tant que père, que ne ferais-je pas pour la préserver des dangers ?

36

112dirtbag

Le 8 février 2012, veille du huitième anniversaire de la disparition de Maura, j'ai reçu un appel d'un de mes Irréguliers alors que je regardais la télévision avec ma famille. Il s'appelait Lance Reenstierna et c'était un vidéaste de Boston qui avait sa propre société, Lucky Quarter Productions.

« Il faut que vous regardiez cette vidéo qui vient de paraître sur YouTube », m'a-t-il dit.

Il avait préparé une alerte Google pour toute nouvelle mise en ligne concernant Maura Murray. Apparemment, quelqu'un avait utilisé le nom de Maura dans les métadonnées d'un court extrait vidéo téléchargé le jour même sur YouTube depuis le compte d'un certain « 112dirtbag[21] ». J'ai lancé la vidéo. Silencieuse, elle se compose d'une seule image, avec un lent effet de zoom : un ticket rose de remontée mécanique de la station de ski de Bretton Woods, daté du 11 février 2004. Les pistes de Bretton Woods se situent un peu au nord de Haverhill, près du mont Washington. Le ticket fait partie d'un « forfait hébergement adulte » acheté deux jours après l'accident de Maura.

« Qu'est-ce que vous en pensez ? m'a demandé Lance.

– Je ne sais pas trop », ai-je répondu.

Suggérait-on que Maura était partie skier ? Était-ce là une sorte de preuve matérielle ?

Quelques minutes plus tard, Lance m'a rappelé. Sa voix était différente. Il semblait effrayé.

« Une autre vidéo vient d'être publiée par le même compte », m'a-t-il dit.

Il est resté au téléphone avec moi pendant que je regardais.

Lent fondu d'ouverture sur le visage d'un homme d'un certain âge qui regarde fixement la caméra. Il a le front dégarni, les cheveux ras et grisonnants sur les tempes. De grandes oreilles. Il porte des lunettes et les verres reflètent le carré bleu d'un écran d'ordinateur. Il semble lui manquer plusieurs dents. Derrière lui, un mur de béton, à peine éclairé. Il est en train de rire. Un rire léger qui tourne au gloussement strident. Et puis il s'arrête. Et sourit. On entend un piano jouer une mélodie mélancolique en arrière-fond. La valse n° 3 de Chopin (op. 34, n° 2). Fondu au noir. Des mots apparaissent sur l'écran : *Joyeux Anniversaire*.

« Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? ai-je fait.

– Qui est cet homme ?

– Je n'en ai aucune idée. »

J'ai senti la chair de poule m'envahir. Mes cheveux se hérisser sur ma nuque. J'avais le cœur qui battait la chamade. Était-ce l'œuvre d'un tueur qui passait par YouTube pour narguer les enquêteurs le jour anniversaire de la disparition de Maura ? J'ai décidé de ne pas en parler à Julie tant que je n'aurais pas plus d'informations. À chaque fois que je pars dans les White Mountains, je dois lui assurer que je ne cours aucun danger réel. J'ai envoyé le lien vidéo à la police. Je l'ai aussi intégré dans mon blog. Qui était cet homme ? ai-je demandé. Est-ce que quelqu'un savait ?

Peu de temps après, 112dirtbag a retiré les deux vidéos et supprimé son compte. Heureusement, Lance en avait déjà fait des copies. Je les ai téléchargées sur mon compte YouTube et les ai de nouveau intégrées dans mon blog. Qui que soit ce 112dirtbag, il regrettait ses aveux, si c'était bien de cela qu'il s'agissait. Il devait avoir pris peur en voyant le nombre de vues monter, et voulu retrouver son anonymat. Mes Irréguliers avaient désormais une cible commune. Très vite, ils ont entrepris de travailler ensemble pour découvrir son identité. Quelqu'un a posté le lien sur Reddit et toute une tripotée de gens qui n'avaient jamais entendu parler de Maura Murray s'est soudain mise à lire ce que j'avais mis en ligne sur le sujet.

L'un d'eux a remarqué que le reflet visible dans les lunettes de 112dirtbag semblait montrer mon blog.

À un moment, les gens ont commencé à proférer des menaces à l'encontre de l'individu, quel qu'il soit. Une mentalité de lyncheurs se répandait peu à peu dans les commentaires.

Un lecteur rusé a observé des similitudes entre 112dirtbag et le profil d'un homme qui avait posté des commentaires sur un forum de Topix consacré à la disparition de Maura. Sur ce dernier, il était connu sous le nom de « Beagle », et partait parfois dans des divagations où il accusait des chercheurs de UMass d'avoir enlevé Maura pour, selon lui, prélever ses ovules à des fins d'expériences scientifiques.

Voici un extrait d'un de ses messages :

> « Que font les antioxydants (c.à.d. les vitamines, les compléments nutritionnels) ? Ils luttent contre les radicaux libres. Que font les radicaux libres ? Ils réduisent la longueur des télomères des chromosomes.
>
> Molly Bish, Maura Murray et Lindsay Ferguson ont été attaquées parce qu'elles étaient, biologiquement, des organismes hautement désirables. »

Sur sa photo de profil, Beagle ressemblait au terrifiant ricaneur actif sur YouTube sous le nom de 112dirtbag. Mais il était difficile d'en être sûr, parce que l'homme de la vidéo était plongé dans l'ombre d'une cave crasseuse. Je ne pouvais m'empêcher de me demander s'il retenait des femmes prisonnières dans la cave en question.

Et puis quelqu'un a déniché un blog personnel que Beagle avait utilisé comme journal intime pour y écrire des anecdotes sur l'époque où il vivait sans domicile fixe dans le Massachusetts, dormant dans son van et travaillant comme hôte d'accueil dans un Wal-Mart près de UMass.

Le 10 février, une nouvelle vidéo a été mise en ligne sur YouTube, cette fois par le compte « Mr112Dirtbag ». C'était le plus énigmatique des messages postés jusqu'alors : la tête en images de synthèse d'un homme chauve, à côté d'une sorte de code symbolique. Quatre nombres et un zigzag rouge. 1, 5, 27, 8. Étaient-ce là des indications pour trouver le corps de Maura ? Qu'est-ce que Mr112Dirtbag essayait de nous dire ?

Un commentateur a remarqué que dans les métadonnées de ce nouveau document, Mr112Dirtbag faisait allusion à une autre affaire non élucidée en référençant un article de presse sur le meurtre de Daniel Croteau, un garçon de treize ans dont le corps avait été retrouvé dans la Chicopee, le nez dans l'eau, le 15 avril 1972. La rivière coule à une courte distance d'Amherst. Le 1 et le 5 représentaient-ils un 15 ? Avait-il inversé les chiffres de 72 pour obtenir 27 ? Revendiquait-il également ce crime ? La police avait un suspect plausible pour le meurtre de Croteau, un curé défroqué. S'était-elle trompée d'homme ?

Ce lien avec l'affaire Croteau nous a conduits à encore un autre commentaire laissé par Beagle sur le forum Topix de Bismark, Dakota du Nord, où il admettait avoir été interrogé en tant que suspect dans l'affaire Maura Murray.

> Le DP MA [détective privé du Massachusetts] n'aurait pas perdu son temps à me demander si j'avais tué Maura s'il avait pensé que la réponse ne pouvait pas être « oui ». Il a très probablement considéré tous les aspects de ma réponse. Si, verbalement, celle-ci a été un « non » plein d'assurance (parce que je ne l'ai pas tuée), je ne saurais pas dire comment il a interprété le reste de ma réponse – c'est-à-dire mon langage corporel. Voyez la vieille méthode d'interrogatoire Reid pour moins d'ambiguïté. On me dit également qu'il existe un jeu vidéo, appelé *LA Noir*, où le (ou les) personnage(s) utilise(nt) une sorte de logiciel pour déterminer si les sujets disent ou non la vérité.
>
> Il est également vrai que les organes de police tels que la MSP [police d'État du Massachusetts] font appel à des experts pour les aider à résoudre les enquêtes difficiles. Je verrais très bien le DP MA dans ce rôle, à cause de son expérience antérieure d'enquêteur à la MSP et de chef de l'Unité des sciences comportementales. Il est très bon dans ce qu'il fait et il a déjà loué ses services au gouvernement par le passé.
>
> Ou alors, peut-être que ça a quelque chose à voir avec l'action civile menée par [John] Stobierski contre le Diocèse catholique de Springfield, Massachusetts. Stobierski, un avocat indépendant de Greenfield, dans le même État, représente la famille de Daniel Croteau, cet enfant de chœur de treize ans assassiné. Lorsque j'ai montré à Stobierski, qui avait travaillé sur [l'homicide de] Molly Bish, une facture de téléphone que j'avais trouvée en rapport avec l'affaire Bish, il s'est immédiatement énervé et m'a demandé d'enlever cette merde (la copie de la facture) de son bureau.

Il me semblait évident que si Mr112Dirtbag mettait désormais de nouvelles vidéos en ligne, c'était en réponse à l'attention qu'il recevait grâce à mon blog. J'alimentais ses obsessions, faisant de lui une célébrité. Nous avions une conversation, moi le journaliste et lui le fou. Et si je ne savais pas qui il était, lui avait parfaitement conscience de mon identité.

Avant de s'intéresser à mon fils, Beagle a mis en ligne une dernière vidéo qui le liait à une horrible tuerie dans le New Hampshire et à une audacieuse évasion d'un hôpital psychiatrique pour criminels.

---

21. Référence aux soupçons de Fred Murray sur la responsabilité d'une « ordure » dans la disparition de sa fille (« *local dirtbag* » en version originale).

37

M. 1974

Beagle/112dirtbag/Mr112Dirtbag ne laissait jamais ses vidéos sur Internet très longtemps. Mais Lance Reenstierna les téléchargeait avant qu'elles en soient retirées. Il était en état d'alerte constant et n'avait parfois que cinq minutes pour s'emparer d'elles. Le jour de la Saint-Valentin, Beagle en a mis trois de plus en ligne.

Dans une première, qui a pour titre « *No Hope for Mental Wannabe* » (« pas d'espoir pour l'aspirant taré »), Beagle porte un panama et joue du synthétiseur dans une cave miteuse. Celle-ci est meublée. On voit de vieux lambris de bois sur un des murs et des marches qui mènent au rez-de-chaussée. Il danse comme un personnage d'un film de David Lynch et la vidéo se termine sur un gros plan de lui en train de jouer du saxo.

La deuxième, intitulée « *Bodies of Water* » (« plans d'eau »), montre un pont de pierre filmé de l'intérieur d'une voiture par une forte averse estivale. Des titres en surimpression et une musique douce lui donnent des airs de scène d'ouverture pour film d'horreur. On peut lire : Sassamon Films présente Colleen Reston ; Kenneth Patton ; réalisé par Tracy Adamson.

Dans la troisième, intitulée « *Man Loses It* » (« un homme perd la tête »), Beagle est habillé comme un ouvrier de voirie : gilet jaune réfléchissant et casque. Il regarde la caméra et dit, avec un accent du Sud fabriqué de toutes pièces, « Bonjour, je suis M. 1974. » Il ne dit plus rien pendant vingt secondes, puis reprend : « Je ne suis pas M. 1974. Je suis un détective privé, n'est-ce pas, Docteur Anthony ? » Puis il joue avec un pot d'une pâte rose et visqueuse, s'en mettant plein les doigts, avant de terminer en disant : « Bonne année. Et soyez prudents sur la route. »

Les Irréguliers se sont aussitôt mis au travail pour essayer de découvrir les indices cachés dans ce trio de vidéos. La meilleure hypothèse qu'ils ont pu bâtir concernant « Sassamon » est que cela pourrait renvoyer à un terrain de golf appelé « Sassamon Trace », à Natick dans le Massachusetts. Ou alors, ce pourrait être une référence obscure à John Sassamon, un interprète amérindien, né vers 1600, dont l'assassinat a précipité la guerre du Roi Philip. Les autres noms ne sont pas ceux de vrais acteurs. Mais j'ai une théorie : je crois qu'il y a une possibilité que ce soient tous des médecins. Kenneth Patton et Tracy Adamson sont les noms de deux médecins exerçant à Cincinnati. Et il y a une psychiatre du nom de Colleen Blanchfield qui travaille à Reston, en Virginie. Beagle avait-il été un patient ?

Mais « M. 1974 » ? Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ? Qu'était-il arrivé en 1974 qui ait de l'importance pour cet homme ?

C'est un Irrégulier du nom de Mike qui, le premier, a fait le lien avec l'un des mystères non résolus les plus terrifiants du New Hampshire. John William McGrath avait dix-sept ans quand il s'est emparé du fusil que son oncle avait repris des mains d'un soldat japonais mort pendant la Seconde Guerre mondiale et s'en est servi pour tuer ses deux jeunes frères. Il a ensuite attendu que ses parents reviennent à la maison et les a abattus eux aussi. Tout cela s'est passé à Newport, New Hampshire, en 1962.

D'après les articles publiés dans le *Boston Globe* et le *Concord Monitor*, McGrath était un lycéen modèle à Towle High School, élu « intellectuel de la classe » par ses camarades. Il avait postulé à Dartmouth et se préparait à jouer le rôle principal dans la pièce montée par le lycée, *The Male Animal*[22]. Mais en une seule soirée, il avait assassiné toute sa famille. Puis il s'était rendu à l'hôpital psychiatrique de Concord, à quarante-cinq minutes de là en voiture, pour avouer calmement son crime à l'infirmière de nuit et se faire admettre.

En 1965, un grand jury avait refusé de le poursuivre pour ces meurtres parce qu'il était fou (c'était une autre époque, les amis). À l'intérieur des murs de l'hôpital où il s'était fait interner, il était le patient idéal. Il écrivait des critiques littéraires. Il peignait des fresques de ponts couverts. En 1969, il avait fait de tels progrès que le directeur de l'établissement, le Dr Warren Burns, l'avait recommandé pour une mise en liberté conditionnelle. McGrath avait été autorisé à prendre des cours d'informatique à New Hampshire Tech, sous surveillance bien sûr.

Cette liberté nouvelle s'était avérée offrir des tentations trop grandes, cependant. McGrath avait commencé à rapporter de la drogue à l'hôpital. Puis il avait cambriolé la pharmacie. Le nouveau directeur l'avait envoyé en prison. Il était revenu à l'hôpital en 1972. Puis, en 1974, il était simplement sorti de l'enceinte de l'établissement comme si de rien n'était. Personne ne l'avait revu depuis.

Comme le lieutenant Barry Hunter, du bureau du shérif du comté de Sullivan, aime à le dire aux journalistes : « Il pourrait aussi bien être enterré dans une fosse commune à Cleveland, Ohio, qu'homme d'affaires populaire en Californie, ou n'importe quoi entre les deux. »

Lorsque j'ai cliqué sur la photo d'identité judiciaire en noir et blanc de McGrath, je me suis dit que ses traits m'étaient familiers. Il avait le front qui commençait à se dégarnir, même à dix-sept ans, et des cheveux châtains et clairsemés sur les tempes. Il portait des lunettes et avait les oreilles trop grandes – comme Beagle. Et tout comme lui, il écrivait de la prose intelligente, était expert en informatique et avait un don pour la peinture. Se pouvait-il… ?

Fin février, les vidéos de Beagle avaient attiré l'attention de la presse internationale. Rien ne rend un

mystère non élucidé plus palpitant qu'un homme psychotique qui met en ligne des indices au sujet de l'enquête. Le *Daily Mail* britannique y avait consacré un article. La filiale de Fox à Boston avait interviewé John Healy, qui avait dit : « Cela n'a aucune crédibilité à mes yeux. » Les Murray avaient fait une déclaration : « La famille est profondément attristée d'apprendre et de constater qu'un individu apparemment atteint de troubles mentaux a mis en ligne ces vidéos trompeuses et cruelles. Elle demande respectueusement au public de ne pas accorder d'attention à ces informations abominables et de laisser les enquêteurs suivre des pistes solides et crédibles. »

Lorsque j'ai enfin parlé de Beagle à ma femme, elle m'a demandé s'il y avait des inquiétudes à avoir – s'il était susceptible de vouloir me faire du mal, de se présenter à notre porte avec une arme ou quelque chose comme ça. Je lui ai rappelé ce que mon premier rédacteur en chef, Pete Kotz, m'avait dit lorsque je faisais mes recherches sur le meurtre d'Amy Mihaljevic pour le *Scene* : « Tu n'as vraiment rien à craindre. Personne ne s'en prend jamais au journaliste. Si quelqu'un se fâche en lisant ce que tu as écrit, il s'en prendra à ta source. Mais toi ? Tu es tranquille. »

---

22. Pièce de James Thurber et Elliott Nugent (1940), adaptée au cinéma en 1942. Le titre du film en version française est : « Si Adam avait su… »

38

Famille

Le 6 mai, Beagle mettait en ligne une nouvelle vidéo. J'ai cliqué sur le lien arrivé dans ma boîte de réception et, en voyant les premières images, j'ai senti mon sang se glacer. Toute une palette d'émotions m'a submergé. D'abord, de la peur. Mais celle-ci a rapidement tourné à la colère, laquelle s'est concentrée en une dure pépite de rage pure.

C'était une vidéo de mon fils de cinq ans. Ça ressemblait à des images tournées avec une caméra, depuis une voiture garée près de chez nous. Mais ensuite, j'ai réalisé qu'il s'agissait en fait d'une collection de photographies. C'était moi qui avais pris ces clichés. C'étaient des photos de famille que j'avais mises en ligne sur mon journal Facebook. Casey en train de jouer devant notre maison. Casey en train de sourire à l'objectif.

Julie était assise à côté de moi sur le canapé. Casey était couché à l'étage.

Qui est-ce que j'appelle ? La police ? Quelle police ? Akron ? Amherst ? Haverhill, New Hampshire ? Putain. Qui est-ce que j'appelle pour signaler ça ?

Alors que j'y réfléchissais, la vidéo a été retirée. Il devait être en train de surveiller le nombre de vues, sachant que j'avais mis des alertes et que je serais l'un des premiers à la voir. Une fois qu'elle avait atteint son public – moi – il l'avait supprimée. Trop vite pour que mes amis à Boston aient le temps de la copier sur YouTube. Et désormais, je n'avais plus de preuve.

Une autre vidéo s'est affichée à la place. Celle-ci était juste constituée d'un écran noir où était écrit un seul mot : RENNER.

Il me narguait.

Le Cymbalta m'aide à rester calme. Et je suis un mec calme. Vraiment. Mais il y a dans la rage aveugle, une fois qu'on s'y est laissé aller, une libération qui est aussi réconfortante que n'importe quelle drogue. De l'autre côté de la fureur existe un certain havre de paix. L'œil du cyclone. Je l'ai découvert, à l'âge de huit ans, quand ma belle-mère me battait. Ce sont ses coups qui m'ont appris où le trouver. J'avais oublié à quel point il est agréable de s'adonner à cette haine pure, à ce royaume de vengeance où on ne se soucie ni des conséquences ni de la morale. *Frappe-moi. Frappe-moi. J'en ai rien à faire. Tu n'obtiendras pas de larmes de moi. Pas aujourd'hui. Aujourd'hui, tout ce que tu auras, c'est ce sourire.* Je ne voulais pas appeler les flics, ai-je réalisé. Je voulais garder Beagle pour moi. Parce que je savais ce qu'il était : un fou qui feignait seulement d'être dangereux. Et il n'avait aucune idée de qui j'étais réellement : un homme dangereux qui faisait de gros efforts pour ne pas être fou. Si j'avais su, vraiment su ce soir-là qui était Beagle, j'aurais parcouru mille kilomètres pour aller le trouver chez lui.

À la place, je me suis saoulé. Bien saoulé. À la bière. Puis au whisky, jusqu'à ce que j'oublie qui j'étais et pourquoi j'étais en colère. Et quand je me suis réveillé, avec la gueule de bois, je me suis installé sur le canapé avec Casey blotti contre moi pour regarder *Bob l'éponge* ; j'ai repris un Cymbalta et j'ai pensé à autre chose.

Plus tard dans la semaine, j'ai contacté la police d'État du New Hampshire et le bureau du procureur, mais personne n'avait envie d'enregistrer une plainte contre un avatar sur Internet.

« Papa, m'a un jour demandé Casey, de la voix la plus sérieuse dont soit capable un enfant.

– Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

– Quand est-ce que tu vas mourir ? »

Je me suis demandé s'il avait entendu certaines des conversations que j'avais eues ce jour-là au sujet de Beagle. Pouvait-il sentir qu'il y avait du danger ?

« Pas avant très longtemps, ai-je répondu. Pas avant que tu aies des enfants, et qu'eux aient des enfants à leur tour.

– OK, a-t-il répliqué. Mais quand tu mourras, est-ce que je peux avoir ton iPhone ? »

« Pousse, chérie, ai-je dit. Pousse, ma puce. »

C'était le 4 août. Nous étions au Akron City Hospital. Ce n'était pas l'hôpital où nous avions prévu d'aller pour cet accouchement, mais Akron General nous avait refoulés. Pas de place. Le niveau du liquide amniotique de Julie commençait à baisser et, juste par précaution, elle voulait un déclenchement artificiel. Le soir venait de commencer à tomber lorsqu'elle est arrivée. Une petite fille s'est glissée dans le monde, et tout à coup nous nous sommes retrouvés avec deux enfants, un de chaque.

Nous l'avons appelée Laine. Julie la surnomme Lainey. Moi, Lainey-bug, ou Lois Laine.

« Je crois qu'elle a les cheveux roux, a dit l'infirmière. Il y a des roux dans la famille ? »

J'ai grimacé.

« Mon grand-père. »

Alors que nous nous reposions cette nuit-là, une infirmière est entrée dans la chambre et nous a parlé de l'homme qui s'était introduit dans l'hôpital d'Akron General avec un fusil pour tuer sa femme. C'était arrivé au moment même où Lainey était née. Si nous avions été là-bas comme prévu, j'aurais peut-être

croisé le type en question dans le couloir, en allant annoncer la bonne nouvelle à nos parents. Que se serait-il passé dans cet univers parallèle ? Quelle proportion de la vie est-elle pure coïncidence ? Et quelle proportion est-elle le fruit du destin ?

En septembre, une sergente de police m'a envoyé un e-mail.

« Un homme récemment installé dans notre ville de Chatham m'a appelée pour me faire part de ses inquiétudes au sujet de choses qu'il avait apprises sur son frère, écrivait-elle. Alden Olson est un individu connu de nos services pour son comportement étrange envers sa famille par le passé, ainsi que pour des messages perturbants postés sur Internet. Il a quelque chose à voir avec des vidéos mises en ligne sur YouTube pour « fêter » l'anniversaire de la disparition de Maura. Cela a été porté à notre attention lorsque notre administré (qui bénéficie d'une ordonnance restrictive en cours à l'encontre de cet homme) m'a appelée pour me montrer le contenu de blog qu'il avait trouvé, daté du 21 février 2012, en rapport avec Maura. L'homme qu'on voit dans cette vidéo, et probablement dans celles, associées, qui ont été supprimées, est Alden Olson, dont la dernière adresse connue était à Hadley, Massachusetts, même si nous avons eu affaire à lui précédemment à Greenfield, Massachusetts, en 2007. Il se faisait alors appeler « Storagehead » sur Internet, et des membres de sa famille l'ont identifié sur cette vidéo publiée sous le nom « mr112dirtbag ». Il est connu pour donner voix à ses théories et opinions sur Internet de façon très excentrique. Veuillez me contacter pour davantage d'informations. »

Je savais qui était 112dirtbag désormais.

Mais je l'ai laissé filer.

C'était juste un hurluberlu, et j'avais d'autres préoccupations. Les couches. Les biberons au milieu de la nuit. De meilleures préoccupations. Qu'il aille se faire foutre, lui aussi.

39

Vilain lapin

J'étais frustré par le manque de coopération de la famille de Maura. On ne peut pas enquêter de manière efficace sur une affaire comme celle-ci sans accès à des sources primaires. J'ai donc décidé de retenter ma chance auprès de la mère de Billy, Sharon Rausch, puisque c'était elle qui vivait le plus près de chez moi.

Elle n'était pas chez elle, alors j'ai fait du porte-à-porte dans le voisinage, espérant trouver par un heureux hasard quelqu'un qui aurait rencontré Maura au cours de ses séjours dans l'Ohio. De l'autre côté de la rue habitait un certain Rick qui tenait un atelier de réparation automobile dans son garage. Le pick-up du père de Bill s'y trouvait. Rick le révisait pour la famille Rausch avant qu'elle parte en vacances.

« On a grandi ici, le père de Billy et moi, m'a dit Rick, un homme baraqué et sympathique. J'ai déménagé, et puis je suis revenu. C'est un monde différent maintenant. On a tous tant perdu. » Il m'a indiqué une maison plus loin dans la rue. « Les voisins là-bas ont perdu deux enfants dans un accident. Après ça, Maura. Et bien sûr, la sœur de Billy. Je rentre chez moi un soir et qu'est-ce que je vois, toutes ces voitures de police. Elle s'était flinguée au sous-sol. »

Le comté de Morrow est une de ces régions très peu peuplées du centre de l'Ohio où les routes s'étendent à l'infini entre des champs de maïs. Il n'y a pas vraiment besoin d'un coroner pour compter les morts. Celui qui exerçait à temps partiel dans le comté était un médecin du nom de William Lee qui tenait aussi un cabinet privé à Cardington, dans une petite maison de plain-pied à côté de Gary's Discount Outlet, un magasin d'usine.

Le Dr Lee était un petit Asiatique à l'accent prononcé et à la voix douce. J'ai dû lui demander de répéter tout ce qu'il disait pour être sûr d'avoir bien compris.

« Heather Rausch avait des antécédents de dépression, m'a-t-il expliqué. Tentatives de suicide. C'était très triste. Et je n'ai jamais réussi à savoir ce qu'elle voulait au shérif.

– Pardon… Le shérif ?

– Le jour où elle s'est tuée, elle essayait de le joindre. Elle disait qu'elle savait quelque chose à propos d'une activité illégale. Elle voulait parler. Mais je n'ai jamais su de quoi il s'agissait. »

J'avais trouvé un terrier du lapin blanc.

Au cours de toute enquête sur une disparition, on rencontre un certain nombre de terriers du lapin blanc : ces pistes d'investigation qui s'ouvrent brutalement sous vos pieds et vous entraînent dans une folle glissade jusqu'à une réponse ou une autre. Seul un de ces tunnels vous conduira à la solution, cependant. Les autres, tout prometteurs qu'ils semblent être au début, finissent en cul-de-sac sur hasard et coïncidence. Dans l'affaire Amy Mihaljevic, par exemple, je suis tombé sur ce suspect qui travaillait au zoo du coin. J'ai découvert qu'il avait croisé le chemin d'Amy peu de temps avant son meurtre. Quand j'ai vérifié son emploi du temps, j'ai vu qu'il s'était fait porter pâle le jour où elle avait été enlevée. Je l'ai interrogé à ce sujet, et j'ai découvert qu'il était ami avec une autre fille disparue, Amanda Berry. C'était forcément lui, pas vrai ? Eh bien non. Tout probable que cela paraisse, ce n'était pas lui le coupable. Je me suis perdu dans ce tunnel pendant un certain temps.

Donc, cette affaire Heather Rausch : était-ce une bonne piste ou encore une impasse bizarre ? Je veux dire, la première chose qu'on pense en apprenant qu'elle avait besoin de parler au shérif, c'est qu'elle devait avoir des informations sur Maura Murray, pas vrai ? Ou du moins, c'est ce qui m'est aussitôt venu à l'esprit.

Je me suis procuré le rapport de police sur le suicide de la sœur de Billy. Un agent avait été envoyé au domicile des Rausch à 5 h 39 du matin, le 20 avril 2007. Voici un extrait de ce qu'il dit sur la mort de Heather Rausch, trente-quatre ans.

> Quand je suis entré, j'ai vu une femme d'un certain âge debout dans la cuisine, qui m'a indiqué une chambre à l'extrémité ouest de la maison. En entrant dans la pièce, j'ai vu une femme blonde allongée par terre dans une mare de sang… J'ai immédiatement pris son pouls mais je n'ai pas réussi à le trouver… En regardant la porte de la chambre, j'ai remarqué un petit trou et j'ai également pu voir qu'elle avait été enfoncée. J'ai cherché autour de moi et j'ai trouvé un revolver de petit calibre par terre, à environ trente centimètres à l'ouest de la victime.

Bill (le père de Billy) et Sharon Rausch avaient dit à l'agent être allés se coucher vers 5 heures du matin, puis avoir été réveillés par un gros « craquement ». Heather, avaient-ils continué, avait déjà parlé de se suicider, alors Bill avait caché son arme pour qu'elle ne mette pas la main dessus. Mais il s'était avéré qu'elle en avait acheté une autre, dans l'Indiana, un Smith & Wesson 38 mm. C'était celui qu'on avait trouvé près de son corps.

Le chef adjoint Davis et le docteur Lee sont entrés sur le lieu du crime. Le secouriste Wolfe a repéré un bout de papier blanc glissé dans la ceinture de la victime. Il l'a donné à l'adjoint Brane et je l'ai récupéré pour le cataloguer comme pièce à conviction. Il s'agissait d'un mot laissé sur sa personne par la victime.

J'ai feuilleté le reste du rapport. Le mot en question n'y était pas.

« Où est la lettre d'adieu ? ai-je demandé à l'agente qui s'occupait des archives.

– Vous n'avez pas le droit de la voir, m'a-t-elle répondu.

– Pourquoi ?

– L'enquête est toujours en cours. Les enquêteurs continuent de l'analyser pour une éventuelle mise en examen. »

Ah. Voilà qui m'intriguait. C'était la première fois que je tombais sur un suicide qui faisait l'objet d'une enquête active. Il y avait, je le savais, deux explications possibles à cela. Un : les enquêteurs soupçonnaient l'existence d'un autre crime lié au suicide de Heather Rausch. Deux : Ils maintenaient l'affaire « en cours » pour pouvoir garder secret le contenu de la lettre d'adieu. Dans l'Ohio, beaucoup de dossiers de police peuvent rester secrets jusqu'à ce qu'un terme ait officiellement été mis à l'enquête ou qu'un suspect ait été inculpé.

J'ai contre-attaqué aussi fort que je pouvais. J'ai envoyé une nouvelle série de demandes d'accès à l'information à Charles Howland, le procureur du comté de Morrow. Ce dernier, ai-je appris, avait la réputation de ne pas respecter le Premier Amendement. Fervent républicain de la vieille école, il ne rendait jamais la vie facile aux médias. Par exemple, il refusait de faire des copies des enregistrements du centre d'appels d'urgence, exigeant que les journalistes, à la place, prennent des notes en les écoutant. Je lui ai demandé de me fournir ce qu'on appelle un *Index Vaughn*[23] concernant les documents gardés secrets, ce qui aurait pu le forcer à expliquer officiellement pourquoi il refusait de les divulguer.

Finalement, Howland a dû se dire que ce serait plus facile de simplement me laisser voir le foutu document. On m'a fourni une copie du mot écrit à la main par Heather. C'est une lettre très personnelle et je ne vais pas rentrer dans les détails. Je dirai seulement qu'on n'y trouve aucun lien avec l'affaire Maura Murray. La jeune femme n'y est mentionnée à aucun moment. L'essentiel du message porte sur les difficultés rencontrées par Heather pour obtenir l'aide psychiatrique dont elle avait besoin, et sur les dispositions qu'elle souhaite voir prendre concernant sa dépouille.

Mais qu'en était-il, alors, des allégations du Dr Lee concernant quelque chose d'important que Heather aurait eu à dire au shérif ? J'ai posé la question à l'intéressé, Steven Brenneman. Mais il m'a répondu qu'elle n'avait parlé ni à lui ni à ses inspecteurs.

Le suicide de Heather Rausch représentait une curieuse distraction, mais je suis convaincu qu'il s'agissait d'une impasse. D'un de ces terriers du lapin blanc qui ne mènent à rien. Certaines familles attirent la tragédie comme des aimants. D'après mon expérience, ceux qui ont le plus souffert sont généralement les premiers à souffrir de nouveau. Le sort. Parfois il s'acharne et c'est comme ça. Chaque jour, je prie pour avoir du bonheur. Je ne le tiens jamais pour acquis, parce que ma famille aussi a connu la tragédie.

---

23. Dans le cadre des lois sur la liberté d'information, toute agence refusant de rendre un document public doit demander une dérogation. Un *Index Vaughn* doit identifier chacun des documents que l'on souhaite garder secret, préciser le type de dérogation demandé et expliquer en quoi le fait de divulguer ces documents pourrait porter préjudice aux intérêts protégés par ladite dérogation.

40

Une visite longtemps repoussée

Voici la partie que je préfère dans ce que je fais. Dans toute histoire de *true crime*, vient un moment où le reporter va chez le méchant lui poser les questions qui fâchent. Est-ce que vous avez violé cette femme ? Est-ce que vous avez tué cette fille ? Parfois, il est le seul à pouvoir poser ces questions, parce que la police n'a pas assez de preuves pour soumettre l'individu à un interrogatoire. Je me suis aventuré parmi les taudis de la banlieue pauvre de Steubenville pour trouver le neveu d'un tueur en série afin de lui demander s'il avait aidé ce dernier à perpétrer certains de ses meurtres. Je me suis fait chasser du parking d'un vendeur de voitures d'occasion par un homme qui avait probablement tué trois personnes. J'ai même pris l'avion pour aller à Key West interroger un homme que je soupçonnais d'avoir enlevé Amy Mihaljevic.

Je ne saurais dire pourquoi j'apprécie autant ces moments. Souvent, je fais ces visites tard le soir, à une heure où personne ne pourrait les voir me traîner dans leur sous-sol. Il serait plus sûr de faire ça de jour, alors pourquoi y vais-je la nuit ? C'est le danger, n'est-ce pas ? J'aime voir leur expression quand je pose la question, ce moment où le masque se brise sous le choc de la confrontation et que j'entrevois le monstre derrière, l'animal que seules leurs victimes ont vu. Certains croient que ces tueurs sont le résultat d'anomalies psychologiques. D'autres, qu'ils sont possédés par des démons. Peu importe. Il y a quelque chose d'extrêmement exaltant à regarder un monstre dans les yeux et à lui montrer qu'on n'a pas peur.

Un jour, au tout début de l'année 2013, je suis allé à Alliance, Ohio – une ville industrielle maintenant désertée – pour rendre visite à un de ces monstres. Il vivait dans North Union Street, dans une haute maison entourée d'une haute clôture. J'ai frappé à la porte et au bout de quelques instants, il est sorti d'un pas tranquille sur son perron. Son masque était plutôt sympathique : un agréable visage de vieillard ; une chevelure autrefois rousse, désormais grise, qui s'avançait en pointe sur un front dégarni ; une bedaine sous sa chemise à manches courtes, coincée entre des bretelles marron.

« Est-ce que vous vous souvenez de moi ? » lui ai-je demandé.

Il a plissé les yeux et souri, mais secoué la tête.

« Je devrais. J'en suis conscient. Je sais que je vous connais. Mais je n'arrive pas à vous remettre.

– Je m'appelle James Renner. La dernière fois que vous m'avez vu, j'étais un enfant. J'ai grandi et maintenant je suis écrivain. Je suis venu vous prévenir que lundi, je parlerai de vous.

– Tu es Jimmy », a-t-il dit, les yeux écarquillés.

J'ai hoché la tête.

« Je suis votre petit-fils. »

Fin 2012, mon oncle Michael m'a contacté. Cela faisait vingt-quatre ans que je ne l'avais pas vu. Il m'a retrouvé sur Facebook et m'a invité à manger une pizza. Nous nous sommes donné rendez-vous chez Luigi, à Akron. Le restaurant était plein. Il était enfin prêt à parler de son père et il avait besoin d'un écrivain pour raconter son histoire. Jusqu'à ce jour, je n'avais entendu que des bribes de celle-ci, de la bouche de ma mère, mais assez pour savoir que mon grand-père était un homme dangereux.

Pendant des années, ma mère avait cru son père décédé. Avant qu'elle ait l'âge de garder beaucoup de souvenirs de lui, il avait disparu. On lui avait dit qu'il était mort dans un accident de voiture sur Seven-Hill Road, en revenant d'un bar. Avec ses trois sœurs, elle était allée vivre chez des parents dans une ferme de Charlestown. Puis, vers 1975, elle avait découvert qu'il était vivant. Il avait en réalité fondé une nouvelle famille à Alliance.

Ma tante – appelons-la Peg – avait douze ans quand elle avait quitté la ferme pour aller habiter chez mon grand-père, Keith Simpkins, à Alliance. Il lui avait donné sa propre chambre et un vélo neuf. Elle s'était fait l'effet d'une orpheline qui découvre qu'elle est une princesse. Keith était presque parfait. Membre actif de l'église. Chef de troupe chez les boy-scouts du coin. Mentor chez les Alcooliques Anonymes. Très vite, il s'était mis à la violer quotidiennement.

Il l'abreuvait d'alcool, la forçait à fumer des joints, puis l'attachait au lit et la bâillonnait pour qu'elle ne fasse aucun bruit. Parfois, c'était après l'école, mais la plupart du temps, c'était la nuit quand le reste de la maisonnée dormait. Il sifflotait en se rendant dans sa chambre.

Le samedi, il l'emmenait chez Acme Hard Chrome (maintenant Acme Industrial Group, dans Freedom Avenue), où il chromait du métal. Il la violait dans son bureau. Une fois, lorsque Peg avait organisé une fête d'anniversaire, il s'en était pris à une de ses amies. Celle-ci avait appelé ses parents pour qu'ils viennent la chercher. Elle n'avait pas déposé plainte.

« Je l'ai dénoncé aux conseillers pédagogiques de Stanton Middle, se rappelait ma tante. Je leur ai montré les bleus que j'avais partout sur les cuisses. Ils l'ont appelé, l'ont fait entrer dans la pièce avec moi, et il a tout nié. Il a dit que j'étais juste une gamine de la zone qui essayait de créer des problèmes. »

La sœur aînée de Peg – appelons-la Anne – avait conclu un pacte avec Keith : elle ne résisterait pas quand il la violait tant qu'il ne toucherait pas à ses jeunes sœurs. C'est bien plus tard seulement qu'elle avait découvert qu'il lui avait menti.

Quelques années après, Keith avait commencé à abuser d'une autre de ses filles, « Susan ».

Quand j'étais enfant, je ne savais rien de tout cela. Ma mère se doutait de quelque chose, mais elle n'en avait pas fait personnellement l'expérience – même s'il y avait eu une fois où Keith, ivre, lui avait murmuré combien elle ressemblait à sa mère dans leur jeunesse. Je passais beaucoup de temps chez lui dans North Union Street avec ma petite sœur. Pendant les vacances, surtout. Le dimanche pour les matchs de football. Sa cuisine sentait toujours les hamburgers et le café. On ne nous laissait jamais seuls avec lui. Je vois encore l'intérieur de sa maison dans mes rêves : la peinture encadrée de l'homme en prière dans le salon, le *Saturday Evening Post* dans les toilettes à l'étage.

Il avait un chien qui savait parler. Je vous le jure. Il disait « Maman » et « *I love you* ». Parfois, mon grand-père invitait les plus vieux de ses petits-enfants à regarder des marathons de Rocky dans la cave où dormait le chien. J'avais hâte que le jour arrive où il m'y inviterait.

Pendant un moment, on avait entretenu une correspondance. C'était un grand conteur. Il m'écrivait de longues histoires, souvent drôles, sur de grandes feuilles de papier ligné jaune, comme celui qu'utilisent avocats et journalistes.

Et puis un jour de 1989, aux alentours de l'époque où Amy Mihaljevic a disparu, ma mère m'a dit, tout simplement, que mon grand-père était un très mauvais homme et que nous ne le reverrions plus jamais. Ses sœurs – mes tantes – s'étaient enfin confiées les unes aux autres au sujet des viols. Certaines avaient trouvé la force d'en parler après des années de thérapie, de réunions des AA. Et désormais, leurs propres enfants étaient assez grands pour attirer l'attention de Keith, et bien trop nombreux pour qu'elles puissent les protéger tous. Elles ne pouvaient plus garder le silence.

Cette révélation a transformé chacun de nous de façon différente. La plupart d'entre nous avaient juste cet étrange emplacement libre dans notre arbre généalogique, difficile à expliquer à nos amis curieux. Bizarre, mais rien de tragique. Mes tantes, par contre, ont dû expliquer à leurs maris pourquoi elles coupaient tous les ponts avec leur père. Cela voulait dire affronter la réalité du fait que leur vie avait été foutue en l'air par ce seul homme. Et elles étaient d'autant moins capables d'y faire face en raison de l'alcoolisme, de la toxicomanie et de la détérioration physique dont elles souffraient elles-mêmes, tous dus aux années d'abus sexuel par Keith.

Cette révélation a causé des divorces. Des dépressions nerveuses. Une bombe nucléaire avait explosé, irradiant absolument tout sur son passage. Et le pire est que Keith est resté indemne, sans tache, un membre respecté de la société. Il a même eu l'audace de devenir sobre.

Ça m'a directement affecté aussi, dès l'âge de cinq ans, avec le divorce de mes parents. Des années plus tard, ma mère m'avouera qu'elle ne s'était jamais battue pour obtenir notre garde parce qu'elle craignait que tout cela soit révélé devant le tribunal.

Et, dans le silence, mon grand-père n'a jamais cessé d'être un prédateur.

À l'époque où j'allais encore là-bas régulièrement, mon oncle Michael vivait chez Keith. Il avait à peu près quatorze ans et moi sept. Il avait un panneau STOP sur la porte de sa chambre et je trouvais que ça faisait super rebelle (mais je réalise seulement maintenant, littéralement en écrivant ces lignes, que c'était en fait une supplication à peine voilée à l'adresse de son père). Il m'avait appris à jouer à l'Othello. Il n'y avait pas plus cool que lui à mes yeux.

Ça n'a pas été facile d'écouter ce qu'il m'a raconté chez Luigi cet après-midi-là.

« Son truc, c'était de pratiquer des rituels de masturbation sur moi – de stimuler oralement mon pénis pour me forcer à avoir une érection. C'était comme ça qu'il réussissait à me faire avoir des rapports anaux avec lui. Son endroit préféré était le sous-sol de notre maison. Il y avait une couverture dégueulasse devant la porte, pleine de poils – c'était là que dormait notre chien Rebel. Il le chassait régulièrement pour qu'on s'y mette. Il se concentrait sur cette zone-là, mais de temps en temps il s'aventurait dans ma chambre quand la voie semblait libre. Il y avait des fois où, je le savais, ma mère était dans la maison au-dessus de nous alors que c'était en train de se passer ; je suis persuadé que quelque part, elle en était parfaitement consciente, mais que soit elle était trop indifférente à ma situation, soit elle ne se sentait pas obligée d'intervenir. »

Parfois, Keith le battait jusqu'à ce qu'il perde conscience. Ça aussi, il prenait son pied à le faire.

« Je n'oublierai jamais l'odeur rance de sa transpiration ; un mélange de crème pour les mains bon marché et de fumée âcre, celle des cigarettes au menthol qu'il fumait en se masturbant. Il a une marque de naissance, ou une cicatrice, très étrange au bout de son pénis. Elle était très visible lorsqu'il avait une érection, et comme il la mettait fréquemment dans ma bouche… Oui, j'ai eu le temps de bien l'observer. Elle part du méat et court le long du gland… C'est très bizarre.

Je me rappelle que j'avais dans les quatorze ans quand, après une de ces sessions, j'ai sérieusement envisagé de me castrer – je crois que j'avais le couteau en main et que je cherchais plus ou moins une façon de me suicider. Cet été-là n'a pas été facile pour moi, c'est le moins qu'on puisse dire. J'ai bien failli passer à l'acte. Mais ma vie a pris une meilleure tournure : j'ai rencontré une fille et elle m'a montré que je pouvais être aimé. Elle m'a donné son cœur et quand j'étais avec elle, je n'avais plus l'impression d'être une erreur de la nature. J'étais bien dans ma peau. Elle a été mon premier amour – après, ça se complique. Mais voilà, ce sont à peu près les faits. »

Michael a abordé le sujet de front avec ses parents après la naissance de son deuxième fils. Il a dit à Keith qu'il pouvait rester en contact avec ses petits-enfants, mais qu'il ne serait jamais laissé seul avec eux. Aussi fou que cela puisse paraître, il ne voulait pas priver ses enfants d'une relation même minimale avec leur grand-père. Il n'y mettait qu'une seule condition : Keith devait reconnaître qu'il avait abusé de lui. Ses parents ont préféré couper les ponts avec lui. Puis, il y a quelques années, Keith lui a envoyé une carte. Il y disait souffrir d'un cancer du côlon au stade 4, et n'avoir probablement plus longtemps à vivre.

« Il essaie encore de me manipuler, m'a dit Michael. Il essaie encore de contrôler la situation, de trouver un moyen de remettre le grappin sur moi. »

« De quel côté es-tu ? » m'a demandé mon grand-père ce jour-là, sur le perron de sa maison à Alliance.

Je ne lui ai pas dit que ma fille de cinq mois avait hérité de ses cheveux roux et que j'étais obligé de penser à lui à chaque fois que quelqu'un me demandait de qui elle les tenait.

« Il faut que vous disparaissiez, lui ai-je répondu. Cela fait longtemps que quelqu'un aurait dû vous envoyer en prison. Et c'est ce que je vais essayer de faire maintenant. Mais j'étais curieux de savoir si vous alliez reconnaître vos actes avant.

– J'ai fait des choses terribles dans ma vie. Mais je fais partie de l'église maintenant. Je vais mieux. Je suis un homme meilleur.

– D'accord.

– Ce n'est vraiment pas le bon moment.

– Est-ce qu'il existe un bon moment pour une histoire pareille ?

– Tu ne comprends pas, Jimmy. Je viens de découvrir que j'ai un cancer du côlon au stade 4. Je n'ai probablement plus longtemps à vivre.

– Vous pouvez faire quelque chose pour moi, s'il vous plaît ? Mettez par écrit tout ce que vous avez fait, pour que nous ayons la liste quand vous serez mort. »

Il a hoché la tête.

« J'ai déjà noté des trucs. »

Après que j'ai mis sur le papier les crimes de mon grand-père, ma tante a contacté un inspecteur de police pour tenter de déposer plainte. Mais le congrès conservateur de l'Ohio a mis des restrictions aux poursuites pour viol : il faut porter plainte dans les vingt ans. Le problème, c'est que les violeurs foutent tellement en l'air la vie de leurs victimes qu'il faut généralement plus de vingt ans à ces dernières pour retrouver la santé mentale nécessaire pour en parler. Or, même ses agressions sur Michael avaient eu lieu au-delà du seuil des vingt ans.

Tout au long de ces années, Keith avait gardé le contact avec certains de ses enfants. Et leurs enfants. Et même s'ils ont pris des précautions pour protéger leur propre progéniture, aucun d'eux ne croit qu'il a jamais renoncé à ses habitudes de prédateur.

Mon grand-père présentait un mélange très rare et très spécial de comportements qu'ont également les tueurs auxquels j'aime faire la chasse. C'était un sadique sexuel qui prenait du plaisir non seulement dans l'emprise qu'il avait sur ses victimes, mais aussi dans la douleur physique qu'il leur infligeait en les frappant. Il était très intelligent et organisé. Et il savait comment manipuler les enfants.

Lorsque j'ai posté sur mon blog le récit des décennies d'abus sexuels commis par Keith, j'ai été contacté par un certain nombre de paroissiens de son église. Keith, m'ont-ils dit, était un homme sympathique, pas le genre à faire quelque chose d'aussi dépravé. Enfin, voyons, il invitait toujours les enfants à venir prendre une glace à la cave après la messe.

Parfois, le mieux qu'on puisse faire, c'est frapper à la porte d'un monstre et lui dire qu'on sait ce qu'il a fait. Et après, écrire sur le sujet.

41

Hors norme

J'ai une théorie, quelque chose que j'ai remarqué à force d'étudier des affaires non résolues de disparition et de meurtre : il faut un esprit hors du commun pour commettre un crime hors du commun. Ces gens, ces tueurs et ces ordures sont des êtres hors norme, des citoyens dont la routine déborde du cercle des comportements normaux de la société.

Par exemple, mon suspect préféré dans le meurtre d'Amy Mihaljevic. Il était professeur de sciences en collège, mais loin d'être « commun » dans son domaine. Il tenait un petit zoo dans sa salle de classe. Il avait été élu « Professeur de l'année ». Il jouait du ragtime au piano. Une fois, il avait pris un congé sabbatique de deux ans pendant lequel il avait vagabondé dans le pays, travaillant un temps à Disneyland. Il avait une sœur qui était morte de la polio quand ils étaient préadolescents. Rien dans la vie de cet homme n'était commun.

Kate Markopoulos, l'amie de Maura, est également un être hors norme. Un de mes Irréguliers m'a orienté vers de vieux articles de journaux du nord de l'État de New York, qui donnent à la jeune femme un passé tout à fait unique. Voyez-vous, en 1995, le père de Kate a essayé de faire sauter son voisin avec une bombe artisanale.

Ça s'est passé à Porter Corners, une banlieue isolée de Saratoga Springs. La famille Markopoulos habitait sur une voie privée où elle partageait une allée avec les Finamore, qui avaient une fille à peu près de l'âge de Kate au lycée. Daniel, le père de Kate, était un chasseur qui tuait le gibier pour sa viande. Il se débrouillait également bien avec les explosifs, et il était connu pour fabriquer ses propres bombes à poudre noire qu'il utilisait pour détruire des souches dans son jardin. L'hiver, il déneigeait Hall Road pour ses voisins. Mais il avait commencé à se disputer avec Steven Finamore pour une histoire de limites de terrain, et l'animosité entre eux avait fini par tourner à la vendetta façon Hatfield et McCoy[24].

Le 30 septembre 1995, quelqu'un avait déposé une bombe équipée d'un détonateur à mercure à côté de la porte du garage des Finamore. Lorsque Steven Finamore l'avait ramassée, elle lui avait explosé au visage. Sa fille, Annemarie, l'avait découvert quelques instants plus tard, couvert de sang. L'explosion l'avait rendu aveugle d'un œil et lui avait fait partiellement perdre l'usage de l'autre.

Au début, Daniel Markopoulos avait déclaré aux journalistes locaux qu'il n'avait rien à voir avec cette explosion, et exprimé ses inquiétudes à l'idée qu'il y ait un fou dans le coin qui essayait de faire sauter des gens. Mais lors de son interrogatoire par John Curry, de la police d'État, il avait reconnu avoir fabriqué une bombe, même s'il persistait à dire qu'il l'avait laissée dans les bois et que ce ne pouvait pas être celle qui avait blessé Steve Finamore. Il admettait cependant volontiers qu'il aurait aimé tuer ce dernier s'il en avait eu l'opportunité.

« Lorsqu'on a commencé à parler de la bombe, il a indiqué qu'il n'aimait pas M. Finamore, au point de vouloir le tuer, mais qu'il ne l'aurait jamais fait avec une bombe », avait confié Curry lorsqu'il avait donné son témoignage.

D'après des articles publiés dans le *Times Union* d'Albany, le juge, James Nichols, avait tenté d'interdire aux reporters d'assurer la couverture du procès, déclarant s'inquiéter de l'effet d'une telle publicité sur la fille de Daniel, Kate.

Finalement, Markopoulos avait plaidé coupable pour tentative de détention illicite d'arme dangereuse.

« À lui tout seul, Daniel J. Markopoulos a changé le cours de la vie de deux familles, avait affirmé Diane, la femme de Steven, dans sa déclaration destinée à exposer les conséquences du crime sur la victime. À aucun moment il n'a pris en compte les conséquences de ses actes, n'écoutant que ce que lui soufflait son esprit tordu, sans se soucier un seul instant de ce que cela allait coûter à autrui, y compris sa propre famille. C'est un menteur et un lâche. »

Daniel avait été condamné à une peine de trois à six ans de prison, et relâché en 2000.

Dès notre première conversation, j'avais eu le sentiment que Kate restait évasive sur ce qu'elle savait des jours qui avaient précédé la disparition de Maura. Elle avait prétendu avoir oublié le nom de toutes les personnes présentes à la fête du campus la nuit où Maura avait eu un accident avec la voiture de son père. La réticence que j'avais perçue était-elle juste due à la peur que quelqu'un découvre cette effrayante tranche d'histoire familiale ?

J'ai appelé Kate pour lui demander ce qu'elle avait à dire là-dessus, lui donner une autre chance d'expliquer son étrange réaction.

« Mon père était innocent, s'est-elle bornée à me répondre. Il a été injustement emprisonné. »

Ce n'est pas parce qu'on a un passé familial louche qu'on doit être traité avec suspicion. Mon grand-père était un des violeurs les plus actifs d'Ohio ; son comportement devrait-il jeter une ombre sur moi ? Il m'a certainement influencé, pas vrai ? J'ai passé une bonne partie de ma vie à traquer des hommes exactement comme lui. Mais, non, l'histoire du père de Kate ne prouvait rien.

C'était juste bizarre. Très bizarre.

24. Les Hatfield et les McCoy étaient deux familles voisines habitant à la limite du Kentucky et de la Virginie-Occidentale, qui ont entretenu une querelle meurtrière pendant une trentaine d'années à la fin du XIX^e^ siècle. L'histoire est entrée dans le folklore américain.

42

Encore St. Albans

Je n'ai jamais réussi à retrouver Kathleen, la plus vieille des sœurs de Maura, et pourtant je suis plutôt doué pour ça. Or, c'est une source importante. Lorsque Maura avait été découverte dans un état catatonique à Melville Hall, elle avait murmuré « Ma sœur ». Comme elle avait parlé à Kathleen ce soir-là, la police avait supposé qu'elle faisait référence à cette dernière et non à Julie. Lorsque les enquêteurs avaient interrogé Kathleen sur la teneur de ce coup de téléphone, elle avait répondu avoir raconté à Maura une dispute qu'elle avait eue avec son mari, Tim Carpenter.

Un flic de Hanson m'a suggéré de demander accès aux archives publiques dans le nord du Vermont, et c'est comme ça que j'ai enfin retrouvé sa trace.

Au bord du lac Champlain, près de la frontière canadienne, se dresse une bourgade appelée Swanton. C'est une de ces villes frontalières qui n'arrivent pas à décider ce qu'elles veulent être, et qui offrent un mélange de Canadiens français, d'Amérindiens et de rudes hommes des montagnes américains. Je déteste ce genre d'endroits. Ça me rend parano. Tout est si familier et en même temps si différent.

Swanton abrite une tribu survivante d'Abénaquis, qui font partie des peuples algonquiens. Un groupe d'entre eux, connu sous le nom de « bande de St. Francis/Sokoki », a essayé d'y organiser un conseil tribal, mais n'est pas encore officiellement reconnu par le gouvernement fédéral. Il ne reste pas beaucoup d'Abénaquis. Au début du XX^{e} siècle, l'État du Vermont a stérilisé de force une partie de leur communauté, et interrompu la grossesse de 3 400 femmes abénaquises. Certains qualifieraient ça de génocide. Ça s'est passé en Amérique, il y a moins de cent ans.

Oh, et il y a un monstre dans le lac. Les gens du coin l'appellent Champ', ou Champie. Les Abénaquis le connaissent sous le nom de Tatoskok. Certains croient que l'animal est un dinosaure vivant – un plésiosaure, pour être exact.

Les Abénaquis, eux, croient que notre univers n'est qu'un rêve et que les mots ont une âme.

C'est là que Kathleen a échoué, dans un mobile home délabré où elle vit avec un homme du nom d'Harold St. Francis – un descendant du chef abénaquis. Un soir, en 2011, St. Francis s'est battu avec Kathleen et quelqu'un a appelé la police. Les agents qui sont arrivés sur les lieux venaient de St. Albans, la communauté de taille la plus proche. Au cours de la perquisition de leur mobile home, ils ont trouvé des plants de marijuana qui poussaient dans des seaux en plastique. Ils les ont arrêtés tous les deux. St. Francis a été inculpé de violences conjugales. Kathleen, elle, s'est fait pincer pour culture de cannabis et violation des « conditions de remise en liberté avant audience », ce qui voulait dire qu'elle faisait déjà l'objet d'une autre procédure pénale à l'époque.

Un an plus tard, elle s'est de nouveau fait arrêter, cette fois pour conduite en état d'ivresse alors que son permis était suspendu. Au moment de son arrestation, son taux d'alcool était de 3,52 grammes par litre de sang. C'est le plus haut dont j'aie jamais entendu parler. Toute alcoolémie supérieure à 3 grammes comporte un risque de mort par intoxication alcoolique. À ce taux, vous avez dépassé le stade de la perte de mémoire. Vous allez perdre le contrôle de votre vessie, que ça vous plaise ou non. Et vous risquez tout simplement d'arrêter de respirer. Une femme de la taille de Kathleen devrait boire dix bières en moins d'une heure pour être aussi ivre.

La seule personne de ma connaissance à boire autant était mon grand-père. En rentrant du travail, chaque jour, il s'enfilait un pack de douze, cannette après cannette. Ça faisait taire sa conscience.

Aussi surpris que je sois par l'étendue des problèmes de Kathleen, cela concordait avec les histoires qu'on m'avait racontées. Un producteur de télévision nationale m'avait un jour confié que Kathleen était « bourrée comme un coing » lorsqu'ils l'avaient interviewée. Un policier de Hanson m'avait dit qu'elle et sa mère étaient toutes deux alcooliques, et que les autres membres de la famille étaient de « gros buveurs ».

Vous vous rappelez cette « formidable symétrie » dont je parlais au début ? Eh bien, en voici une bonne : l'autre femme qui a disparu en 2004, Brianna Maitland, travaillait comme serveuse à St. Albans. À l'époque, elle fréquentait le milieu de la drogue local. Et voilà que Kathleen elle aussi s'avérait y être mêlée.

43

Électrochocs

Début février, j'ai arrêté les antidépresseurs. Je n'ai pas jeté les comprimés qui me restaient dans les toilettes, rien d'aussi théâtral. Mais je prenais du Cymbalta depuis trois ans et demi et il était temps de voir si mon corps avait appris à produire la juste quantité de sérotonine dont il avait besoin pour réguler mes humeurs.

« C'est comme amorcer une pompe, m'avait expliqué mon psychiatre, un Indien d'un certain âge. Si on vous sèvre lentement, votre corps s'adaptera. Il commencera à produire les éléments chimiques dont vous avez besoin pour être de nouveau équilibré et heureux. »

J'étais déjà passé de soixante milligrammes à trente. Et début février, j'ai complètement arrêté.

Je comprenais que j'allais ressentir les effets du manque. Je le comprenais de façon abstraite. Je m'étais préparé à un peu d'inconfort physique, mais je ne m'inquiétais pas vraiment.

Les premiers jours après l'arrêt du traitement, j'ai ressenti une clarté mentale inhabituelle. J'étais brusquement hyperconscient du moment, du passage du temps, de mes pensées, de mes émotions. C'était comme se réveiller après une opération. J'ai commencé à faire des cauchemars terrifiants de réalisme. J'ai rêvé que je me rendais chez mon grand-père pour le tuer avec l'arme qu'il gardait sous son lit. Je faisais le genre de rêves qui sont si terribles qu'en vous réveillant, vous y croyez encore et vous pensez que votre vie a horriblement changé ; puis vous vous rappelez que c'était seulement un rêve et vous remerciez le ciel.

Au bout de trois jours environ, les décharges électriques ont commencé. La meilleure description que je puisse en faire est qu'elles donnent l'impression d'avoir l'âme qui sort en permanence du corps, de la même façon qu'une vertèbre abîmée peut sortir de l'alignement de la colonne vertébrale. Sauf que c'était dans ma tête. Et quand je dis « dans ma tête », je ne veux pas dire que je l'imaginais, mais que, physiquement, c'était ce qui se passait sous mon crâne. C'était comme si quelqu'un avait accès à mon cerveau et délivrait un électrochoc à mon lobe frontal avec une pile 9 volts.

Ça a commencé alors que j'étais en voiture, et ça semblait être lié à l'utilisation de ma vision périphérique. À chaque fois que je regardais quelque chose du coin de l'œil, paf ! – une décharge. J'ai cru que j'étais en train de faire un AVC sur la route 8, en direction du sud. C'était désagréable, mais pas autant que ce qui a suivi : les crises de larmes. Les incontrôlables crises de larmes.

Les pubs : c'était ça le pire. Il y avait celle où un gamin apporte un paquet de Cheerios à son père et lui explique qu'il devrait manger ces céréales parce qu'il veut avoir son papa avec lui pendant très, très longtemps et que les Cheerios aideront son cœur. Ouais. Comme un bébé, j'ai pleuré. Il y avait aussi les chansons à la radio. *Fooling Yourself* de Styx. *Blackbird*. N'importe quoi des putain d'Eagles. Oh, mais j'adorais ça. J'adorais éclater en sanglots. Cela faisait des années que je ne m'étais pas senti aussi sensible, aussi dénué d'emprise sur mes émotions. Ça faisait du bien de pleurer. De ressentir les choses. Mais ça faisait peur, aussi. Comme boire une bière fraîche à la fin d'une chaude journée après avoir été sobre pendant trois ans.

En parlant de ça, je buvais plus. Sur le moment, je ne m'en suis pas rendu compte. Mais avec le recul, je vois comment j'ai remplacé le Cymbalta par l'alcool. Je buvais tous les soirs. De la bière, d'abord. Miller Lite. Yuengling. Mais très vite, je suis passé à plus fort. J'avais un faible pour le whisky Bulleit Rye. Je gardais une bouteille de vodka au congélateur. Après que Julie s'était endormie sur le canapé, je me saoulais en regardant *Doctor Who* en streaming.

Au bout de deux semaines, mon organisme avait éliminé les dernières molécules de Cymbalta et j'ai fait une crise de panique. Je savais, alors même que c'était en train d'arriver, qu'il s'agissait du dernier des symptômes de sevrage, de l'ultime tentative de mon subconscient pour me forcer à lui redonner le médicament. C'était comme les déferlantes autour d'une île déserte, qui retiennent le naufragé prisonnier ; le dernier obstacle avant la liberté, l'immensité de l'océan. J'ai envoyé Julie passer la nuit chez ses parents avec les enfants. Je me sentais dangereux. Je suis allé au cinéma, j'ai sangloté dans la salle obscure, puis je suis rentré chez moi et j'ai bu jusqu'à l'oubli. Le lendemain matin, j'avais une gueule de bois carabinée et je me sentais mieux.

J'étais prêt à redevenir un bon père et un bon époux. Sauf que ce n'est pas comme ça que les choses se sont passées.

44

Happiness Therapy

Il est difficile de rendre compte des contrastes dans ma vie à cette époque, de l'étrange tournure qu'elle a prise alors que j'étais perdu dans les tréfonds de l'affaire Maura Murray et en train de me sevrer d'un médicament psychotrope. Mais voici un exemple : le jour où Bradley Cooper a été nominé aux Oscars pour son rôle dans *Happiness Therapy*, des membres de sa société, accompagnés d'un scénariste et d'une équipe de producteurs chevronnés, sont entrés chez Warner Bros pour présenter mon roman, *L'Obsession*. Des accords ont été signés.

Ça m'a fait l'effet d'un *deus ex machina*, comme si celui ou celle qui était chargé de l'histoire de ma vie avait cédé à la paresse et introduit un *happy end* ridicule. Ça m'a rappelé ce moment dans *Le Retour du roi* où Frodon et Sam sont sur le point de se faire carboniser sur le mont Destin, sans rien pouvoir y faire et sans personne aux alentours pour les sauver, et tout à coup Gandalf arrive sur le dos d'un aigle et tout est bien qui finit bien. C'est ça, un *deus ex machina*. C'est l'auteur qui intervient pour résoudre quelque chose que les personnages ne peuvent pas résoudre eux-mêmes.

Le succès m'embrouille vraiment. Je ne m'y fie jamais. Il me rend parano. Quand mon livre a été acheté par un éditeur, j'ai été en dépression pendant un mois. Pourquoi ? Je n'en suis pas entièrement sûr, mais je crois que ça a quelque chose à voir avec le fait de devoir prouver que je le mérite ; avec l'idée que si quelqu'un me croit doué d'un minimum de talent, je vais devoir le lui confirmer en réitérant l'exploit. Sauf qu'au fond de moi, je sais que je suis juste un magicien de salon, un écrivaillon qui lui a jeté de la poudre aux yeux juste assez longtemps pour en obtenir un peu d'argent. Quand l'accord avec Warner Bros a été signé et que mon agent m'a expliqué que j'allais recevoir un demi-million de dollars le jour où ils commenceraient le tournage, mon premier réflexe a été de m'imaginer en train de me jeter du haut d'un pont. Pour l'amour de Dieu, faites que je meure avant qu'ils comprennent qu'ils ont foutu tout cet argent par la fenêtre.

J'échouais aussi dans mon rôle de père. Cela devenait évident.

Casey s'était fait expulser de son énième école et était désormais inscrit dans un établissement pour les enfants « atteints de difficultés comportementales ». De plus en plus souvent, il se retrouvait en « salle de soutien ». La salle de soutien est une partie de l'école qui se présente comme un quartier pénitentiaire : deux cellules capitonnées qui ouvrent sur une pièce commune dotée d'un banc. Il y a des verrous aux portes. Je vois déjà certains parents grimacer. Des cellules de prison dans une école publique ? Mais nous sommes en train de parler des quartiers défavorisés d'Akron. Et c'est leur école pour enfants difficiles. Leurs élèves sont là parce qu'ils représentent un danger pour les autres. Dans un établissement éducatif classique, un élève qui agirait comme le font ces enfants serait expédié en centre de détention pour mineurs. Je pense que la plupart des parents préféreraient envoyer leurs enfants dix minutes en salle de soutien que toute une nuit en centre pour jeunes délinquants. Il y a en permanence un flic de service pour protéger les enseignants.

Cela dit, à chaque fois que j'apprenais que Casey avait été mis en salle de soutien, j'étais en colère. Contre ses profs pour l'avoir fichu là et n'avoir pas su gérer un foutu gamin de maternelle, et contre Casey pour ne pas s'acclimater à l'école, à la vie.

La mise au coin ne marchait plus. Il n'y avait plus rien d'autre. Alors on est revenus à la fessée.

J'aurais dû savoir comment il allait réagir ; j'avais fait pareil, après tout. Lorsque je lui donnais la fessée, il se réfugiait dans ce calme que j'avais découvert. Cette sérénité de l'autre côté de la rage. Je le frappais, et il souriait. Il souriait, putain, et me disait : « Même pas mal », tel un jeune Giles Corey[25].

On alimentait mutuellement notre folie, comme deux miroirs qui se font face, un cycle infernal de colère. Chaque jour, il empirait un peu et moi aussi. Jusqu'où pouvions-nous nous pousser l'un l'autre pour obtenir une réaction ? Peu importait qu'il ait cinq ans et moi trente-cinq. Je ne pouvais pas le laisser gagner. Je ne pouvais pas lui donner ce contrôle.

Un soir de la fin février, il m'a jeté de l'eau au visage et je lui ai mis une fessée. « Même pas mal », m'a-t-il dit en souriant. Alors je lui en ai remis une, plus forte. Et il a pleuré. Et un bout de mon cœur s'est brisé.

J'ai recommencé à prendre du Cymbalta et je n'ai plus jamais frappé mon fils. Et puis merde. Je préférais lui laisser passer un peu plus de trucs et le voir finir en centre pour délinquants juvéniles parce que je n'avais pas été assez dur avec lui plutôt que de risquer de lui faire du mal. Et avec les antidépresseurs qui régulaient à nouveau mes hauts et mes bas, Casey a commencé à être plus sage à l'école. Il a arrêté de se disputer avec nous. Il était infecté par mon calme, tout comme j'avais été infecté par sa rage.

Je suis le cancer potentiel dans le code génétique de mon fils. Je pense pouvoir me définir comme un homme bien. Mais j'aurais pu mal tourner. Si ma mère ne m'avait pas traité avec gentillesse, j'aurais pu devenir vraiment dangereux. J'en ai l'intime conviction. Et inutile de tourner autour du pot : ces mystères dont je traite dans mes écrits, ils servent un but bien précis, n'est-ce pas ? Ils assouvissent un besoin obsessionnel de comprendre la violence, un désir compulsif de chasser. Je traque les salauds. Mais si les choses avaient tourné de façon un tout petit peu différente…

Il faut que je veille à ce que Casey devienne un homme bien. Et si les médocs m'y aident, où est le

problème ?

Parfois, le *deus ex machina* est une simple pilule.

J.R.R. Tolkien se fichait que certains critiques voient dans ses aigles une faiblesse d'écriture. Il connaissait assez le monde, le monde violent des guerres et des meurtres, pour savoir qu'il y a toujours de l'espoir. Il avait même un mot pour ça. Voici comment il l'explique[26] :

> J'ai forgé le terme « eucatastrophe » : le retournement heureux et subi, dans une histoire, qui t'arrache des larmes de joie. Et j'ai été conduit à l'idée qu'elle produit cet effet particulier parce qu'elle représente un soudain aperçu de la Vérité ; ta nature tout entière, prisonnière des rapports matériels de cause à effet, des chaînes de la mort, ressent un soulagement instantané, comme si un membre disloqué était brusquement revenu en place.

---

25. Giles Corey, accusé de sorcellerie lors des procès de Salem en 1692, refusa de plaider coupable ou non coupable et endura trois jours de torture sans jamais céder, gardant une attitude de défi jusqu'à sa mort.

26. Dans une lettre à son fils Christopher, datée du 7-8 novembre 1944 (lettre n°89).

45

Confrontations

Julie Murray est un fantôme, mais elle a été plus facile à trouver que Kathleen. Après être sortie de West Point avec son diplôme en poche, elle avait décroché un emploi chez Booz Allen, un fournisseur de la défense récemment cité dans les journaux pour avoir employé Edward Snowden. La NSA avait passé un contrat avec l'entreprise pour une série d'interventions clandestines destinées à permettre la surveillance de masse de citoyens américains. Snowden a lancé l'alerte pour avertir le grand public de cette atteinte orwellienne à la vie privée, et est en cavale depuis. En 2013, Julie Murray était parvenue au grade de cadre supérieur et travaillait pour le département de la Défense. J'ai découvert qu'elle vivait dans un appartement modeste non loin du siège social de Booz Allen, près de Washington.

C'était vers la fin mars. J'avais décidé de retourner en Nouvelle-Angleterre pour interviewer les amis proches et la famille de Maura, ceux qui n'avaient jamais répondu à mes messages. Nombre d'entre eux s'étaient donné beaucoup de mal pour cacher leur adresse. Mais mon bon ami Mike Lewis, directeur de Confidential Investigative Services, l'une des meilleures agences de détectives privés de Cleveland, les a retrouvés pour moi. Julie était la première sur ma liste.

Son appartement faisait partie d'un immeuble historique de trois étages au système d'interphone dernier cri. Mais alors que j'arrivais, une femme d'un certain âge qui habitait aussi l'immeuble m'a invité à entrer. J'ai monté les marches jusqu'à l'appartement de Julie et j'ai frappé à la porte. Des pas lourds s'en sont approchés, mais elle ne s'est pas ouverte. J'ai tendu l'oreille. Le son discret d'une télévision allumée dans le fond de la pièce était audible. Puis, de juste derrière la porte m'est parvenu un grondement sourd, le genre de grondement guttural qui ne peut être produit que par un très gros chien. On aurait dit un mastiff ou quelque chose de ce genre. Je suis rapidement redescendu m'asseoir sur un banc dans le hall d'entrée. Je me suis dit que j'allais attendre un peu pour voir si Julie ou son petit ami passaient devant moi. C'était un vendredi après-midi, à 17 heures passées.

Je n'ai pas eu à attendre longtemps. Une demi-heure plus tard, la porte de derrière s'est ouverte pour laisser entrer Julie, suivie d'un grand homme noir bien habillé.

« Julie ? ai-je demandé. Julie Murray ?

– Oui ? »

Son attitude s'est immédiatement teintée d'appréhension et son compagnon l'a contournée pour se mettre devant elle.

« James Renner, ai-je dit en lui tendant la main. J'aimerais vous poser quelques questions au sujet de Maura. »

Elle m'avait serré la main avant d'avoir vraiment compris qui j'étais, et l'a aussitôt lâchée.

« Comment est-ce que vous êtes entré ?

– Une voisine m'a ouvert.

– Qui ? » a voulu savoir son compagnon.

J'ai haussé les épaules.

« Comment avez-vous trouvé notre adresse ? a-t-il continué. Nous ne sommes pas dans l'annuaire. »

Sa voix m'était furieusement familière.

« En consultant les listes électorales, ai-je répondu.

– Vous fichez pas de moi », a-t-il répliqué.

L'homme au téléphone ! Il avait exactement la même voix que l'homme qui m'avait contacté des années plus tôt, quand je commençais tout juste à enquêter sur la disparition de Maura, pour me dire qu'il y avait des informations qui méritaient d'être rendues publiques. Il m'avait promis de convaincre sa petite amie de m'appeler, mais je n'avais plus jamais eu de nouvelle, ni de l'un ni de l'autre. Était-ce lui ?

« Je veux juste vous poser quelques questions, ai-je repris. J'ai essayé de vous contacter sur Facebook. Je vous ai laissé des messages.

– C'était il y a quatre ans », m'a-t-elle fait remarquer.

Seigneur. Quatre ans.

« Ça fait vraiment si longtemps ? »

Elle a hoché la tête.

« Julie, qu'est-ce que Fred faisait à Amherst le week-end avant la disparition de Maura ? Il n'était pas vraiment venu l'aider à s'acheter une voiture, n'est-ce pas ? Que faisait-il là-bas avec quatre mille dollars en liquide ?

– Non, est intervenu son compagnon. Ne dis rien.

– Pourquoi ? ai-je demandé.

– Vous allez encore tout mettre sur votre blog, a répondu Julie.

– Il est temps pour vous de partir, a dit l'homme. Si vous ne le faites pas, je vais aller chercher mes chiens.

– Pourquoi est-ce que vous ne la laissez pas parler ? Vous voyez bien qu'elle veut dire quelque chose.

– Je suis avocat.

– Ravi de le savoir. »
Je me suis retourné vers Julie, qui nous regardait à présent tour à tour comme pour voir qui allait décocher le premier coup de poing.
« Je peux vous dire exactement pourquoi mon père était là-bas, a-t-elle déclaré.
– Julie, s'est écrié son compagnon. Arrête. Ne dis pas un mot de plus à cet homme.
– Je l'ai dit à la police, a-t-elle continué. Je leur ai tout dit. Mais je ne crois pas pouvoir faire de même avec vous. L'enquête est toujours en cours.
– J'ai juste besoin d'un petit coup de main, Julie.
– Sortez d'ici ou j'appelle les flics, a menacé l'homme.
– OK, faites, ai-je rétorqué.
– Je peux vous dire que retrouver ma sœur reste la priorité numéro un. C'est ça qui compte le plus à nos yeux. Rien d'autre n'a d'importance. Aucune de ces autres choses n'a d'importance.
– Quelles autres choses ?
– Je n'apprécie pas ce que vous avez écrit à propos de mon père.
– Julie ! s'est de nouveau écrié l'homme.
– Quoi donc ?
– Mon père était-il difficile à vivre ? Oui. Exigeait-il beaucoup de nous ? Oui. Est-il le meilleur père qu'une fille puisse avoir ? » Elle a marqué un temps. « Oui.
– Julie », a répété l'homme.
Il a posé une main dans son dos et l'a doucement poussée vers l'escalier.
« J'appelle la police », m'a-t-il dit.

Mon étape suivante a été Sara Alfieri. C'était elle qui avait organisé la soirée dans sa chambre universitaire la nuit où Maura avait accidenté la voiture de son père. Elle n'avait jamais répondu à aucun de mes mails ou appels. Elle est sur liste rouge et vit dans l'agglomération de Boston, où elle travaille comme adjointe à la comptabilité chez TripAdvisor.
La nuit était tombée quand j'ai frappé à sa porte. Sa réaction lorsque je me suis présenté a été un saisissement total. Je n'ai jamais vu quelqu'un réagir aussi viscéralement à une visite impromptue, et j'en ai rendu à des tueurs en série. Elle est devenue pâle comme un linge.
« Comment est-ce que vous m'avez trouvée ?
– Que s'est-il passé le soir de la fête, Sara ?
– Je ne peux pas parler de ça ! » a-t-elle hurlé.
Et elle a claqué la porte. J'ai laissé mon numéro, mais elle ne m'a jamais rappelé.
C'était ce à quoi je m'attendais, mais je ne peux pas m'empêcher d'être déconcerté par la façon dont les proches de Maura ont exclu les médias. C'est d'une personne disparue qu'il s'agit. La plupart des familles de disparus tueraient pour obtenir ce genre d'attention. Pas les Murray. Pas les amis de Maura.
À un moment ou à un autre, on est obligé de commencer à se poser la question : pourquoi ?

46

« Ivre et nue »

Le lendemain, je suis passé en vitesse chez deux des amies d'enfance de Maura, Liz Drewniak et Katie Jones. Dans les deux cas, leur mari est venu à la porte m'informer qu'elles n'avaient rien à me dire. Ils me l'ont dit plutôt gentiment. Liz, m'a expliqué son époux, essaie de prendre ses distances émotionnelles par rapport à la disparition de Maura Murray et ses conséquences. Katie revenait juste de la maternité et était clouée au lit avec le nouveau bébé. Des mois plus tard, je recevrais un bref e-mail de sa part :

> Je voulais juste vous écrire pour vous remercier du travail que vous avez fait sur la disparition de Maura, et m'excuser de ne pas vous avoir contacté par le passé… Bien sûr, je rêve autant que n'importe qui d'avoir des réponses à ce mystère. Malheureusement, je crois que vous savez déjà tout et probablement davantage que moi à ce stade…

Alors que je repartais de chez Katie, Mike Lewis, le détective privé, m'a envoyé un autre dossier par e-mail. Par curiosité, il avait vérifié les antécédents de Maura. Cela lui avait permis de découvrir quelque chose d'étrange. Quelqu'un s'était servi du numéro de sécurité sociale de Maura à Saco, dans le Maine, en octobre 2004, soit huit mois après sa disparition.

Mon étape suivante a été la maison de Hanover où la sœur de Maura, Kathleen, avait vécu autrefois avec Tim Carpenter. Lorsque je suis arrivé devant la modeste demeure à demi-étages, j'ai trouvé une équipe d'ouvriers en train de faire leur pause déjeuner. Ils rénovaient l'endroit. La propriétaire était là. Elle m'a dit qu'elle avait acheté la maison pour une bouchée de pain, mais qu'il s'avérait y avoir beaucoup de travaux à faire. Non, elle ne savait pas où je pouvais trouver Kathleen. Elle avait entendu dire que celle-ci avait eu des soucis avec la justice.

Le voisin a été plus utile.

« Je ne sais pas où est Kathleen, m'a-t-il dit. Mais Tim est au travail, juste ici en ville. Vous pouvez probablement le choper.

– Où ? »

Le conseil municipal appelle ça la station de transfert, mais pour le reste des habitants, c'est simplement la décharge. Tim, vêtu d'un gilet fluorescent, gérait la circulation en direction du broyeur. Celui-ci se trouve dans un fossé en béton de deux mètres sur dix. Les gens y jettent leurs ordures, puis un énorme piston en inox écrabouille tout.

Ma première impression en voyant Tim Carpenter a été qu'il devait savoir ce qu'était une vie difficile. D'une maigreur tragique. Le visage long, les joues creuses, une barbe clairsemée. À en juger par son apparence, c'était le genre de mec à vous mettre un pain pour avoir dit bonjour. Mais quand il s'est mis à parler, j'ai été séduit par sa légèreté, son attitude insouciante de vieux hippie, cette ouverture d'esprit qui vient d'avoir survécu à des moments difficiles.

Il m'a tout raconté depuis le début. Et je veux dire vraiment depuis le début. Apparemment, Tim était un enfant adopté, né au foyer pour mères célibataires Elizabeth Lund, à Burlington. Il avait du sang d'Indien pied-noir, m'a-t-il révélé, ce qui expliquait les histoires que racontaient ses voisins sur le tipi dans son jardin. Il avait rencontré Kathleen quand elle vivait encore à Hanson, dans la maison voisine de celle des parents de Tim. La question de l'amour ne semblait pas le tracasser. Ils avaient eu une relation, c'était tout. C'était arrivé comme ça. Il y avait eu de bons moments. Ça s'était terminé.

Ils aimaient tous les deux l'alcool et la drogue. Mais il avait arrêté et pas elle.

« Je l'ai emmenée à Branson pour une cure de désintox. C'est là qu'elle a rencontré ce St. Francis. Après ça, elle n'a plus pu s'en séparer.

– Aidez-moi, donnez-moi quelques réponses », l'ai-je supplié.

L'essentiel de ce qu'il avait à raconter concernait les semaines qui avaient suivi la disparition de Maura. Tim et Kathleen étaient aussitôt montés à Wells River pour aider Fred à la chercher.

« Mais il avait une attitude bizarre, m'a dit Tim. Moi, si c'était ma fille, j'aurais été dehors à la première heure pour recommencer les recherches, jour après jour. Mais lui, il se levait à, genre, 10 heures du matin et c'était moi qui disais : "On ferait mieux de s'y mettre." Puis il arrêtait vers 5 heures de l'après-midi, emmenait tout le monde au restaurant, commençait à boire, et c'était presque la fête. »

Tim avait eu l'impression que lorsque les médias étaient dans le coin, Fred en faisait des caisses, cherchant frénétiquement comme s'il fallait qu'il la retrouve absolument dans la seconde. Mais dès que les caméras étaient reparties, il ralentissait et retrouvait son comportement habituel.

Plus tard, Fred avait demandé à Tim de venir à la résidence universitaire de Maura avec son pick-up. Lorsqu'il était arrivé, Fred avait déjà mis tout ce que sa fille avait laissé derrière elle – un ordinateur, des vêtements – dans des cartons. Ils avaient chargé ces derniers à l'arrière du véhicule et de là, tout avait fini dans le placard de Tim à Hanover. Fred n'avait pas montré le souhait de fouiller dans ces affaires à la recherche d'indices, alors Tim avait laissé un autre homme, un bénévole du nom de Rick, y jeter un coup d'œil pour voir s'il trouvait quelque chose d'intéressant.

« Il y a quelque chose que Fred a dit une fois, qui m'a fait dresser les cheveux sur la tête. Je me rappelle, il a montré la montagne du doigt en disant : "Elle est montée là-haut à pied. On va la trouver au sommet. Ivre et nue." »

La dernière fois qu'il avait entendu parler de Kathleen, elle vivait toujours à Swanton ou à St. Albans. Peut-être dans la rue.

La conversation était sur le point de se terminer, alors je lui ai posé une question délicate sur Fred. Il y a réfléchi quelques secondes avant de hocher la tête.

« Deux fois, Kathleen en a vaguement parlé alors qu'elle était ivre morte. Mais je n'ai jamais abordé le sujet avec elle quand elle était sobre. »

Après cette conversation, je suis allé tout droit à Hanson, espérant trouver Fred chez lui, dans son ancienne maison. Mais il n'y était pas. Il vit à Cape Cod depuis un bout de temps, maintenant. Je le savais. Mais Fred Jr. était là. Je lui ai répété ce que Tim m'avait raconté.

« N'importe quoi, a-t-il répondu, posté en travers de sa porte. Vous savez quoi ? J'ai bien envie de vous étrangler, là, maintenant. Mais je sais que vous ne faites que me provoquer. Vous voulez que je vous flanque une dérouillée. Ça ferait une bonne scène dans votre livre. »

Alors que j'étais en route pour Swanton, quelque part sur la 91 en direction du nord, Tim m'a appelé.

« J'ai pensé à un autre truc, m'a-t-il dit. Ce mec, Rick, qui nous aidait ? Vous devriez lui parler. Il s'appelle Rick Graves. »

Il m'a donné son numéro de téléphone, et j'ai aussitôt reconnu l'indicatif régional.

« Attendez, ai-je fait. Ce n'est pas un numéro dans le Massachusetts. Où est-ce qu'il habite, ce mec ?

– À Saco, dans le Maine. »

47

Graves

« J’ai fait toutes ces recherches dans le New Hampshire coude à coude avec Fred », m’a dit Graves quand je l’ai eu au téléphone.

En 2004, il avait quarante ans et mesurait des sols pour un magasin de bricolage lorsqu’il avait entendu parler de la disparition de Maura. Graves était un chercheur : c’était ce qu’il faisait pour s’amuser, chercher des choses. Pas seulement des gens, mais des avions écrasés, tout ce qui pouvait être perdu. Vers la même époque, il était parti à la recherche d’un Learjet qui s’était écrasé dans une montagne. Lorsqu’il avait vu un reportage sur Maura aux infos, il s’était dit qu’il allait descendre aider. Il était parti avec un ami du nom de David Lachance, un sourcier autodidacte.

Ils avaient trouvé Fred au motel de Wells River. La famille était contente d’avoir de l’aide, avait-il dit. Graves avait loué une chambre et commencé à explorer les bois autour de Haverhill à la recherche du corps de Maura. Tous les week-ends pendant un an, il était descendu dans le New Hampshire, puis un week-end sur deux l’année suivante.

« Ça finit par vous obséder, m’a-t-il expliqué. Ça a été toute ma vie pendant trois ans. »

Tim et Kathleen avaient eux aussi participé aux recherches. Ainsi que les cousines de Fred, Sookie et Patti. Les choses se passaient ainsi : le matin, Fred allait faire son jogging, puis revenait au motel prendre sa douche. Après ça, il donnait des « pistes » à tout le monde et ils se séparaient en petits groupes pour partir explorer. Les environs immédiats de l’endroit où Maura avait été vue pour la dernière fois avaient été minutieusement fouillés.

Bien qu’ils n’aient jamais retrouvé de corps, ils étaient, de temps à autre, tombés sur des choses étranges. Graves avait découvert une bouteille de vodka vide sur Lime Kiln Road, non loin du lieu de l’accident, mais ça n’avait jamais mené à rien. Une fois, Fred et Kathleen avaient trouvé un string sur une voie privée. Mais les flics avaient déclaré qu’il n’appartenait pas à Maura.

« Moi, je pense que c’était peut-être le sien », a insisté Graves.

Il y avait aussi la fois où il avait trouvé un sac poubelle rempli de sang et de ce qui ressemblait à des cheveux. Tout le monde avait été très ému pendant un moment, mais la dépouille s’était avérée être celle d’un cerf.

Les jours comme ça étaient très durs pour le moral de tous. Plusieurs fois, Graves avait appelé sa petite amie, restée dans le Maine, pour lui dire qu’il ne reviendrait plus jamais à Haverhill, qu’il en avait terminé avec cette affaire. Mais il y retournait toujours le week-end suivant.

À la fin de chaque journée, tout le monde se retrouvait au motel avant de ressortir pour aller manger. Fred payait toujours la note.

« J’ai proposé de le faire, une fois. Mais il a dit qu’il n’en était pas question. »

Selon lui, Fred n’était pas un mauvais homme, compte tenu des circonstances.

« J’ai étudié la psychologie, m’a-t-il dit. Je sais reconnaître les gens bien et ceux qui ne le sont pas. Fred n’aime pas qu’on le bouscule. Il ne parle qu’à ceux à qui il a envie de parler. »

Le père de Maura lui confiait des tâches spéciales, comme gérer tous les appels de médiums. C’était également Graves qui avait rédigé la demande d’accès à l’information dont Fred s’était servi pour se lancer dans sa bataille juridique contre l’État du New Hampshire. Et il l’avait autorisé à surveiller l’activité du numéro de sécurité sociale de Maura, ce qui expliquait pourquoi son adresse à Saco était apparue sur l’écran de mon détective privé lorsqu’il avait vérifié les antécédents de la disparue.

Les gens du coin s’arrêtaient souvent au motel pour leur donner des idées de pistes, et ils en avaient transmis certaines à la police. Une des plus prometteuses avait été la présence d’une camionnette rouge près du lieu de l’accident le soir de la disparition de Maura. Quelqu’un avait relevé son numéro de plaque et Graves avait réussi à retrouver le propriétaire, un homme du coin. Mais personne n’avait jamais parlé à ce dernier.

Dans les cartons provenant de la chambre universitaire de Maura, Graves avait trouvé quelques mots à l’attention de Billy. Il avait découvert que Maura avait contacté des microbrasseries dans tout le Massachusetts, à la recherche d’un emploi. Mais il n’y avait dans ce bric-à-brac aucun indice irréfutable de ce qui lui était arrivé.

Avec le recul, Graves pense que quelque chose de capital s’est passé lors de cette fête, la nuit où Maura a abîmé la voiture de son père en retournant au motel.

« On a entendu beaucoup de rumeurs sur cette fête, m’a-t-il dit. Mais on n’a jamais réussi à obtenir toute la vérité de Kate et Sara. On n’a jamais pu déterminer qui d’autre s’y trouvait. Or, je crois qu’une de ces personnes sait quelque chose. »

Graves avait lui aussi des questions délicates à poser à Fred. Par exemple, pourquoi il mentait parfois aux médias. Ce que lui avait raconté Fred au sujet du soir de la fête ne correspondait pas à ce qu’il avait déclaré aux journaux.

« Lorsque Maura était retournée au motel de son père cette nuit-là, le gérant avait appelé Fred dans sa chambre pour lui dire de venir dans le hall d'entrée. Fred m'a dit qu'en arrivant, il avait trouvé Maura effondrée dans un fauteuil, en larmes. Il ne m'a jamais dit pourquoi elle pleurait. Et je n'ai jamais insisté pour qu'il le fasse. S'il y a un mec qu'il ne faut pas essayer de forcer à quoi que ce soit, c'est bien Fred Murray. Il se fermera comme une huître et ne vous adressera plus jamais la parole. »

Un après-midi, Graves était passé à Hanover prendre Tim. Fred était là. Mais il ne voulait pas parler à Graves, lui avait expliqué Tim. Il ne voulait même pas le voir.

« Je ne lui ai jamais reparlé depuis. Ça a vraiment été dur à avaler, vous savez ? Mais il veut juste qu'on laisse les choses comme elles sont. Je crois qu'il souhaite juste être en paix. »

48

Région frontalière

Sur la route de St. Albans, où je me rendais à la recherche de Kathleen Murray, je me suis arrêté pour manger un morceau et consulter mes mails. Plusieurs Irréguliers me prévenaient de l'existence d'une déclaration officielle qui venait d'être publiée par les frères et sœurs de Maura sur la page Facebook consacrée à celle-ci. Ma récente conversation avec Fred Jr. avait entraîné une réaction.

> Au cours des quelques dernières années, un certain nombre de personnes ont décidé que servir leur intérêt personnel en déclarant des choses sans preuve était plus important que le fait qu'une jeune femme a disparu, laissant derrière elle une famille brisée, encore à la recherche de réponses. L'histoire de Maura n'est pas un récit fictif inventé par un scénariste. C'est une affaire bien réelle qui nécessite des réponses. Dépeindre une histoire sur la base de conjectures et d'allégations, et la dramatiser pour la faire correspondre à quelque norme hollywoodienne, semble plus important pour certains que fournir un effort de bonne foi pour nous aider à retrouver Maura. Récemment, des allégations scandaleuses et complètement mensongères diffamant notre père et notre famille ont fait surface en cette période difficile. Certains prêteront peut-être immédiatement foi à ces accusations, mais il n'est nulle part fait mention de la moindre enquête pour déterminer la présence, chez les sources citées, de préjugés ou de mobiles susceptibles d'avoir poussé à inventer ces révélations. Nous estimons que toute source d'information, ainsi que tout individu y étant relié, devrait faire l'objet du même niveau d'investigation pour déterminer si des faits de nature à les discréditer existent, qui pourraient mettre en doute la véracité de leurs affirmations. Nous restons une famille unie qui ploie sous le fardeau inconcevable de la disparition d'un être cher, une souffrance que nous ne souhaitons à personne. Chaque jour, sans exception, notre famille revit cette tragédie, dont le poids nous a tous affectés, et notre père plus que tout autre. Nous restons inébranlables dans nos efforts pour retrouver notre sœur, et nous remercions tous ceux qui nous ont apporté et continuent de nous apporter leur amour et leur soutien sur cette route difficile.
>
> Avec nos salutations,
> Kathleen, Freddie, Julie et Kurtis

Cette lettre m'a piqué au vif. Vraiment. À sa lecture, j'ai réellement eu l'impression d'être le journaliste véreux pour lequel ils me faisaient passer. J'ai l'habitude de susciter ce genre de réaction chez les proches d'un suspect. Mais venant de la famille d'une personne que j'essayais de retrouver, c'était une vraie gifle. Et ce qui me contrariait le plus, c'était l'argument facile selon lequel je faisais ça pour servir mon intérêt personnel.

Depuis que j'avais commencé à m'intéresser à cette histoire, j'avais dépensé 500 dollars en demandes d'accès à l'information. J'étais allé quatre fois en Nouvelle-Angleterre. À chacun de ces voyages, j'avais dépensé de l'argent en hôtels, en nourriture et en essence. Je n'avais par contre toujours pas reçu d'avance sur mon livre. J'aurais mieux mis mon temps à profit en écrivant un nouveau roman.

Je trouvais également curieux que Fred n'ait pas signé la lettre.

Plus déconcerté que jamais, je suis remonté en voiture et j'ai repris ma route.

Il y a quelque chose de dérangeant à Swanton. Une certaine noirceur dans le vent humide qui arrive du lac Champlain, dans les nuages gris et bas, dans le centre-ville aux façades de briques avachies de part et d'autre de la rue principale. Cette ville est américaine. Typiquement américaine. Le magasin de meubles Dam Furniture avec son enseigne peinte à la main. La Swanton House of Pizza dans le virage, près de la rivière Missisquoi. Mais il y a quelque chose qui cloche. Dans tout le tableau. La lisière du Canada est en vue. Droit au nord se trouve la partie de ce pays qui est résolument française, et abrite les Québécois. Alors, oui, Swanton fait partie des États-Unis, mais il y a quelque chose d'étranger qui y règne. Dans l'architecture. Dans l'accent chantant des mots prononcés par les gens. Il n'y a pas de point d'ancrage culturel ici. L'effet est déconcertant.

Mon iPhone a perdu le réseau alors que j'étais encore sur la 91. Sans GPS, j'ai dû tourner un peu en rond avant de trouver Jonergin Drive. Kathleen y avait vécu dans un mobile home bleu. Je suis arrivé de nuit et il n'y avait personne. J'ai engagé la conversation avec la famille qui habitait à côté. L'homme était en train de nettoyer son bateau et m'a invité à entrer. Sa femme m'a dit qu'elle se rappelait Kathleen : ç'avait été « une des filles de St. Francis », mais elle ne l'avait pas vue depuis longtemps. St. Francis aussi était parti.

J'ai pris une chambre dans un motel bas de gamme un peu plus loin sur la route. C'était à peine mieux qu'un asile de nuit et il y régnait un froid glacial quand je suis entré. Le radiateur mural industriel a mis dix bonnes minutes à réveiller la pièce. Le lendemain, je me suis levé de bonne heure pour me rendre dans un boui-boui de l'autre côté de la ville. Gnomini m'attendait à l'intérieur.

C’était la première fois que je rencontrais un de mes Irréguliers. « Gnomini » intervenait souvent sur Websleuths, et était l’un des lecteurs réguliers qui m’aidaient de temps à autre. Il s’est révélé être un ancien reporter, à la retraite et dur d’oreille. Après le petit déjeuner, je suis monté dans sa voiture pour qu’il puisse m’emmener à une autre adresse que nous avions trouvée pour Kathleen. Alors que nous traversions la voie ferrée, je me suis de nouveau fait la réflexion que j’étais bien empressé, apparemment, de monter en voiture avec des inconnus. Je ne connaissais pas cet homme. Pas vraiment. Il n’était rien de plus qu’un avatar sur Internet pour moi. Il pouvait très bien me tuer et m’enterrer, et personne ne le saurait jamais. Était-ce ce que je cherchais ? Peut-être que oui, commençais-je à soupçonner.

L’adresse que nous avions trouvée s’est avérée être celle du bureau des agents de probation à St. Albans. C’était là que le courrier de Kathleen était transféré.

Gnomini m’a ramené au café-restaurant ; puis, pris d’une lubie, je suis repassé devant le mobile home, dans Jonergin Drive, où Kathleen avait vécu avec St. Francis. Il y avait un homme à l’intérieur, en train d’arracher le placo et de tout jeter sur la pelouse. Je me suis garé sur le bas-côté et me suis approché pour frapper à la porte ouverte.

« Je viens d’acheter, m’a-t-il expliqué après que je me suis présenté. Je vais tout casser à l’intérieur, le retaper et le mettre en location. »

Je lui ai demandé s’il avait trouvé des choses intéressantes en faisant le ménage.

« Des seringues, mec, m’a-t-il répondu. Des putain de seringues, partout. »

49

J’ai vu ton pense

« Il faut que je te raconte quelque chose qui est arrivé avec Casey », m’a annoncé Julie peu après mon retour.

Généralement, quand ma femme disait quelque chose de ce genre, ce n’était pas bon signe. Mais cette fois, c’était différent, je le voyais bien. Julie n’avait pas l’air triste, mais excitée, et peut-être un peu effrayée.

« Qu’est-ce qui s’est passé ? ai-je demandé.

– Eh bien. On était assis à table, c’était le dîner. Et j’étais en train de réfléchir à ce que j’allais lui préparer comme pique-nique pour le lendemain midi. Et je me suis dit : *Je vais lui faire un sandwich au salami ; je parie qu’il aimera ça.* Je ne lui en avais jamais fait avant, mais là je me suis dit que j’allais essayer. Et à ce moment-là, il me regarde et il me dit : “Oui. J’aimerais bien avoir un sandwich au salami pour le déjeuner. Tu pourrais le mettre dans mon sac.” »

Il y a quelque chose qu’il faut que vous sachiez au sujet de ma femme. C’est une sceptique au plus haut degré. Elle a été élevée dans la religion catholique, mais n’a jamais fait sa confirmation parce qu’elle n’avait pas la foi. Quand on lui pose expressément la question, elle se présente comme agnostique, mais en réalité c’est une athée, ou pas loin. Elle ne croit pas aux ovnis. Elle ne croit pas au Bigfoot. Elle ne croit pas aux fantômes.

« Tu crois qu’il a lu dans tes pensées ? » lui ai-je demandé.

Elle a haussé les épaules.

« Je lui ai demandé pourquoi il avait dit ça, et il m’a répondu : “Maman, je peux voir ton pense.”

– “Ton pense” ?

– Comme un ballon ou quelque chose comme ça au-dessus de ma tête. Comme une bulle de pensée dans une BD. »

C’est devenu une petite blague récurrente entre nous, cette expression : « Je peux voir ton pense. » Mais c’est arrivé encore et encore, de plus en plus régulièrement.

Un après-midi, alors que je l’emmenais à l’entraînement de foot, il m’a demandé qui allait faire travailler son équipe ce jour-là.

« Comment ça ? ai-je répondu. Ton entraîneuse, bien sûr. »

Il a eu l’air inquiet.

« Mais si elle est malade ?

– Elle n’a encore jamais été trop malade pour ne pas faire l’entraînement », l’ai-je rassuré.

Quand nous sommes arrivés, un homme que nous ne connaissions pas était en train de rassembler les enfants. L’entraîneuse avait appelé pour prévenir qu’elle était malade.

Mais pour moi, le moment décisif a été celui du Wal-Mart. J’avais emmené Casey pour retourner un cadeau d’anniversaire. Nous faisions la queue à l’accueil du magasin derrière une vieille dame silencieuse. Soudain, Casey s’est mis à chanter : « *Just thinkin’ about, tomorrow…* »

La vieille dame a légèrement sursauté et s’est retournée pour le regarder. Quelque chose l’avait terrifiée. Mais tout ce qu’il avait fait, c’était chanter une chanson : *Annie*. Je trouvais cela peut-être un petit peu bizarre, puisque nous n’avions pas regardé le film depuis bien six mois et qu’il venait de se mettre à chanter ça sans crier gare, mais après ?

En repartant, la vieille femme s’est arrêtée à côté de moi. Elle a paru hésiter à parler, puis a fini par me dire :

« J’ai cette chanson dans la tête depuis hier. Celle que votre fils a commencé à chanter. Je crois qu’il l’a prise dans ma tête.

– Il aime ce film », ai-je répondu en guise d’explication.

Mais elle a secoué la tête.

« Il ne l’a pas commencée au début. Il l’a prise juste à l’endroit où j’en étais et l’a chantée avec moi dans ma tête. Et maintenant, elle est partie. »

Au début du mois d’avril, je conduisais Casey à l’école, avec Lainey dans son siège auto.

« Est-ce que tu as envie d’aller en prison ? m’a-t-il brusquement demandé.

– Quoi ? Non, ai-je répondu. Pourquoi est-ce que tu me poses cette question ? »

Il s’est contenté de hausser les épaules. Mais je voyais son visage dans le rétroviseur, et il avait l’air inquiet. Il avait la même expression que lorsqu’il avait su que son entraîneuse était malade.

50

Eucatastrophe

6 mai. J'étais assis avec les autres parents dans le hall d'entrée de Flytz Gym à Cuyahoga Falls, en train d'attendre que Casey ait fini son cours de gymnastique, lorsque j'ai reçu le premier texto :

Amanda et Gina viennent de sortir d'une maison dans le West Side.

C'était tout ce qui était écrit.

« Putain ! » me suis-je exclamé à voix haute.

Certains des autres parents m'ont regardé avec inquiétude. Je ne leur ai pas prêté attention. Un miracle venait d'arriver à Cleveland, et bientôt ils en entendraient parler eux-mêmes. Un « putain ! » collectif était sur le point de retentir dans le nord-est de l'Ohio pour faire tout le tour de la planète. Amanda Berry et Gina DeJesus venaient de revenir d'entre les morts. Elles étaient en vie ! Et ensemble. Après tout ce temps.

Puis un autre texto :

Il y a une troisième femme avec elles.

« Putain ! » me suis-je de nouveau écrié.

Une femme m'a regardé en fronçant le nez.

Dès l'entraînement terminé, j'ai ramené Casey à la maison. En le déposant, j'ai expliqué à Julie ce qui était en train de se passer. Les chaînes d'information ne s'étaient pas encore emparées de la nouvelle, mais elles n'allaient pas tarder à le faire. Je voulais être à Cleveland quand ça éclaterait. Il fallait que je sois là pour ça. J'ai pris ma Pontiac Vibe et j'ai foncé vers le nord par la route 77. Le temps que je sorte d'Akron, les premiers communiqués étaient arrivés sur les ondes.

Amanda Berry et Gina DeJesus sont en vie. Une autre femme, Michelle Knight, disparue depuis plus de dix ans, a été délivrée aussi. Suspect en garde à vue. Personne n'est mort.

C'est une de ces histoires qui sont trop belles pour être vraies. Quelque chose qui est si bon et si plein de grâce que ça vous fait réévaluer la façon dont vous voyez le monde ; tout l'inverse de ce que nous avons ressenti dans nos cœurs le matin du 11-Septembre. C'était l'*eucatastrophe* de Tolkien, devenue réalité. Sauf que dans cette histoire, au lieu d'aigles, le *deus ex machina* était un Afro-Américain du nom de Charles Ramsey, qui avait aidé Amanda à sortir de cette maison infernale et qui s'exprimait en bons mots pleins de franchise : « J'ai su qu'il y avait quelque chose qui clochait quand une jolie petite Blanche s'est jetée dans les bras d'un homme noir. »

Tout en fonçant vers Cleveland, je me suis demandé qui était le suspect. Pouvait-il être le croquemitaine responsable de tous les autres kidnappings non élucidés de la région ? Était-ce l'homme qui avait enlevé Amy Mihaljevic ? À combien de familles ce seul jour allait-il permettre de tourner la page ?

Au lieu de me rendre sur le lieu du crime dans Seymour Avenue, j'ai choisi d'aller au centre médical MetroHealth, où les victimes avaient été transportées. Je me suis garé à côté des camions des médias. Toutes les chaînes locales étaient représentées. Les journalistes étaient attroupés devant le portique d'entrée, attendant la première conférence de presse officielle. Je suis passé devant eux au petit trot, comme si je savais ce que je faisais. Un garde m'a laissé entrer sans rien me demander. Je portais un costume. Il a dû croire que j'étais un avocat.

Je me suis installé à l'accueil, adossé à un mur, et me suis occupé avec mon ordinateur en regardant les gens aller et venir. Environ quarante-cinq minutes après mon arrivée, la mère de Gina est entrée par l'arrière. Elle m'a reconnu pour m'avoir rencontré quand j'avais travaillé sur la disparition de sa fille, et m'a serré dans ses bras.

« Je suis tellement content pour vous, lui ai-je dit.

– Je n'arrive pas à y croire, m'a-t-elle répondu. Je… Je n'arrive tout simplement pas à y croire. »

Une grosse femme en uniforme, qui faisait fonction de contact avec le bureau de police de Cleveland, s'est immiscée entre nous.

« Comment êtes-vous entré ? m'a-t-elle demandé.

– Je ne suis pas reporter, ai-je répondu. Enfin, je ne le suis plus.

– Qu'est-ce que vous faites ici ?

– Il faut que quelqu'un prévienne les familles de la folie que ça va bientôt être ici. » À travers les portes vitrées, je lui ai montré du doigt le cirque qui était en train de se préparer. « Ça, c'est juste les médias locaux. Mais dans une heure, vous aurez CNN en plus. Fox News. NBC. Probablement Nancy Grace. Tout le monde va vouloir sa part de cette histoire, et il faut que vous preniez le contrôle de la situation et que vous posiez les termes avant que ça dégénère. Les familles ont besoin d'un intermédiaire avec les médias. Mais elles devraient gérer ça ensemble. »

Je lui ai donné mon numéro et lui ai demandé de le faire passer. Ma brève intervention n'a probablement rien changé – les cabinets de gestion de crise avaient déjà commencé à contacter les familles, j'en suis certain. Mais les trois femmes ont fait ce que j'avais suggéré. Elles se sont unies derrière un cabinet local, Hennes Paynter, et ont essuyé la tempête médiatique avec succès. Bien sûr, après avoir survécu à Ariel Castro, elles n'allaient pas se laisser effrayer par le harcèlement de quelques journalistes.

Ce nom : Ariel Castro. Dès que je l'ai entendu, ça m'a fait l'effet d'un coup de poing à l'estomac. Je connaissais ce nom, Castro. Je savais que je le connaissais.

De retour chez moi, j'ai parcouru les notes et les e-mails accumulés pendant les mois que j'avais passés à enquêter sur la disparition d'Amanda et de Gina. Et je l'ai trouvé. Castro. Le père de Gina m'avait donné le nom de la fille d'Ariel, Arlene Castro. J'avais eu l'intention de l'interviewer, mais parce qu'elle était mineure, mon rédacteur en chef et moi avions décidé de la laisser tranquille.

Comment les choses auraient-elles tourné si je lui avais parlé ? Aurait-elle dit quelque chose qui aurait éveillé mes soupçons au sujet de son père ?

C'est exactement deux semaines plus tard que ma mère m'a appelé. Au ton de sa voix, j'ai su que quelque chose n'allait pas, vraiment pas.

« Jimmy, m'a-t-elle dit. Il y a un homme qui harcèle ta sœur. »

En l'écoutant parler, j'ai senti cette rage calme me glacer le sang.

51

Outrage

J'ai dû m'y reprendre à trois fois pour composer le numéro correctement. Julie a répondu à la deuxième sonnerie.

« Où es-tu ? lui ai-je demandé.

– En voiture. Avec Casey et Lainey.

– Est-ce que tu peux t'arrêter ?

– Pourquoi ?

– J'ai besoin que tu notes quelque chose et je ne veux pas que tu aies d'accident.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Arrête-toi.

– Je suis dans une allée privée. Quoi ?

– J'ai besoin que tu appelles un avocat du nom de Roger Synenberg.

– Quoi ? Pourquoi ?

– Je suis en prison. »

Revenons un peu en arrière. Il y a des choses qu'il faut que vous sachiez avant que nous rentrions dans le vif du sujet.

Ma mère. Elle vivait dans une maison du côté sympa de Lakewood, avec trois de mes sœurs. Barb, celle du milieu, âgée de vingt-deux ans, partageait le premier étage avec elle. Elle avait deux chiens, dont un bouledogue américain, une vraie brute. Cela faisait près d'un an que j'essayais de la convaincre de s'en débarrasser. Par bien des côtés, elle me fait penser à Maura, et je lui demandais souvent son point de vue sur ce mystère au gré de son évolution. Elle était sportive, comme Maura, jolie et discrète. Super intelligente, mais en difficulté à l'université. Elle faisait des études d'infirmière. Et elle en connaissait un rayon sur les bars.

Les problèmes ont commencé quand son bouledogue a attaqué un autre chien devant chez elle. Le propriétaire de ce dernier a signalé l'incident et un employé du contrôle animalier est venu. C'était un jeune homme, de l'âge de Barb. Maigre, le regard chafouin ; appelons-le Brian. Après cette première rencontre, Brian s'est immiscé dans la vie de ma sœur de façon de plus en plus étrange. Il a commencé à passer régulièrement chez elle, à l'appeler au téléphone. Mais, chose curieuse : à chaque fois qu'il venait, à chaque fois qu'il appelait, il mettait un point d'honneur à dire à Barb qu'il était « de repos » et que ses visites n'étaient pas « officielles ». Ce comportement est allé s'aggravant au cours des semaines suivantes. Quand Barb a arrêté de lui répondre au téléphone, il a appelé notre mère au travail pour lui demander où elle était. Puis il est revenu une fois de plus chez elles et a dit à Barb de le laisser entrer pour qu'il puisse jeter un coup d'œil au rez-de-chaussée. Ce qu'il faisait dépassait largement le cadre de ses fonctions. Ma première pensée en apprenant tout cela a été qu'il faisait du repérage.

Mon cerveau est une encyclopédie des comportements déviants, et les actions de Brian me rappelaient Dennis Rader – BTK –, le tueur en série qui avait terrorisé Wichita, Kansas, de 1974 à 2005. Rader, lui aussi, avait été un employé du contrôle animalier, et s'était servi de cette position pour obtenir des informations sur ses victimes : si elles avaient un chien de garde ; comment leur maison était agencée.

Notre mère avait surpris Brian devant leur maison quelques jours avant de m'appeler. Il n'était pas en uniforme. Il lui avait dit se trouver dans leur rue, en dehors des heures de travail, par hasard, parce qu'il habitait dans le coin. Mais lorsque je me suis renseigné sur lui, j'ai découvert qu'il habitait Westlake, à deux villes de là.

Barb devait comparaître au tribunal ce jour-là, un lundi, pour répondre à des questions sur son chien. J'ai laissé les enfants à la baby-sitter pour aller au bâtiment municipal de Lakewood, où j'ai pu voir Brian pour la première fois alors qu'il entrait dans la salle d'audience. Il m'a donné la chair de poule. Il s'est assis à trois mètres de ma sœur, et s'est mis à la reluquer.

Le juge est entré : Patrick Carroll, un vieil homme acariâtre qui avait la réputation d'être très moqueur dans ses critiques. Il était particulièrement dur avec les gens jugés pour conduite en état d'ivresse.

Lorsqu'il a appelé Barb, je l'ai accompagnée à la barre.

« Qui êtes-vous ? m'a demandé le juge.

– Son frère.

– Si vous n'êtes pas avocat, vous n'avez pas le droit d'être ici.

– Je sais. Mais il se passe quelque chose dont il faut que vous soyez informé.

– Laissez-moi vous reposer la question. Êtes-vous avocat ?

– Non.

– Alors sortez d'ici. »

Je me suis tourné vers Barb, réalisant un peu tard que cette petite conversation n'allait pas jouer en notre faveur. Ce n'était pas le bon endroit. Pas le bon moment.

« Plaide non coupable, c'est tout, lui ai-je dit. On reviendra.

– Dehors ! »

Un policier qui se tenait près de la porte s'est avancé vers moi. J'ai levé les mains pour lui faire savoir que je m'en allais. Mais tout en me dirigeant vers la sortie, je me suis fait entendre.

« Cet homme, ai-je dit en montrant du doigt l'employé du contrôle animalier assis près du procureur, harcèle ma sœur. Il faut que quelqu'un se renseigne sur lui. »

J'étais arrivé devant la porte lorsque le juge m'a lancé l'ultimatum :

« Un mot de plus, et je vous déclare coupable d'outrage à magistrat. »

Ç'a été comme si quelqu'un venait d'ouvrir une porte dans ma tête. *CCRRIIII !* Et voilà le monstre enragé en liberté. Mes pensées étaient un tourbillon de souvenirs. Que savais-je au sujet du juge Carroll ? Que pouvais-je dire qui ait le plus d'impact, qui lui montre à quel point je me fichais de l'outrager ? Ah, oui. L'insulte qu'il ne fallait surtout pas lancer au juge Carroll…

« Vous n'êtes qu'un ivrogne ! » ai-je crié.

Un hoquet de stupeur a fait le tour de la salle. Je lui ai tourné le dos et suis sorti.

L'agent qui se tenait près de la porte était un jeune homme du nom d'Anthony Ciresi. Il venait d'escorter un homme qui arrivait de prison. C'était pour ça qu'il était là. Il m'a suivi hors de la salle d'audience et m'a projeté contre le mur en béton de l'autre côté du couloir, violemment. J'en ai eu le souffle coupé. Je n'arrivais plus à respirer.

J'ai eu deux pensées distinctes.

La première : *Oh merde. La rage est toujours aux commandes. Attends. Attends. Donne-moi une seconde pour me calmer.*

La deuxième : *OK, connard. Tu veux te battre ? Bien. Parce que ça fait longtemps que j'attends de me colleter avec quelqu'un et tu feras très bien l'affaire.*

J'ai senti des mains sur mes poignets. Faisant volte-face, j'ai attrapé Ciresi par le bras et je l'ai envoyé valser loin de moi. C'était comme jeter une balle de foin du haut d'un camion. Je l'ai regardé se relever du sol carrelé, j'ai vu la peur dans ses yeux. J'ai adoré ça. Ne serait-ce que parce que pour le restant de sa carrière, lorsque l'envie le prendrait de brutaliser un accusé, il se souviendrait de moi et de la facilité avec laquelle j'avais pris le dessus sur lui.

J'étais prêt à me jeter sur lui. Je voulais abattre mon poing sur ce visage lisse deux ou trois fois avant qu'on puisse nous interrompre. Mais cette autre partie de moi, plus récente, cette partie qui est un père et un mari, s'est interposée en disant : *N'aggrave pas les choses !*

Ça a donné à Ciresi le temps de porter la main à sa ceinture. Il en a tiré une arme. Au début j'ai cru que c'était un pistolet. Mais ensuite j'ai remarqué sa couleur jaune vif. Un Taser. Braqué sur mon cœur.

J'ai levé les mains en disant :

« OK.

– Tourne-toi », a-t-il grondé.

J'ai obéi. Quelques secondes plus tard, il me passait les menottes, enfonçant le métal dans ma peau autant que possible et m'écrasant le visage contre le mur. J'ai tourné la tête et découvert une femme assise dans le couloir, qui attendait de payer une amende. Elle avait tout vu, et c'était le seul témoin. Elle avait la bouche ouverte en une expression comique d'effarement. Je lui ai souri, essayant de donner l'impression d'un homme sympathique.

« Est-ce que vous l'avez vu me projeter contre le mur ? » lui ai-je demandé.

Elle a hoché la tête.

« J'aurai besoin de votre nom. »

Ciresi m'a fait faire un quart de tour et m'a emmené dans le couloir, me faisant tourner au bout pour gagner le poste de police de l'autre côté du bâtiment. D'autres agents arrivaient en courant, attirés par le bruit de notre lutte. Ils ont ralenti en voyant que j'étais menotté. Deux ou trois d'entre eux ont donné une tape dans le dos à Ciresi en disant des choses bizarres comme « Tel père, tel fils. » J'apprendrais plus tard que Ciresi était en fait le fils de l'homme qui avait dirigé le bureau des inspecteurs de la police de Lakewood pendant des années. Tu parles d'une déveine.

« Je ne suis pas un pauvre beauf avec un coup dans le nez, ai-je déclaré en faisant de mon mieux pour refouler le Hulk en moi, et refermer cette porte avant de m'enfoncer encore davantage. Ce que vous avez fait tout à l'heure, ça s'appelle de la brutalité policière.

– Ah ouais ?

– Vous allez vous retrouver à mettre des PV d'ici un mois. »

Il a soupiré et écrit quelque chose dans son calepin. J'avais choisi la pire chose à dire, une fois de plus.

J'ai été inculpé d'« agression sur un agent de la paix », un délit du quatrième degré. Passible de dix-huit mois de prison. J'ai eu droit à un coup de téléphone, que j'ai utilisé pour appeler Julie. Après ça, on m'a donné une tenue orange. Quelqu'un m'a tendu une couverture roulée. Et un autre agent m'a conduit à ma cellule.

Je me suis allongé sur le matelas et me suis repassé les événements de la journée dans la tête, essayant de déterminer à quel point exactement j'étais dans la merde. Il y avait à peu près huit autres mecs avec moi, assis dans la pièce commune en train de regarder la télévision. Ils ont voulu savoir pourquoi j'étais là, mais j'ai refusé de leur parler. J'allais bientôt ressortir. Je le savais. Ma place n'était pas là, parmi eux. J'ai tiré la porte de ma cellule, m'enfermant à l'intérieur.

52

Peine de prison

« Hé ben. Quand il vous a défié de dire un mot de plus, vous n'y êtes pas allé de main morte », a fait Dominic Coletta.

Nous interprétions un de ces clichés de cinéma : moi en pyjama orange, derrière une vitre en plexiglas, en train de parler dans un combiné de téléphone crasseux à mon avocat bien habillé de l'autre côté. Lorsque Julie avait appelé Roger, Roger avait appelé Dominic. Celui-ci était une étoile montante du monde des avocats de la défense à Cleveland, et le protégé de Roger. Mince, beau garçon, brun, italien. Il maîtrisait déjà l'art d'économiser ses mots.

« Voici comment ça va se passer, James, a-t-il continué. Je vais vous sortir d'ici, mais ce ne sera pas aujourd'hui. Demain matin, nous allons passer devant le juge Carroll. Vous allez vous excuser. Platement. Puis vous plaiderez coupable d'outrage à magistrat. À ce niveau-là, on ne peut rien faire. Vous allez plaider coupable et il va vous condamner à une peine d'emprisonnement. Mais ce n'est pas de ça que vous devez vous inquiéter. Notre vrai souci, c'est le délit. Ils vont devoir vous mettre en examen au niveau du comté de Cuyahoga. Mais il ne faut pas que vous soyez envoyé à la prison du comté. Ce ne serait pas bon pour vous de vous retrouver là-bas. Il vaut mieux que vous purgiez votre peine dans une prison municipale.

– D'accord.

– Où est-ce que vous travaillez ?

– J'enseigne à l'université d'Akron.

– Vous perdrez probablement votre emploi si vous vous retrouvez avec un délit dans votre casier judiciaire, n'est-ce pas ?

– Oui.

– OK. Combien d'enfants ? »

J'ai levé deux doigts.

« Bien. On va vous sortir d'ici, a-t-il répété.

– Une dernière chose, ai-je dit. J'ai besoin de mon Cymbalta. Rapidement. Je ne peux pas me retrouver en état de manque ici. »

Dans la pièce commune, j'ai trouvé un exemplaire corné d'un des premiers romans de Dan Brown, *Deception Point*, et je l'ai rapporté dans ma cellule. J'avais toujours voulu le lire. J'en avais enfin le temps. M'allongeant sur le lit, je me suis plongé dedans.

Un peu plus tard, un homme nous a apporté à dîner sur des plateaux à compartiments comme on en voit dans les cantines scolaires. Nuggets de poulet tout secs, pain, maïs. Que des féculents. Je n'y ai pas touché. J'ai donné ma part aux autres mecs, qui m'ont été assez reconnaissants de ce rab de nourriture pour arrêter de me rudoyer.

Vers 9 heures du soir, je me suis rappelé que je n'avais pas dit à Julie où aller chercher les médicaments de Lainey. Elle était malade depuis quelques jours et son médecin lui avait prescrit quelque chose pour soigner sa toux. J'ai appuyé sur le bouton à côté de l'interphone qui se trouvait au mur, au-dessus des toilettes en métal.

« Ouais ? a répondu un homme à la voix bourrue.

– Il faut que j'appelle quelqu'un.

– Ah ouais ? » Il a ricané. « Mais bien sûr, tout de suite. »

Il ne m'a jamais laissé passer cet appel.

La réalité commençait à s'imposer à moi : je n'avais aucun contrôle sur quoi que ce soit.

Le lendemain matin, on m'a amené devant le juge Carroll. Cette fois, je portais une combinaison orange. Julie et Barb étaient assises au fond de la salle d'audience.

« Je suis désolé, ai-je dit au juge. J'ai honte de la façon dont je me suis comporté. Je ne sais pas exactement comment j'en suis arrivé là. »

Il ne m'a même pas regardé. J'ai été condamné à dix jours de prison, une peine exorbitante pour un simple outrage à magistrat. Mais j'avais rendu les choses personnelles.

Le policier qui tenait mes menottes m'a laissé embrasser Julie avant de repartir, et lui dire que j'étais désolé. Puis il m'a ramené dans ma cellule. Je me suis assis sur le lit et j'ai pleuré, et quand j'ai eu fini de pleurer, j'ai lu. J'ai dormi et j'ai lu. Ce soir-là, j'ai payé la caution pour le délit d'agression et, vers minuit, on m'a transféré dans une nouvelle prison, en banlieue. « C'est le Hilton des prisons du coin, m'a dit l'agent qui m'y emmenait. Le meilleur endroit où purger une peine dans tout le comté de Cuyahoga. »

J'ai eu droit à ma propre chambre, une étroite cellule de béton avec un lit au matelas mince et un bloc toilettes-lavabo en inox. Celui-ci était équipé d'une fontaine à eau, mais elle n'arrêtait de couler que quand on tirait à nouveau la chasse d'eau. De 7 heures du matin à 11 heures du soir, ma porte était

déverrouillée et je pouvais m'asseoir dans la pièce commune, qui était équipée d'une télévision, d'un téléphone public et d'une douche. Deux autres chambres donnaient sur cet espace. Pendant l'essentiel de mon séjour là-bas, il n'y a eu que moi et deux autres gars dans le bloc cellulaire.

Casey débordait de curiosité, comme d'habitude. Je lui parlais tous les soirs, appelant en PCV du téléphone dans la salle commune quand les autres prisonniers faisaient la sieste. « Est-ce que les menottes t'ont fait mal ? Est-ce que ton lit gratte ? Maman dit que ton lit est rêche et que tes habits te démangent. J'ai dit au dentiste que tu étais en prison. Combien de temps tu vas y rester ? »

Nous avions décidé de ne rien lui cacher de toute l'expérience, d'être entièrement sincères à ce sujet. Notre espoir était qu'il trouverait ça un peu effrayant et aurait envie de mieux se comporter à l'école ; que voir ce qui arrive à un adulte quand il se bagarre le motiverait à arrêter de chercher des noises à ses enseignants.

« Je vais te faire évader, m'a dit Casey, d'une voix qui le faisait paraître bien plus âgé que ses cinq ans. Je vais amener cent autres Casey et on va prendre une échelle, une scie, et on va te libérer !

– Casey, s'il te plaît, ne fait rien de ce genre, ai-je répondu.

– Je t'aime, Papa.

– Moi aussi. Gros comme ça. »

J'ai remarqué les tremblements le deuxième matin après mon arrivée dans cette nouvelle prison. Je n'arrivais pas à garder la main gauche immobile. C'est seulement quand j'ai senti une migraine naître derrière mon œil droit que j'ai compris ce qui se passait. Bien qu'ils m'aient donné mon Cymbalta, j'étais en état de manque. Ces derniers temps, j'avais bu plus que je n'en avais conscience. Avec le recul, je peux voir comment j'en étais arrivé là, petit à petit : une bière à la fin de la journée, puis deux, puis quelques-unes de plus et un verre de whisky pour faire passer. Tous les soirs. Depuis environ cinq mois. Et pour être complètement franc, j'avais aussi commencé à me servir dans le flacon d'oxycodone que Julie avait gardé après l'accouchement. Un soir sur deux, depuis un bout de temps. Et il y avait l'herbe. Et le NyQuil[27].

Les vingt-quatre heures qui ont suivi ont été dures. Je suis resté dans ma chambre, caché sous la couverture en laine, feignant de dormir.

Près de la télévision, mes deux codétenus (qui étaient chacun là pour une période de trente jours) regardaient *Cops*[28] et jouaient aux cartes.

Quand je me suis réveillé le lendemain matin, je me sentais un peu mieux. Lorsque les portes se sont ouvertes, je suis allé prendre une douche puis, au lieu de retourner dans ma chambre, je me suis assis à côté des autres hommes pour prendre mon petit déjeuner.

Ils étaient tous les deux plus jeunes que moi. L'un d'eux, Matt, avait une forme de tête bizarre, et il lui manquait quelques dents. L'autre, Alan, avait l'air d'un jeune homme ordinaire entre vingt et trente ans. Mignon. Brun. Mais un peu voyou. Sa mère est passée déposer pour nous un jeu de société, Monopoly. Je les ai regardés jouer. Alan a fini par aller directement en prison cinq tours de suite. J'ai expliqué le concept d'ironie.

Deux fois par jour, on nous laissait sortir dans la cour. C'était un carré de béton avec des murs en béton et un plafond grillagé. Il y avait deux ballons de foot coincés dans un coin, entre le mur et le grillage, trop haut pour qu'on puisse les attraper. Parfois je sortais m'asseoir sur un banc.

Un jour, en revenant dans notre bloc, j'ai demandé à la garde qui nous escortait s'il y avait une bibliothèque dans la prison. Elle a ramené les deux autres à leur cellule puis m'a fait remonter le couloir jusqu'à un placard à balais. Sur une étagère, derrière les serpillières, était posé un carton de livres. Tout ce que j'avais toujours voulu lire sans jamais en avoir le temps s'y trouvait. Hemingway. Irving. J'ai même découvert un exemplaire en livre de poche de *Voyages* de Michael Crichton, un mémoire obscur que j'avais cherché en vain pendant des années. J'ai pris une pile de bouquins. Je pleurais. Je ne sais pas pourquoi. Mais je pleurais. Je me sentais vidé.

« Prenez celui-ci aussi », m'a dit la surveillante.

C'était une Afro-Américaine à l'attitude maternelle. Jolie. Ronde. Elle me montrait une Bible.

« D'accord, ai-je répondu.

– Je ne connais pas votre histoire. Mais ça va aller. Que votre cœur ne se trouble pas, dit l'*Évangile selon Jean*, chapitre 14, lisez-le.

– D'accord.

– Jean, chapitre 14. N'oubliez pas. »

Plus tard ce soir-là, seul dans ma chambre, je l'ai lu.

Et tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai.

Sortez-moi de là, ai-je prié. *S'il vous plaît, laissez-moi rejoindre ma famille.*

Le lendemain matin, cinq jours après le début de ma peine de dix jours, l'homme qui nous apportait le petit déjeuner avait une nouvelle pour moi.

« Renner, a-t-il dit. Vous sortez aujourd'hui. Le juge a décidé de vous relâcher plus tôt. »

Julie m'attendait dans le hall. Elle avait amené Casey et Lainey. Je les ai serrés fort dans mes bras.

---

27. Médicament contre le rhume contenant des substances narcotiques.

28. Série de téléréalité où l'on peut voir des policiers procéder à de vraies arrestations.

53

Beagle contre-attaque

La prison m'avait marqué physiquement. J'avais perdu quatre kilos en six jours. À un moment où à un autre, j'avais aussi été exposé à un staphylocoque doré, parce que je suis ressorti avec une infection qui faisait pourrir mes ongles, y laissant des trous.

Les effets secondaires de mon arrestation étaient encore inconnus. Je n'étais pas sûr de la gravité des conséquences qui m'attendaient. Je ne savais même pas jusqu'à quand elles se feraient sentir. La grosse question était de savoir si la presse serait là pour couvrir ma comparution initiale devant le tribunal du comté de Cuyahoga, qui était prévue pour le 19 juin, date de mon neuvième anniversaire de mariage. Tout attaché de presse digne de ce nom vous expliquera qu'il est dans votre intérêt de prendre les devants sur ce qu'on dira de vous, alors c'est ce que j'ai fait. Dans un long message posté sur Facebook, j'ai parlé de mon arrestation et de mon séjour en prison.

Mes aveux ont été immédiatement republiés sur la page Topix consacrée à Maura Murray.

Le lendemain, Alden Olson, alias 112dirtbag, envoyait un mail au directeur du département d'anglais de l'université d'Akron :

> Vous serez peut-être intéressé de savoir que James W. Renner, professeur d'anglais à l'université d'Akron, a récemment été incarcéré pour outrage à la Cour, et plus tard inculpé, dans le cadre du même incident, d'agression sur un agent de police au tribunal de première instance de Lakewood, dans le comté de Cuyahoga.
>
> Je suis le dernier à vouloir décourager la liberté académique, mais la conduite générale de M. Renner en ligne, et dans une certaine mesure, en personne, perturbe nombre de ceux qui le suivent. Certains se demanderont pourquoi le contenu des écrits de Renner n'a pas été examiné plus attentivement par l'université d'Akron avant qu'il soit embauché. Pour citer le site web de votre établissement, « La sécurité est la priorité absolue à l'université d'Akron, comme en témoigne la grande variété de programmes éducatifs et de services de sécurité mis en place pour aider à protéger, informer et responsabiliser nos étudiants… »
>
> En vous remerciant par avance,
> Cordialement, Alden H. Olson
> Hadley, Massachusetts.

Une fois par semaine, je joue au poker avec le directeur du département d'anglais et, à force, il me connaît bien. Il n'empêche, l'amitié a ses limites.

« Si tu finis vraiment avec un délit dans ton casier judiciaire, l'université sera obligée de te virer, m'a-t-il dit. Je ne pourrai rien faire pour toi. »

L'attaque suivante est venue du camp de Kevin Coughlin, dont les partisans n'avaient toujours pas digéré le portrait que j'avais brossé de l'ancien candidat au poste de gouverneur.

Un compte Twitter associé à ce dernier a publié ce message : « James Renner, blogueur libéral en disgrâce, assigné demain à comparaître pour agression sur un agent de police. »

Il y avait forcément un journal qui allait se jeter sur l'histoire, ce n'était qu'une question de temps. J'entendais déjà ma réputation commencer à dérailler, tel un petit train touristique qui aurait abordé le dernier virage un peu trop vite.

Le jour de ma comparution initiale est arrivé. C'est le moment où vous devez vous présenter devant le juge et écouter la lecture officielle de l'acte d'accusation dressé contre vous. Devant le palais de justice, il y avait des camions de télévision garés tout le long de la route, leurs antennes dressées vers le ciel estival comme les mini-gratte-ciel d'une ville éphémère. J'étais foutu.

Mais lorsque je suis entré dans la salle d'audience, il n'y avait aucune caméra en vue. Il se trouvait qu'Ariel Castro comparaissait lui aussi devant un tribunal ce jour-là, pour une audience préliminaire, quelques étages en dessous de moi. Les étapes de nos procédures juridiques respectives s'échelonnaient de telle façon qu'à chaque fois que je venais au palais de justice, Castro y était aussi. Encore cette formidable symétrie. Ou peut-être, cette fois, était-ce une simple coïncidence.

On m'a emmené par une porte latérale pour réenregistrer mes données dans le système du comté, qui s'occupe des poursuites pour délits. Empreintes digitales. Photos d'identité judiciaire. J'ai passé la journée dans une pièce sale sans fenêtres, à attendre que le garant des cautions judiciaires s'organise avec le tribunal pour le paiement[29]. L'endroit était dégoûtant. Des années de crasse s'accumulaient le long des plinthes, colonisant le carrelage comme une dépression bactérienne. J'ai regardé passer des prisonniers dans le couloir, escortés par des gardes en uniforme. Les détenus au niveau du comté étaient différents des hommes que j'avais vus à la prison municipale. Ils étaient déprimés, grisonnants, usés. Dans toute cette épreuve, ce sont ces trois heures passées à la prison du comté qui m'ont le plus terrifié.

Peu de temps après, Alden Olson a republié cette effrayante vidéo où il est assis dans son sous-sol, en train de ricaner en lorgnant la caméra ; celle qui se termine sur « Joyeux Anniversaire ». Sauf que cette fois, il ne l'a pas mise en ligne à la date de la disparition de Maura, mais le jour des un an de ma fille. Puis il a posté une photo de moi à côté d'une image de Kenny dans *South Park*. Vous savez, le personnage qui meurt à chaque épisode.

J'ai eu des conférences téléphoniques avec un procureur et un capitaine de police du Massachusetts, mais finalement, le procureur n'a pas voulu poursuivre Alden pour le harcèlement de ma famille.

« Et si, Dieu m'en préserve, il vient vraiment ici s'en prendre à ma femme ou à ma fille ? » lui ai-je demandé.

Il a réfléchi un moment avant de répondre :

« Eh bien, dans ce cas, ça nous donnerait une base solide pour le poursuivre en justice. »

---

29. Aux États-Unis, il est d'usage que la caution payée au tribunal pour être remis en liberté conditionnelle en attendant son procès le soit par un garant professionnel, qui, contre un pourcentage de la somme fixée par la Cour, avance la totalité de la caution et s'engage à ce que le prévenu se présente audit procès.

54

Le fou

Après que le garant de ma caution a obtenu ma remise en liberté, j'ai emmené Julie à la Greenhouse Tavern dans East Fourth Street pour fêter notre anniversaire. Les enfants étaient chez ses parents pour la nuit et c'était de nouveau elle et moi, rien que nous, comme lorsque nous étions au lycée, juste un couple qui sortait en amoureux. Ça paraissait un peu déraisonnable. Imprudent, même. M'éviter la prison n'allait pas être donné. Nous avons parlé de Casey, de nos nouvelles inquiétudes par rapport à la façon dont nous l'élevions. De Lainey, et de notre impression qu'elle allait être plus facile. Du travail de Julie et de ses projets pour l'année suivante. Mais finalement, la conversation en est venue à Maura et à ce que j'allais faire de mon livre.

« Il faut que je le finisse, ai-je dit.

– Pourquoi ?

– Parce que j'y ai déjà consacré tellement de temps.

– Je crois que je ne comprends tout simplement pas ce qui t'obsède dans cette affaire. Pourquoi elle ? Je comprends le coup d'Amy. C'était ton premier béguin, patati patata… Mais pourquoi Maura ? Sa famille ne veut même pas que tu enquêtes sur elle. » Elle avait fini par se lasser de mes séjours en Nouvelle-Angleterre, qui la laissaient seule avec deux enfants à gérer, et cela faisait longtemps qu'elle prenait sur elle. « Pourquoi est-ce que tu ne peux pas simplement trouver un autre sujet sur lequel écrire ?

– Parce que c'est le mystère qui m'obsède. Ce n'est pas comme avec Amy. Je ne suis pas amoureux de Maura. Je ne crois même pas que ce soit une bonne personne. Personne autour d'elle n'était une bonne personne.

– Alors pourquoi est-ce que tu veux explorer ça ?

– Parce que je sais que je suis plus malin que celui ou celle qui a organisé toute cette affaire. Je ne peux pas m'arrêter là. Mais je peux te promettre que c'est la dernière fois. »

Elle a secoué la tête, mais a souri.

« Alors dépêche-toi de finir, abruti. »

Je me suis remis au travail.

Début août, nous avons emmené notre famille à Ocean City, dans le Maryland, et j'y ai rencontré une médium dont je veux vous parler. Au fil des ans, j'avais été contacté par des centaines de médiums qui voulaient parler d'affaires criminelles. Et depuis tout ce temps, je n'avais rencontré qu'une seule personne qui m'ait convaincu qu'elle avait le don.

C'était une vieille femme qui vivait dans le quartier de West Side à Cleveland. Après l'enlèvement d'Amy Mihaljevic, elle avait travaillé en étroite collaboration avec sa famille. Et bien que son aide n'ait pas apporté de résolution à l'affaire, elle avait produit un indice de la façon la plus inattendue. Après qu'on avait trouvé le corps d'Amy dans ce champ de blé du comté d'Ashland, elle s'était rendue sur les lieux et avait pris une photo de l'endroit où il avait été déposé. Quand le cliché Polaroid s'était développé, un visage d'homme était visible dans les ombres de la terre retournée. Ce n'était pas juste l'impression d'une physionomie telle que vous l'imaginez, comme sur ces images où on peut distinguer des têtes ou des vases si on regarde assez longtemps. Non. Les traits dessinés ici étaient détaillés. Impalpables, mais précis. Je les ai vus de mes propres yeux. Les gens du FBI avaient été tellement perturbés qu'ils avaient fait analyser le cliché par leurs experts scientifiques. Ceux-ci avaient déterminé que la pellicule n'avait pas été trafiquée.

À Ocean City, il y a une promenade en bois qui part d'un parc d'attractions près de la jetée et s'étend sur un kilomètre et demi. En la remontant, on passe devant des baraques à beignets, des salles d'arcade pleines de jeux vidéo vieux de vingt ans et des salons de tatouage au henné. Il y a aussi une authentique maison hantée des années 1960, le genre où on entre en petit train, et elle fait encore sursauter. Tous les cent mètres, on trouve un artiste de rue en train de faire son numéro à côté d'un chapeau retourné. Et des mouettes par centaines tournoient au-dessus, portées par le vent de terre, prêtes à fondre sur le moindre morceau de hot-dog tombé par terre.

Non loin de la maison hantée, une allée s'éloigne en serpentant du littoral. J'étais en train de faire une promenade vespérale, main dans la main avec Julie, lorsque j'ai regardé dans cette direction et aperçu son enseigne dans le noir. *JEAN LA MÉDIUM*. Et pour une raison indéfinissable, j'ai été séduit par l'idée romantique que je devrais aller la voir pour parler de Maura. Il y avait quelque chose à propos de cette nuit-là que j'explique mal. Une impression de liberté, de possibilités. Le sentiment que tous mes problèmes étaient insignifiants, loin derrière moi dans l'Ohio, et que rien de tout cela n'avait vraiment d'importance. Je ne sais pas. Peut-être que c'était l'océan.

Jean nous a invités à entrer. C'était une femme très âgée, à la vieillesse soignée mais un peu voûtée. Elle nous a amenés dans son appartement et a fait signe à Julie de s'asseoir sur le canapé devant la télévision, où passait cette scène de *Misery* dans laquelle le pauvre Sheldon se fait entraver.

« J’aimerais que vous me parliez d’une jeune femme qui a disparu il y a quelques années, ai-je expliqué. »

Jean a soupiré.

« Vous voulez que je trouve cette fille ? Que je vous dise où elle est ?

– Oui. »

Elle a hoché la tête.

« D’accord. Allons-y. » Elle s’est approchée d’une alcôve derrière un rideau en coton et m’a fait signe de la suivre. « Mais je peux seulement vous dire ce que je vois. » Julie a commencé à nous emboîter le pas, mais Jean a levé la main pour l’arrêter. « Non, ma chérie. Vous ne devez pas entrer. »

J’y suis donc allé seul.

Je me suis assis en face d’elle à une table ronde. Elle a sorti un jeu de tarot écorné par l’usage.

« Coupez trois fois », m’a-t-elle dit.

J’ai obtempéré.

« Mettez vingt-cinq dollars sur le tas. »

Bien sûr. Il y a un prix à payer. Toujours. Mais franchement, je m’y connaissais assez en voyantes pour savoir que c’était bon marché. Bizarrement bon marché.

Je lui ai rendu le paquet avec l’argent, et elle a fait disparaître celui-ci. Puis elle a entrepris de disposer les cartes sur la nappe : l’Ermite, à l’envers ; le Soleil ; un mec qui se faisait embrocher par des épées ; et, tout au-dessus, le Fou.

Elle a relevé les yeux, et j’ai été frappé par leur beauté. Elle avait un si vieux visage, marqué par les épreuves, mais ces yeux… Étaient-ils violets, même ? J’avais entendu dire une fois que seule Elizabeth Taylor avait les yeux violets.

« Il y a beaucoup de ténèbres ici, m’a-t-elle dit. Vous avez voyagé. Mais vous avez encore beaucoup de chemin à faire.

– Et en ce qui la concerne ? »

Je n’étais pas venu pour entendre parler de moi.

« Elle ne voyageait pas seule », m’a répondu Jean avec assurance. Je ne lui avais rien dit sur Maura, pas même son nom, rien hormis que c’était une jeune femme qui avait disparu. « Elle a abandonné sa voiture. Puis elle est partie avec cette autre personne. Elle voulait être perdue. Vous ne la retrouverez pas. Elle ne veut pas être retrouvée. Sa vie était tristesse, malchance. Elle voulait y échapper.

– Où est-elle allée ?

– Je ne la vois pas. Elle est morte, ou alors les ténèbres la cachent. » Elle a rouvert les yeux et m’a rendu mon regard d’un air accusateur. « Vous vous êtes plongé dans son passé.

– Oui.

– Vous êtes remonté jusqu’à ses années de lycée, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Pourquoi ? On y trouve tant de tristesse. »

J’ai haussé les épaules.

« Vous pensiez que ce serait une aventure. Mais sa malchance a déteint sur vous, n’est-ce pas ? »

Je n’ai pas répondu. J’ai entendu Julie bouger sur le canapé dans l’autre pièce.

« Pourquoi avez-vous accueilli cette noirceur en vous avec tant d’enthousiasme ? J’ai besoin de savoir : vous arrive-t-il de vous sentir possédé ?

– Par le travail. »

Elle a hoché la tête.

« Oui. Il faut que vous laissiez ça derrière vous. Partez. Aussi vite que possible. Laissez cette noirceur derrière vous. Avant qu’elle vous suive jusqu’à chez vous. »

Elle a agité les mains au-dessus des cartes comme pour les laver, et j’ai pris ça comme un signe qu’il était temps que je parte. Je me suis levé et l’ai remerciée de son aide. Elle a posé une main froide sur mon bras, me retenant un moment.

« Cette jeune femme que vous essayez de trouver. Elle était son propre… »

Puis elle a secoué la tête et s’est tue.

« Quoi ?

– Je ne veux pas le dire.

– Elle était son propre *quoi* ?

– Elle était son propre désastre. »

55

Tout le monde ment

Quand j'ai enfin pris le temps d'écrire les premières lignes de ce livre, j'avais un grand carton rempli d'informations liées à la disparition de Maura : transcriptions d'auditions, interviews, photos, articles de journaux et un exemplaire de ce livre, *Not Without Peril*. La première chose que j'ai faite a été de tout relire. Le réexamen des mails qu'on m'avait envoyés au fil des ans a ouvert de nouvelles pistes d'investigation.

Un de ceux que j'ai redécouverts était celui envoyé par une dénommée Samantha, qui faisait partie de mes Irréguliers.

> J'ai tapé celle-ci dans Google : elle semblait être associée à un certain Richard Thousand, qui vit à Cleveland, Ohio. Il a laissé des commentaires dans quelques livres d'or avec cette adresse, et l'un d'eux le localisait à Cleveland. La page Facebook d'un Richard Thousand habitant là-bas indique qu'il est infirmier diplômé d'État et était à l'université vers la même époque que Maura (promotion de 2003).
>
> Ce n'est peut-être rien. Une faute de frappe dans l'adresse, ou peut-être qu'elle en a donné une fausse pour éviter les spams ; mais je me suis dit que c'était intéressant, au minimum.

J'ai trouvé la page Facebook de ce Richard Thousand et je lui ai écrit pour lui demander par quel étrange mystère la carte de fidélité de Maura avait bien pu se retrouver liée à un de ses vieux comptes mail. J'ai remarqué que sa photo de profil représentait un chien au lieu de son visage. Une recherche sur Google n'a produit aucune photo non plus. En ces temps dominés par les réseaux sociaux, c'est étrange. Mais ça arrive. Il m'a répondu immédiatement.

> Très intéressant ! Effectivement, peu après avoir reçu mon diplôme d'infirmier en 2003, j'ai assisté à une réunion à UMass. J'y suis resté environ une semaine et j'ai pris une carte au Stop&Shop proche de l'endroit où je séjournais parce qu'ils avaient une offre promotionnelle sur l'essence. Bien sûr, quand j'étais là-bas, j'ai parlé avec plusieurs élèves infirmiers de l'université, et je me rappelle effectivement avoir eu une conversation assez longue avec une fille qui correspond à la description de Maura donnée sur votre site. Nous étions tous les deux des coureurs, j'ai grandi dans le nord de l'État de New York et j'ai campé et fait du vélo dans beaucoup des mêmes endroits qu'elle dans le New Hampshire. Je me souviens qu'elle a mentionné un petit ami habitant dans l'Oklahoma, parce que je lui avais raconté être arrivé du Kansas dans l'Ohio, et qu'elle m'a dit envisager de trouver du travail là-bas. Elle m'a demandé quel genre de région c'était. J'avais également fait partie de l'Armée de l'air et elle a mentionné un entraînement militaire, mais je ne me rappelle pas qu'elle ait parlé de l'académie de West Point – c'était il y a longtemps, ceci dit. Pour ce qui est de la carte, je ne crois pas qu'elle me l'ait volée car je garde toujours un œil sur mon portefeuille et n'ai sur moi que le strict minimum. J'ai par contre une tendance notoire à jeter ce genre de carte n'importe où, parce que ce ne sont pas des cartes bancaires, et comme on n'a pas cette chaîne dans l'Ohio, je suis capable de l'avoir laissée n'importe où sur le campus. C'est quelque chose que je continue à faire car je voyage beaucoup, mais je suppose que je ferai plus attention à l'avenir. J'ai été assez stupéfait par ce que j'ai lu au sujet de sa disparition, mais j'avais une collègue au Kansas qui a disparu, et beaucoup de théories bizarres ont circulé, mais on a finalement découvert qu'elle avait BTK pour voisin et que c'était lui qui l'avait enlevée chez elle et tuée.

Hmm. D'après mon propre test de détection, Richard Thousand venait d'établir lui-même sa singularité. Je tenais là un homme lié indirectement à deux mystères nationaux : les meurtres de BTK et la disparition de Maura. Il attirait clairement mon attention, mais son histoire semblait plausible, étant donné les antécédents de larcins de Maura. Oui, effectivement, je la voyais bien voler la carte de fidélité de cet homme pour les vingt centimes d'économies qu'elle pourrait faire en essence.

J'ai publié le récit de Thousand sur mon blog et ça a pris des proportions énormes, comme je m'y attendais. Qui était ce type ? Tout le monde voulait savoir. Un commentateur anonyme a joliment résumé le sentiment ambiant :

« Thousand connaît DEUX personnes qui ont disparu (comme un commentateur précédent l'a mentionné) et l'une d'elles a été tuée par BTK ? Son récit tout entier pue la facilité, l'équivoque douteuse et la mise en scène égocentrique. Enquêtez sur ce tordu. »

Thousand aussi lisait mon blog. Il m'a rapidement recontacté.

Il faut que je m'excuse auprès de Maura et vous, et que je remette les choses au clair. Il y a deux ans environ, j'ai découvert l'histoire de la disparition de Maura, et à cause de nombreux points communs entre nous, je me suis passionné pour cette enquête. Je suis tombé sur vos photos et j'ai vu cette carte avec le numéro au dos. Un soir, j'ai tenté d'accéder aux informations de celle-ci pour voir si je pouvais y dénicher quoi que ce soit d'utile aux recherches. Je ne me rappelle même plus le détail de ce que j'ai trouvé, mais quand j'ai fourni mon adresse e-mail, ça m'a donné accès au compte lié à la carte. Par la suite, je me suis inquiété des conséquences de ce que je faisais et me suis désintéressé de l'affaire. Quand j'ai reçu votre mail, j'ai pris peur et je vous ai répondu de façon à laisser croire que c'était elle qui avait trouvé ma carte. Mais en consultant votre blog hier soir, je suis tombé sur cette discussion au sujet de la carte et j'ai été stupéfait de découvrir que mon mail y était publié et que les gens partaient du principe qu'elle avait volé ma carte et modifié les informations dessus. Cette situation est tragique autant pour Maura que pour sa famille et je ne veux pas faire quoi que ce soit qui perpétue l'idée que c'était une voleuse ou une personne indigne de confiance. Par ailleurs, je n'ai pas écrit ce mail pour me faire remarquer, et j'ai un alibi pour le soir où elle a disparu, alors vos lecteurs peuvent se détendre. Je vous souhaite quand même tout le succès possible avec votre livre.
Rick

Alors, avait-il rencontré Maura quand il était à UMass ? Je lui ai posé la question dans un deuxième e-mail.

Je suis bien allé à UMass en 2003 pour me renseigner sur le programme de Master, et j'ai parlé avec des étudiants infirmiers. C'est l'une des raisons pour lesquelles je me suis laissé captiver par cette histoire. Tout ce que j'ai écrit dans mon mail était vrai hormis le fait d'avoir discuté avec une étudiante spécifique qui avait un petit ami dans l'Oklahoma. Si je l'avais rencontrée, je crois que je me serais souvenu de ce nom, alors j'ai envie de dire que non. Pour info, Marine Hedges avait travaillé pendant des années au café de notre hôpital à Wichita, Kansas. Je la connaissais seulement parce que c'était elle qui me faisait à manger tous les jeudis, autrement je n'avais aucune véritable relation avec elle. Si je l'ai mentionnée, c'est parce qu'avant qu'on découvre qu'elle avait été tuée par BTK, il y a eu beaucoup de théories qui circulaient sur ce qui lui était arrivé, dont certaines qui frisaient la bizarrerie. Tout le monde a été totalement stupéfait d'apprendre qu'elle avait seulement manqué de chance ce soir-là.

Il en faut beaucoup pour me filer la trouille, mais tout dans cet échange avec Thousand m'a perturbé. Je ne savais pas quoi en penser, franchement. J'ai envoyé l'info au service des affaires non élucidées du New Hampshire, et ça les a suffisamment intéressés pour qu'ils me posent quelques questions sur les contacts que j'avais eus avec lui. Mais, à ma connaissance, ça n'a jamais mené à rien de plus, et je n'ai pour ma part toujours pas trouvé de lien direct entre Maura et Rick Thousand. Et puis, après tout, BTK a avoué le meurtre de Hedges. Il a reconnu l'avoir attendue chez elle avant de l'étrangler et de disposer son corps devant l'église où il pratiquait pour prendre des photos, puis de retourner à son expédition camping avec les boy-scouts.

Comme dirait Jean la médium, peut-être Thousand a-t-il simplement ramené une part de cette noirceur à Cleveland avec lui. Personne ne remarquerait un peu plus de noirceur dans notre ville.

56

Billy, *Don’t lose my number*

Un jour, peu de temps après mon arrestation, Billy Rausch m’a appelé sur mon portable. C’était la première fois que je lui parlais. Il ignorait mes mails et mes messages téléphoniques depuis des années.

« Merci de m’avoir rappelé, Billy, ai-je dit.

– C’est Bill, a-t-il répliqué. *Bill*. Ne m’appelez pas Billy. »

Il me contactait pour me demander de supprimer une photo que j’avais publiée sur mon blog. Sa femme était visible dessus et il ne voulait pas qu’elle puisse être identifiée par le moindre des types louches qui lisaient mes articles.

« Je vais la supprimer dès aujourd’hui, ai-je promis.

– Bien. Merci.

– J’ai tellement de questions, Bill. Est-ce que vous pouvez juste m’accorder quelques minutes, s’il vous plaît ? »

Il a soupiré.

« Bon. D’accord. Allez-y.

– Comment est-ce que vous avez rencontré Maura ? »

Il a éclaté de rire. Un rire ironique.

« Elle était jugée pour infraction au code d’honneur de West Point. Elle avait volé une barre de céréales dans un magasin. Il y avait d’autres problèmes aussi. Enfin bref, c’est comme ça que je l’ai rencontrée. »

À l’époque, Billy était cadet de liaison auprès des juges de West Point, même s’il n’avait jamais travaillé sur l’affaire de Maura. Il avait été frappé par sa beauté, en dépit de ses problèmes. Ils avaient commencé à sortir ensemble.

À présent que nous parlions, il voulait mettre au clair un ou deux points, m’a-t-il dit. D’abord, Fred n’avait jamais essayé de l’empêcher de me parler et, pour autant qu’il le sache, n’avait jamais non plus ordonné aux amis de Maura de se taire. Et ensuite, quoi qu’il ait pu se passer ce dernier week-end, Fred était vraiment venu aider Maura à trouver une nouvelle voiture ; ils étaient d’ailleurs allés voir le concessionnaire chez qui lui-même avait acheté son véhicule.

Il m’a également dit que la fête à laquelle Maura était allée la nuit où elle avait eu un accident avec la voiture de Fred avait eu lieu hors campus, bien que Kate m’ait dit, plus d’une fois, qu’elle avait été donnée dans la chambre universitaire de Sara.

Une dernière chose. Cet e-mail trouvé au-dessus des cartons de Maura ? Bill m’a confirmé que c’était en rapport avec une liaison qu’il avait eue avec une autre femme, mais a ajouté que c’était un peu plus compliqué que ce qu’avait laissé croire la police.

« Cet e-mail était au sujet d’une fille avec qui je sortais à l’époque où j’ai rencontré Maura, m’a-t-il dit. On avait rompu, avec Maura. Et j’ai revu cette autre femme. Mais on n’était pas ensemble, à ce moment-là. »

Il m’a également dit qu’il n’était pas au courant de la liaison de Maura avec son entraîneur de course, et qu’elle ne lui avait jamais parlé de faire une fugue. Cela dit, elle ne l’avait jamais informé de son imminente inculpation pour fraude, non plus.

« Visiblement, je ne la connaissais pas aussi bien que ce que je croyais. »

Plus tard, Billy m’a raconté d’autres anecdotes, dans une série de mails.

« Je vous confie ces souvenirs dans l’espoir que vous en ferez bon usage », m’a-t-il écrit.

Lorsqu’il était au lycée, Billy aussi avait fait du cross-country et de la course sur piste, mais ce n’était pas une passion. Pour Maura, ça l’était clairement.

« Elle chérissait les moments où elle courait – c’étaient des moments sacrés. Elle aimait également prendre un bon café, et moi aussi. Quand on était ensemble, on aimait bien chercher des cafés un peu originaux dans le coin, et quand on en trouvait un, on y passait beaucoup de temps à lire et à parler en buvant une tasse. » Elle revenait souvent de ses courses avec deux cafés chauds en main, un pour elle et un pour Billy. « C’était le genre de geste altruiste qu’elle avait souvent. »

Il m’a aussi raconté la fois où elle était venue dans l’Ohio aider à préparer le mariage d’un des membres de la famille. Il y avait eu un changement de salle de dernière minute, et elle était restée debout toute la nuit pour aider à décorer le nouvel espace.

« On croyait tous les deux au pouvoir de la bonne volonté, et elle donnait régulièrement des cours particuliers à d’autres étudiants moins doués qu’elle ; elle avait un vrai talent pour expliquer les problèmes complexes de façon très simple et efficace. »

Je pouvais sentir qu’il souffrait. Quand je l’avais eu au téléphone, il y avait eu dans sa voix une résignation qui sonnait creux, usé. En l’espace de quelques années, il avait perdu sa petite amie et sa sœur. Il avait servi en Irak. Et d’une façon ou d’une autre, il avait réussi à refaire surface et à se construire une nouvelle famille. Je comprenais désormais pourquoi il avait voulu prendre ses distances avec tout ça.

« Ça ne me regarde pas, et vous avez enduré tellement plus que moi, lui ai-je dit. Mais vous avez quelqu'un à qui parler ? »

Son soupir a été audible.

« Oui. Mais merci de votre sollicitude. »

On en est restés là.

57

Tourner la page, ça marche seulement dans les livres

Je donne ces petites conférences dans les bibliothèques. Je parle d'affaires criminelles réelles ou je raconte des histoires qui font peur à une assemblée réduite pendant une heure, et on me paie 200 dollars. J'ai un PowerPoint tout prêt sur le meurtre de Lisa Pruett, photos d'autopsie incluses. En général, cependant, les gens veulent que je leur parle d'Amy Mihaljevic, et c'est ce que j'ai fait un soir à la bibliothèque publique de Grafton, quarante minutes à l'ouest de Cleveland.

J'ai lu le début du premier chapitre de mon livre sur le meurtre d'Amy, qui commence ainsi : *Je suis tombé amoureux d'Amy Mihaljevic peu de temps avant que son corps soit retrouvé face contre terre dans un champ de blé du comté d'Ashland*. J'avais déjà donné cette tirade une bonne cinquantaine de fois par le passé, mais ce soir-là, il y avait quelque chose de différent dans l'air. Peut-être était-ce le fait que la salle était remplie, pour une fois. Ça me donnait un petit supplément de peps, un peu de punch en rab. Les choses se passaient si bien que j'ai décidé d'évoquer une anecdote au sujet de l'affaire dont je n'avais jamais parlé en public auparavant.

« Je veux vous raconter ce qui m'est arrivé à Key West », ai-je commencé.

La photo d'Amy, celle où elle a une queue de cheval sur le côté, était projetée au mur derrière moi.

Ça s'était passé en 2008 : un agent du FBI à la retraite venait de me dire qu'il pensait que Dean Runkle, un ancien professeur de collège, était le meilleur suspect que la police ait trouvé dans l'affaire. Runkle était professeur de sciences à Amherst ; Amherst dans l'Ohio, pas dans le Massachusetts. Il tenait une ménagerie dans sa classe, des terrariums remplis de serpents et de grands aquariums pleins de poissons tropicaux. Il conservait dans son placard un squelette humain qui, disait-il, avait appartenu à une fillette qu'il n'aimait pas. Le FBI avait découvert des lettres d'amour écrites de sa main à une ancienne élève de collège. J'avais appris du principal que Runkle avait, par deux fois, fait l'objet d'une investigation pour des relations avec ses élèves prépubères. Oh, et un des témoins de l'enlèvement d'Amy avait désigné sa photo parmi celles de trente autres hommes. À l'époque du meurtre, il vivait à quinze cents mètres de l'endroit où le corps de la fillette avait été retrouvé dans le comté rural d'Ashland et, d'après une dizaine d'anciens élèves, il faisait du bénévolat au centre de la Nature de Bay Village, où Amy avait écrit son nom et son numéro de téléphone dans un registre.

Il fallait que je parle à cet homme, je n'avais pas le choix.

À l'époque où on m'a donné son nom, Runkle avait arrêté d'enseigner. Son principal m'a dit que lorsqu'on lui avait demandé de fournir ses empreintes pour renouveler son permis d'enseigner, il avait refusé et démissionné. Il avait disparu pendant un temps, avant de refaire surface dans un foyer pour sans-abris de Key West, où il avait vécu pendant plusieurs mois.

À mes propres frais, j'ai pris l'avion pour aller dans les Keys, et j'ai séjourné quelques nuits dans un hôtel non loin de la maison d'Hemingway. Je ne savais pas où habitait Runkle. J'ai montré sa photo en ville et au début j'ai trouvé des pistes solides : certains se rappelaient de lui comme du vieil homme qui jouait du ragtime dans les bars du coin (Runkle, je le savais, avait fait du piano ragtime à Disneyland). J'ai fini par découvrir qu'il était gérant du Wendy's au nord de l'île. Mais il avait appelé pour dire qu'il était malade ce jour-là, et personne ne savait exactement où il habitait.

Je n'avais plus qu'une demi-heure sur place avant d'être obligé de quitter l'île pour aller prendre mon vol retour à Miami. Découragé, je me suis trouvé arrêté à un stop dans le quart nord-est de l'île. Cela faisait un bout de temps que je n'avais pas prié, probablement des années. Mais à cet instant, j'ai lancé un appel à Dieu, ou à l'univers, ou à Amy. À quiconque écoutait. « Aidez-moi à trouver cet homme. »

Et au même moment, Dean Runkle est passé à pied devant ma voiture.

J'ai des amis instruits qui sont résolument athées. Pour ma part, j'aimerais avoir le luxe ne serait-ce que de douter. Et j'avais douté… jusqu'à cet instant. Plus jamais depuis.

Je suis sorti. Nous avons parlé. Il n'a rien reconnu. Mais il a dit qu'il y avait des choses dans sa vie dont il ne se souvenait pas.

J'ai pris sa photo, et je suis parti.

Quand j'ai eu fini de raconter mon histoire, une femme s'est approchée de moi pour me serrer dans ses bras. Je suis resté dédicacer des livres un moment. Et c'est là que j'ai remarqué l'homme au fond de la pièce. Il m'était bizarrement familier. C'était Mark Mihaljevic. Le père d'Amy.

Ce soir-là, j'ai terminé chez lui et il m'a fait un hamburger au micro-ondes. Nous nous sommes assis à la table de la cuisine et avons mangé nos hamburgers en parlant de beaucoup de choses, mais pas de sa fille. Il existe un univers parallèle plus joyeux, j'en suis certain, où cet homme est mon beau-père.

Assis avec ma sœur Barb au fond de la salle d'audience du juge Daniel Gaul, j'ai regardé un homme être envoyé en prison. La police de Lakewood avait aidé ma sœur à régler son problème de harceleur, et dit à l'employé du contrôle animalier de ne plus jamais l'approcher. Il n'avait pas été inculpé de quoi que ce

soit, cependant. Elle fait moins confiance aux gens, maintenant, et c'est triste. Mais ça aurait pu être pire.

Mon avocat m'a escorté jusqu'au bureau placé devant le juge. Celui-ci était un homme maigre en toge noire, avec une lueur amusée dans le regard. Je crois que c'était moi qui le divertissais.

« Que diable s'est-il passé ? » m'a-t-il demandé.

Je lui ai raconté mon histoire, telle qu'elle était. Et j'ai haussé les épaules.

« Tout cela est arrivé en l'espace de trente secondes. Je ne peux pas expliquer pourquoi j'ai agi de cette façon.

– J'ai regardé vos antécédents. Vous avez également eu, quoi, onze amendes pour excès de vitesse ? Cela, pour moi, évoque des épisodes maniaques. Vous voyez un psychologue ?

– Oui.

– Vous prenez un traitement ?

– Oui. »

Il a hoché la tête.

« Il faut que vous arrêtiez. Ce comportement. Un jour où l'autre, vous allez frapper à la porte de quelqu'un, énerver l'homme qu'il ne faut pas et vous faire tuer. Vous en êtes conscient, n'est-ce pas ? Si vous continuez comme ça, quelqu'un va finir par dégainer une arme et vous tirer dessus.

– Je sais.

– Alors arrêtez.

– Oui, monsieur. »

Finalement, l'accusation d'agression n'a pas été retenue contre moi. La témoin du couloir, qui avait vu le policier me projeter contre le mur, a signé une déclaration sous serment comme quoi c'était lui qui avait été l'instigateur de la violence. L'enregistrement vidéo de la salle d'audience a confirmé nos dires. Je me suis retrouvé à plaider coupable du délit mineur de « tentative de refus d'obtempérer », quoi que cela puisse vouloir dire. Le juge a levé toutes les amendes et m'a condamné à six mois avec sursis.

Plus tard ce jour-là, Ariel Castro a passé un drap autour de son cou et s'est suicidé dans sa cellule.

J'avais une séance de dédicaces à Bedford. J'étais installé à un stand sur la place principale, dans le cadre du festival elfique annuel de la ville. Un homme est venu me voir et nous avons engagé la conversation. Il s'est avéré être un ranger des Metroparks à la retraite. J'ai décidé de lui parler de la fois où j'avais failli être enlevé dans les bois de Memphis, près du parc d'attractions. Ses yeux se sont écarquillés. Je pouvais voir que mon histoire lui avait fait un choc.

« Vous avez déjà fait des recherches sur l'ancien directeur des Metroparks ? m'a-t-il demandé.

– Par rapport à quoi ?

– Faites-le, vous ne le regretterez pas. »

J'ai suivi son conseil. En rentrant chez moi, j'ai cherché sur Internet. L'ancien directeur s'appelait Vern Hartenburg. Dès que j'ai vu sa photo, j'ai su. C'était mon croquemitaine. Le type du parc qui, ce jour-là, m'avait poursuivi dans les bois et sur la voie ferrée. Hartenburg avait été arrêté pour exhibitionnisme dans les Metroparks. Plus exactement, il avait été arrêté dans le parc de Memphis Avenue. Le même petit parc où il m'avait pourchassé en 1991.

Les Metroparks sont financés par l'État. En tant que tels, ils sont soumis aux lois d'accès à l'information. Je me suis procuré le dossier constitué sur Hartenburg par les ressources humaines, sans trop savoir ce que je cherchais. M'attendais-je à trouver un mot écrit à la main ? *Youhou, je voulais juste vous dire qu'une fois j'ai essayé de kidnapper un gamin au parc.*

J'ai découvert que des années plus tôt, Hartenburg avait fait une dépression nerveuse et s'était fait admettre en hôpital psychiatrique. Il avait dû demander un congé aux Metroparks, et certains détails avaient été révélés à ce moment-là. Chose curieuse : cette dépression était survenue dix jours après l'enlèvement d'Amy Mihaljevic, en 1989.

Il fallait que je rencontre cet homme.

Je l'ai trouvé dans une enclave résidentielle de Lakeside, au bord du lac Érié. C'est une sorte de communauté chrétienne, et il y travaillait comme paysagiste en chef pendant que sa femme était partie en pèlerinage en Terre sainte. Il s'est approché de mon minivan en voiturette de golf, et nous avons parlé par la fenêtre.

Je lui ai dit que j'avais reconnu en lui l'homme qui avait essayé de m'enlever dans les Metroparks, à Cleveland. Il a secoué la tête. M'a dit qu'il ne savait pas de quoi je parlais. Puis il m'a raconté une histoire comme quoi il avait été sexuellement agressé quand il était enfant, et violé pendant des années. C'était à cause de cela qu'il s'était mal conduit, plus tard.

« Je suis désolé pour ce que j'ai fait. »

Je lui ai demandé pourquoi, de tous les moments où il aurait pu le faire dans sa vie, il avait décidé de se faire interner quelques jours après l'enlèvement d'Amy Mihaljevic. C'était une sacrée coïncidence, ai-je fait remarquer.

Il a haussé les épaules.

« C'est juste le moment où toutes ces horreurs m'ont rattrapé », m'a-t-il dit.

Je suis reparti, plus déconcerté que jamais.

Un seul homme avait enlevé Amy, et pourtant il y avait tant de suspects plausibles dans cette affaire. Qu'est-ce que cela révélait sur le monde ? Et quelle leçon fallait-il en tirer ?

58

Tests ratés

Chaque année à la rentrée, l'école de ma femme propose des programmes d'enrichissement intellectuel à ses professeurs, de courtes présentations données dans la salle polyvalente et destinées à gonfler tout le monde à bloc pour le nouveau semestre. Parfois, les intervenants leur soumettent des énigmes ou des jeux de logique destinés à améliorer leurs capacités d'attention. À l'automne 2013, l'un d'eux leur a posé une devinette supposée permettre d'identifier les psychopathes en puissance. C'était un exercice amusant. Ou du moins, c'était censé l'être.

À la fin de la journée, Julie est rentrée, avide de partager. Elle était curieuse de savoir combien de temps j'allais mettre à la résoudre. Ou peut-être de savoir si j'en étais seulement capable.

Voici l'idée générale : Un homme célibataire est à l'enterrement de sa mère. Au cours de la veillée, il rencontre une jeune femme formidable et tombe fou amoureux d'elle. Mais il oublie son nom et personne, après, ne peut l'aider à l'identifier. Comment fait-il pour retrouver sa piste ?

« Il tue son père, ai-je répondu immédiatement. Elle viendra probablement aussi à son enterrement. »

L'expression de Julie est passée de joviale à choquée.

« Seigneur, a-t-elle dit. Je me disais bien que tu trouverais la réponse. Mais… tu l'as fait si rapidement. C'est vraiment comme ça que fonctionne ton cerveau ? Je veux dire, moi, ça ne m'est même pas venu à l'esprit. Mais toi, tu as trouvé immédiatement.

– Désolé », ai-je répondu.

Elle a frissonné.

Le premier jet de ce livre terminé, j'ai trouvé dans mon enquête des lacunes qui avaient besoin d'être comblées. Je n'avais jamais trouvé grand-chose sur Butch Atwood, le dernier homme à avoir parlé à Maura Murray sur Wild Ammonoosuc Road. En cherchant un peu, j'ai fini par retrouver la trace de sa veuve. Elle vivait en Floride.

Elle s'appelait Barbara. Elle avait épousé Butch en 1993 et ils avaient vécu ensemble dans la maison près du lieu de l'accident, avec la mère de Butch, Violet. Il avait peut-être l'air d'une grosse brute, m'a-t-elle dit, mais au fond c'était une bonne pâte. Il avait pleuré à la mort de leur springer spaniel. Il aimait chasser, pêcher et faire de la moto quand le temps était dégagé.

La nuit où Maura avait eu son accident, leur vie avait changé à tout jamais.

« Il a demandé à Maura si ça allait, m'a-t-elle expliqué. Il lui a proposé d'appeler la police pour qu'elle l'aide à déplacer sa voiture. Mais elle lui a dit de ne pas le faire. "Non, non, non", elle a répété. Alors il est rentré et il nous a annoncé qu'il y avait eu un accident. On a appelé la police quand même, et Butch est ressorti pour terminer la paperasse dans son bus. Le temps que les flics arrivent, elle était partie. »

Plus tard, Butch était allé faire un tour en voiture pour essayer de retrouver Maura, mais il n'avait plus vu aucune trace d'elle.

Lorsque les médias nationaux s'étaient emparés de l'affaire, la police avait demandé à Butch de se soumettre à un détecteur de mensonges. Il avait complètement raté le test. Et le flic qui l'interrogeait lui avait dit de tout avouer.

« Mais Butch avait beaucoup de problèmes qui avaient faussé les résultats. Il faisait de l'hypertension, du diabète, de la FA[30], de la BPCO[31], et il était obèse. Alors ils lui ont fait repasser le test, et cette fois il a réussi. »

Barbara ne croit pas que Butch ait eu quoi que ce soit à voir avec la disparition de Maura. Elle m'a dit qu'il avait supposé que Maura avait rendez-vous avec quelqu'un là-haut et que c'était cette personne qui était venue la chercher. C'était la seule chose qui puisse expliquer qu'elle ait disparu si rapidement.

En mars 2009, Barbara était partie prendre soin de sa sœur dans le Massachusetts. En son absence, Butch avait attrapé la grippe. Il n'arrivait plus à respirer. Les médecins avaient découvert que les veines qui alimentaient son cœur en oxygène étaient bouchées. Ils avaient mis un stent en place et procédé à trois opérations de pontage. Peu après être rentré chez lui, Butch s'était plaint de douleurs abdominales. Il était retourné à l'hôpital. Les chirurgiens l'avaient ouvert. Il avait les tripes pleines de cancer. Ils avaient enlevé le plus gros de son intestin grêle, puis avaient fini par l'autoriser à ressortir. Il avait passé une semaine et un jour chez lui avant de mourir.

J'avais également besoin d'en savoir plus sur les camarades de Maura à UMass. À l'époque de sa disparition, Maura était en train de terminer ses stages cliniques, une composante essentielle de sa formation d'infirmière. Ces stages sont une façon pour les étudiants d'acquérir une expérience réelle en soins infirmiers avant l'obtention de leur diplôme.

C'est la partie la plus difficile du programme, le moment où les étudiants découvrent enfin s'ils sont à la hauteur ou non. Maura faisait partie d'une classe de soixante-dix élèves, divisée en petits groupes de six à huit personnes. On forme vite des liens dans ce genre de situation. Par ailleurs, l'emploi du temps de

Maura pour ce dernier semestre était surchargé. Elle suivait des cours de pharmacologie, de psychologie et d'obstétrique en plus d'un programme de recherche en soins infirmiers.

Avec un peu d'aide de la part de mes Irréguliers, j'ai découvert les noms des autres membres du groupe avec lesquels Maura avait fait ses stages en hôpital : Christina Linscott, Noelle Lepore, Brian McKaskell, Patricia Johnson et Martha Nagle. Maura faisait du covoiturage avec eux quand elle était de garde, deux jours par semaine. Ils partageaient leur temps entre la maternité de l'hôpital de Norwood et le centre de santé comportementale des sœurs de la Providence, à Holyoke. Ils pointaient à 7 heures du matin, on leur confiait des patients et ils travaillaient jusqu'à 2 heures de l'après-midi. Puis ils retournaient ensemble à UMass. Les camarades de Maura la décrivaient comme « très discrète, réservée ».

Après la disparition de Maura, un enquêteur était venu leur parler, leur demander ce qu'ils savaient du genre de personne qu'elle était. Mais ils n'avaient pas eu grand-chose à lui offrir. Ce n'était pas comme si Maura voulait traîner avec eux après leurs tours de garde ou quoi que ce soit.

Évidemment, j'ai découvert une nouvelle couche de bizarrerie en me renseignant sur ce groupe. Tout dans cette affaire est singulier. On ne sait jamais ce qui constitue un indice et ce qui est juste une étrange coïncidence de plus. Voici ce qui s'est passé.

Lorsque j'ai contacté Martha Nagle sur Facebook, j'ai reçu cette réponse :

> J'aimerais pouvoir vous aider, mais je suis également de la famille de Maura et je ne me sens pas autorisée à parler de ça avec vous. Juste par respect pour ses proches. Merci quand même. Bonne chance dans vos recherches.

Ça, ça m'a mis la puce à l'oreille.

Comment, exactement, Martha était-elle de la famille de Maura ? Elle était asio-américaine, alors ce n'était pas par le sang. Un rapide coup d'œil à son passé m'a appris qu'elle s'était fait appeler par beaucoup d'autres noms : Martha Park ; Martha Vivar. Je lui ai demandé de m'aider à combler les trous. Elle m'a dit qu'elle était parente par alliance.

J'ai remarqué qu'à un moment, Martha avait eu des liens avec la toute petite ville de Taunton, Massachusetts. Comme vous vous en souvenez peut-être, Taunton était l'endroit d'où une certaine « Observatrice » avait écrit sur un forum dédié à Maura Murray un message qui appuyait la théorie selon laquelle Maura vivait désormais au Canada. J'ai relu le commentaire en question sur GeoCities, et j'ai remarqué dans sa formulation quelque chose d'insolite qui m'avait échappé jusqu'alors. Voici le passage concerné :

> À un moment entre 0 h et 1 h, Maura, au volant de sa Saturn, a heurté et grièvement blessé l'étudiant de UMass, Petrit Vasi, le laissant pour mort.

Ce « 0 h » m'a brusquement sauté aux yeux. Je ne connais personne qui écrive minuit de cette façon ; je suis habitué à le voir écrit en toutes lettres. Mais vous savez qui l'écrit de cette façon ? Les infirmières, pour qu'on ne puisse jamais confondre, à cause d'une écriture illisible, « minuit » et « midi » sur la fiche des patients.

J'ai demandé à Martha si elle était l'auteur de ce message.

« Allez vous faire foutre. Qu'est-ce que vous dites de ça comme commentaire ? » m'a-t-elle répondu.

Ça m'a fait revenir sur la théorie du Canada. Se pouvait-il vraiment que Maura se cache au Québec ?

Est-il réellement possible de disparaître, de nos jours ?

---

30. Fibrillation atriale.

31. Bronchopneumopathie chronique obstructive.

59

Comment disparaître

En réalité, il y a plein de gens qui y réussissent.

Un des mystères non résolus que je préfère est celui de Joseph Newton Chandler. Il avait été ingénieur électricien dans une usine de produits chimiques de Cleveland pendant douze ans avant d'être licencié en 1997. Il était resté en contact avec un ou deux anciens collègues de travail après ça, et avait vécu dans un studio du quartier est de la ville. Puis, en 2002, il s'était tiré une balle dans la tête dans sa salle de bains.

Les flics s'étaient servis de son certificat de naissance pour retrouver sa famille. Et c'est là que les choses étaient devenues bizarres. Voyez-vous, quand ils avaient eu la sœur de Joe Chandler au téléphone, elle avait été plutôt surprise : son frère était mort dans un accident de la route en 1945. L'homme qui s'était suicidé à Cleveland avait volé le numéro de sécurité sociale de son frère en 1978, et avait vécu sous un nom d'emprunt pendant vingt-quatre ans. Il laissait 82 000 dollars sur un compte en banque et, pour autant que le sachent les enquêteurs, s'était suicidé parce qu'il venait d'apprendre qu'il avait un cancer.

Des détectives amateurs sur Internet avaient émis l'hypothèse que Joe Chandler ait en réalité été le tueur du Zodiaque. Certains croyaient que ç'avait été Jim Morrison (ce n'est pas une blague). Mais la théorie la plus probable, selon moi, est qu'il s'agissait d'un certain Stephen Campbell, un ingénieur électricien de Cheyenne dans le Wyoming, qui avait essayé de tuer l'amant de sa femme avec une bombe artisanale avant de disparaître en 1982.

Certaines personnes, y compris des gens qui occupent des positions très publiques, ont juste envie de disparaître pour recommencer leur vie quelque part ailleurs. Le compagnon d'Olivia Newton-John a fait croire à sa propre mort en 2005, et a été retrouvé bien vivant au Mexique cinq ans plus tard. En 1926, la matriarche du roman policier, Agatha Christie, a disparu pendant dix jours, dans ce que beaucoup ont soupçonné d'être une tentative pour faire accuser de son meurtre son mari volage.

C'est un fantasme répandu, non ? L'idée qu'on puisse simplement quitter sa vie pour en vivre une nouvelle dans un endroit lointain.

Mais c'est de plus en plus difficile à faire. Avec Internet et ses méthodes multiples et variées pour empiéter sur notre vie privée, il est devenu plus facile de retrouver les gens. Le compagnon d'Olivia Newton-John l'a été en localisant une adresse IP qui surveillait un des sites consacrés à sa disparition.

C'est plus difficile. Mais pas impossible, quand on est suffisamment motivé.

Certains refuges et organisations pour femmes maltraitées disposent de réseaux de contacts bien placés qui aident leurs clientes à se construire une nouvelle identité pour échapper à leurs bourreaux. C'est un chemin de fer clandestin[32] au moins aussi efficace que le programme fédéral pour la protection des témoins. Dans certains cas, ces contacts ont aidé des femmes à changer de nom, de numéro de sécurité sociale, de curriculum vitæ. Voici le manifeste d'une de ces organisations : House of Ruth Maryland *combat en première ligne pour mettre un terme aux violences faites aux femmes et à leurs enfants, en s'attaquant aux attitudes, comportements et systèmes qui les perpétuent, et en fournissant aux victimes les services nécessaires pour reconstruire leur vie à l'abri du danger et de la peur.*

Au cours de mes recherches, j'ai été contacté par une assistante sociale d'un État du Sud, qui avait lu un de mes articles en ligne où je parlais de la « maison de Ruth ». Elle avait parcouru le reste de mon blog, se plongeant dans le mystère de la disparition de Maura, et en était venue à croire possible que cette dernière ait utilisé ce système pour commencer une nouvelle vie. Elle m'avait dit être un de ces « contacts bien placés » auxquels on demandait de cacher les victimes de maltraitance. Il lui arrivait de recevoir un appel au milieu de la nuit et de devoir prendre immédiatement sa voiture pour aller chercher une femme battue quelque part. Elle aidait ensuite celle-ci à disparaître.

« Tout n'est pas complètement légal dans ce que font ces organisations, m'a-t-elle écrit dans un message sur Facebook après que j'ai vérifié qu'elle travaillait bien là où elle le disait. C'est un vaste réseau de gens du monde entier qui aident à faire tout ce qui doit être fait quand on les sollicite. Je peux attester que ces organisations excellent dans ce qu'elles font. C'est un moyen infaillible de disparaître quand on n'a pas, ou presque pas, de ressources et qu'on n'est pas particulièrement débrouillarde. Ce qui apparemment décrit bien Maura. »

Elle soupçonne cette dernière d'avoir menti à une de ces organisations pour fuir ses problèmes avec la justice, ce qu'elle prend pour une insulte personnelle. Mais si c'est effectivement ce qu'a fait Maura, elle est probablement très bien cachée.

« Vous auriez plus de chances de trouver le Saint-Graal, m'a écrit l'assistante sociale. Avec les gens impliqués dans ce type d'organisation, muet comme une tombe est un euphémisme. Ils ont beaucoup à perdre et gardent leurs secrets encore mieux que le Pentagone. Je ne vois pas comment vous pourriez explorer cette piste plus avant, mais certaines choses me portent à croire que c'est une théorie très plausible. »

Mais comment une femme dans la situation de Maura pouvait-elle se débrouiller sans numéro de sécurité sociale ?

« Hypothétiquement : je la laisse m'emprunter la mienne. Bons antécédents financiers, pas de casier

judiciaire, etc. Puis, quand elle est arrivée à bon port, une nouvelle identité est créée pour elle et je récupère la mienne. C'est vraiment comme un chemin de fer clandestin. Et je serais prête à aller en prison plutôt que de trahir quelqu'un. Je prendrais des mesures extrêmes pour la protéger. »

L'idée que Maura ait pu emprunter le numéro de sécurité sociale de quelqu'un est fascinante. Lorsque mon ami détective privé avait fouillé dans son passé, il avait découvert qu'un autre numéro de sécurité sociale avait été d'une façon ou d'une autre lié à son identité pendant une courte période. Il appartenait à une femme du nom de Lori, qui vivait encore à Hanson, à quelques rues de l'endroit où Maura avait grandi. Je n'ai jamais réussi à établir un lien direct entre les deux femmes, mais je sais que ce n'aurait pas été la première fois que Maura utilisait le nom et l'identité de quelqu'un d'autre – au moins pour voler de la nourriture. Je me demande…

---

32. Allusion au *Underground Railroad*, un réseau de cachettes et de routes clandestines utilisées au XIX^e^ siècle par des esclaves américains pour s'échapper du Sud esclavagiste avec l'aide de passeurs abolitionnistes.

60

Ô, Canada !

Plusieurs personnes sont persuadées d'avoir croisé Maura dans les années qui ont suivi son accident sur Wild Ammonoosuc Road. D'après des articles parus dans le *Whitman-Hanson Express*, une jeune femme ressemblant à Maura a été aperçue à Barton, Vermont, en 2005. Elle assistait à une messe en ville. Elle se donnait le nom de « Raykel », et est brusquement partie quand le pasteur a commencé à parler de la fête des Pères. Un an plus tard, une femme accompagnée d'un homme d'un certain âge a articulé en silence les mots « Aidez-moi » à l'adresse d'un témoin dans un magasin Cumberland Farms à Hillsborough, New Hampshire. D'après le témoin, il est possible qu'il se soit agi de Maura.

Une employée de caisse à l'épicerie Butson's de Woodsville était convaincue d'avoir vendu de l'alcool à Maura moins d'une heure avant son accident sur Wild Ammonoosuc Road. D'après elle, l'étudiante était en compagnie de deux autres femmes, dont l'une avait les cheveux bruns exactement comme Maura. Elle avait vérifié leurs cartes d'identité. Deux d'entre elles étaient du Massachusetts ; l'autre venait soit de l'État de New York soit du Connecticut. Après avoir appris que Maura avait disparu, elle avait signalé ce qu'elle avait vu à son superviseur. Lorsque Fred en avait entendu parler, il avait fait une scène au magasin, exigeant qu'on lui donne l'enregistrement vidéo avant que la police puisse le voir. Mais il n'y avait pas de caméras de surveillance dans l'épicerie. Bizarrement, la famille Murray avait gardé le secret sur ce qu'affirmait avoir vu la caissière jusqu'à ce que celle-ci me contacte en 2014 et qu'ils soient obligés d'admettre qu'ils étaient au courant.

Plus récemment, des signalements crédibles nous sont arrivés du Québec, au Canada. Il y a ce fameux message sur GeoCities, bien sûr. Et il y en a deux autres.

Le 8 avril 2009, « Touriste au Canada » a posté le message suivant sur la page Topix d'Amherst au Massachusetts, depuis un ordinateur localisé à Brockton :

> J'ai vu Maura Murray, en vie et en parfaite santé, à Sherbrooke, Québec. Je me suis approché d'elle et lui ai dit : « Bonjour, Maura. » Elle s'est retournée et m'a répondu « bonjour » avant de s'interrompre, le souffle coupé et l'air d'être sur le point de s'évanouir de saisissement. Je n'ai aucun doute sur le fait que c'était Maura Murray. Apparemment, elle est saine et sauve et vit au Canada. Quand je l'ai vue, elle était avec un très beau jeune homme.

Le même jour, quelqu'un de la région de Houston au Texas a publié un message similaire sur la page Topix de Saint-Étienne-de-Beauharnois, une petite ville aux abords de Montréal.

> Maura Murray a été vue à Québec. Elle est en vie et a l'air d'aller bien. Très bien. Son nouveau copain est super canon.

Aux alentours de Thanksgiving 2013, j'ai reçu un appel de Lance Reenstierna, le type de Boston qui m'avait aidé à conserver les menaçantes vidéos YouTube d'Alden Olson. Sentant son intérêt pour le mystère de la disparition de Maura virer à l'« obsession totale », il avait pris du recul un moment pour travailler sur d'autres choses. Mais, disait-il, « je suis en train de m'y remettre. J'ai décidé de faire un documentaire sur le sujet. Est-ce que je peux vous faire venir à Boston ? »

Oui, bien sûr, je pouvais venir à Boston, lui ai-je répondu. Ou alors, on pouvait partir à l'aventure et essayer de la trouver, plutôt. Je l'ai mis au courant des signalements qui en avaient été faits au Canada.

« OK, a-t-il dit. Faisons ça. »

Début décembre, j'ai sauté dans un avion pour Boston. Lance, qui ressemble beaucoup à Peter Sarsgaard, est venu me chercher à l'aéroport de Boston-Logan et nous sommes partis en direction du nord. Deux de ses amis nous accompagnaient dans l'aventure : Tim Pilleri et Josh Leonard. Ils avaient travaillé ensemble sur divers projets au fil des ans, et notamment écrit et produit un dîner-spectacle à thème policier qui avait eu du succès.

À la frontière, nous avons été brièvement retenus. Lance a dit à l'homme qui vérifiait nos passeports que nous allions en pèlerinage à une célèbre église de Montréal. J'étais persuadé que ma récente condamnation était apparue sur son ordinateur et que nous allions passer la nuit dans quelque prison secrète du département de la Sécurité intérieure. Mais les gardes-frontières étaient seulement curieux de savoir ce que comptaient faire quatre mecs qui entraient dans leur pays avec un van rempli de matériel photo. Après avoir minutieusement fouillé le véhicule et confisqué une agrafeuse que j'avais emportée pour accrocher des avis de recherche, ils nous ont laissés passer.

Nous nous sommes d'abord rendus à Sherbrooke. C'est une ville universitaire dotée d'un centre en brique et mortier et située au confluent de deux rivières importantes, sur des terres qui abritaient autrefois les tribus mohawks et abénaquises, avant d'être pillées par les Canadiens français. Elle me rappelait une ville moyenne de Pennsylvanie, comme State College ou Wilkes-Barre, avec son centre historique pittoresque et sa banlieue qui s'étalait tout autour comme un lent cancer.

On parle français là-bas, mais les habitants sont plus gentils avec les Américains que ceux de Montréal (on peut encore y trouver des menus en anglais). Aucun de nous ne parlait un mot de français, et je trouvais déconcertant de me promener dans une ville où je ne pouvais pas déchiffrer les enseignes ni les panneaux publicitaires. Je me sentais illettré.

Nous nous sommes déployés dans le centre pour scotcher des avis de recherche aux réverbères et aux vitrines de boutiques. Je suis entré dans chaque bar que je voyais, accompagné de Tim qui filmait subrepticement mes interviews avec son caméscope de poche. Je parlais lentement en anglais aux propriétaires. Nous n'avons eu notre première piste sérieuse que lorsque j'ai montré la photo de Maura à la serveuse de la brûlerie, dans la rue Wellington.

« Oui, m'a-t-elle dit en examinant le cliché. Il me semble que j'ai vu cette femme. Je crois qu'elle est déjà venue ici. »

Plus tard ce soir-là, de l'autre côté de la ville, nous étions en train d'interroger les gens dans la rue Therrien, quand j'ai montré la photo de Maura à un homme qui traînait devant le Bar Studio Sex, un club de strip-tease à la lumière tamisée.

« Je la connais, m'a-t-il dit.

– Cette femme-là, vous êtes sûr ? lui ai-je demandé. Où est-elle ?

– À la morgue », m'a-t-il répondu avant de s'éloigner.

Je l'ai rattrapé au petit trot.

« Vous connaissez vraiment cette femme ?

– Oui, je la connaissais. Il y a quelques années. Elle a fait une overdose, mon vieux. Je suis américain, vous savez. Je suis venu ici parce qu'on m'espionnait. Le gouvernement. Ils me recherchent. »

Cet homme n'était pas sain d'esprit, me suis-je rapidement aperçu. Ou peut-être qu'il était en plein trip. Quel que soit son problème, il était loin d'être un témoin crédible. Il m'en a dit un peu plus sur ses théories conspirationnistes, puis a continué son chemin en parlant tout seul.

Le lendemain matin, nous nous sommes arrêtés dans une salle de sport appelée Maxi Club, qui se trouvait derrière notre hôtel. Lorsque j'ai montré la photo de Maura à la gérante, elle n'a pas hésité.

« Cette femme est venue ici il y a trois semaines, m'a-t-elle dit. Mais je ne l'ai pas revue depuis. »

Ensuite, nous nous sommes rendus à Saint-Étienne-de-Beauharnois, mais après avoir découvert que c'était à peine plus qu'une intersection avec un magasin de bonbons, nous sommes rentrés dormir à Sherbrooke. Bien qu'ayant des pistes solides là où nous étions, nous estimions dans notre intérêt de visiter Québec avant de rentrer chez nous le lendemain.

Putain, qu'il fait froid à Québec. Un froid brutal. Un froid d'Arctique. C'est tellement au nord d'Akron que le soleil se couche une heure et dix minutes plus tôt. Et la ville abrite un demi-million de *Canucks*.

L'endroit s'appelait autrefois « Kebec », un mot indien qui signifie « là où la rivière devient étroite », ce qui lui correspond bien car le fleuve Saint-Laurent se rétrécit en contournant la ville avant d'aller se vider dans l'Atlantique. Les hautes murailles d'un fort entourent encore le quartier le plus ancien, Vieux-Québec. En traversant le centre-ville, on peut voir un étrange méli-mélo d'architectures européenne et américaine qui devient résolument plus kitsch à mesure qu'on descend la pente.

Nous avons fait les supermarchés, les stations essence et les bars. À un moment, nous nous sommes retrouvés séparés, et Tim et moi sommes tombés sur un quartier de *hipsters*, plein de pubs et de boutiques étroites le long de la rue Saint-Joseph Est. Il y avait notamment un magasin de disques vinyle qui s'appelait le Knock-Out, où j'ai laissé quelques exemplaires de l'avis de recherche à la femme derrière le comptoir. C'était une vraie punk et elle semblait assez curieuse de savoir qui nous étions et pourquoi nous nous intéressions autant à cette femme disparue, mais son niveau d'anglais était vraiment très mauvais et on comprenait à peine la moitié de ce qu'elle disait.

Une semaine plus tard, j'ai reçu un mail de sa part.

> 2 de nous peut-être ont vu Maura Murray à Québec lundi 2 décembre et samedi 7 décembre. On parle avec une fille qui ressemble à celle que vous cherchez. La similitude avec les photos est très intense. Et son langage était bizarre… Je crois que vous avez mon numéro de téléphone.
> Roxann

Je lui ai aussitôt répondu, et elle m'en a dit un peu plus :

> Juste pour vous dire que la fille qu'on a vu ici à Québec ressemble les photos de Maura Murray mais plus vieille bien sûr ! Elle a l'air environ 34 ans… Comme j'ai dit dans un autre e-mail. C'est quelqu'un qui ressemble la fille mais plus vieille. C'est tout. Et je ne veux rien en retour ou la visibilité ou quelque chose comme ça. Je m'en fiche de ça. Je voulais juste faire mon travail de citoyenne. La fille ici ressemblait beaucoup comme la photo mais plus vieille. C'est tout.
>
> Un de mes ami était avec moi ce lundi. Il parle anglais : il parle avec cette fille. Elle était en vélo dans la neige. Fille sportive.
>
> Je n'ai pas voulu communiquer avec vous l'autre jour parce que vous ne vous avez pas identifié. Mais j'ai parlé avec la police. Il a parlé avec la police du New Hampshire et j'ai pensé à vous aussi parce que la police m'a dit vous lui avez donné mon numéro de téléphone.
>
> En fait, elle cherchait pour un concert lundi ici à Québec. On (ami et moi) lui a dit qu'ici, à Québec, il n'y a rien le lundi et il vaut mieux jeudi ou vendredi. Mais elle a dit qu'elle ne sera pas là… elle veut vraiment LUNDI. Et samedi, je la vois en vélo dans une autre rue. Seule dans la neige avec son vélo.

J’ai remarqué parce qu’elle nous a dit qu’elle sera pas là et ça m’a tapé.

Elle est VRAIMENT ressemble à la photo. On (ami et moi) a une excellente mémoire visuelle. Elle entre dans la boutique de disques lentement, observant. Elle était discrète. On voulait lui donner un plan avec le nom de la salle de l’artiste et elle a refusé en disant elle était OK. Elle nous a dit que ici à Québec, les gens ne connaissent pas leur ville, pas comme des autres endroits (ça veut dire qu’elle voyage). Elle parle en « je » et pas « nous ». Elle a une combinaison d’hiver, mais bon marché, pas grande « sportive ». Une combinaison tout d’une couleur. Je connais beaucoup des gens ici alors je la remarque dans la rue le samedi. Elle n’avait pas de maquillage.

Elle était vraiment mince. Pas de gras du tout. La carrure athlétique.

Elle reste environ 15 minutes dans la boutique à parler (anglais). Elle se comporte un peu bizarre. Elle avait un petit « sac à dos » (je ne connais pas le mot). Mon ami parle de musique et comment la ville a été « faite » (les rues) … Elle ne voulait pas aller à un gros concert. Juste un petit.

Vous avez des photos sur le net qui sont VRAIMENT ressemblantes. J’aurais jamais contacté la police ou vous si mon ami et moi avaient pas gros soupçon. J’espère que ça vous aide.

Bye bye :)

Était-il possible que nous ayons croisé le chemin de Maura Murray au Canada ?

61

Poker Face

C'est le pédiatre qui a fini par comprendre ce qu'il fallait à mon fils. C'était vers le milieu de la deuxième année que Casey passait à l'école pour les enfants difficiles. Un pédopsychiatre lui avait prescrit un médicament appelé clonidine. Ça l'avait un peu aidé. Il était moins violent à la maison. Mais ça le fatiguait beaucoup. Et ça ne l'empêchait pas d'être envoyé dans cette effrayante cellule capitonnée presque tous les jours de la semaine. Par excès de prudence, nous sommes retournés voir son pédiatre. C'est un homme assez âgé dont on sent l'expérience, un de ces adultes qui parlent aux enfants avec respect. Il nous a fait une ordonnance pour un médicament appelé Intuniv. « C'est ce que je prescris aux enfants depuis trente ans », nous a-t-il dit.

Beaucoup d'écrivains, quand ils cherchent un *deus ex machina* pour sortir leurs personnages d'une situation périlleuse vers la fin de l'histoire, ont recours à une drogue. Une pilule magique, par exemple, pour aider le protagoniste à avancer. *Mangez ceci pour rapetisser…* Mais parfois, c'est aussi comme ça que ça se passe dans la vraie vie.

Casey a tout simplement cessé d'avoir des mauvais jours. Il a arrêté de frapper ses professeurs, d'aller en salle de « soutien ». Et s'il est encore trop tôt pour dire si nous sommes sortis du tunnel, c'est un sacré début.

« Emmène-moi avec toi, la prochaine fois que tu vas dans les montagnes chercher cette dame, m'a-t-il dit récemment. Je t'aiderai à la trouver. »

Sur une des photos de Maura publiées sur le site web de sa famille, il y a un jeune homme avec elle. Elle a été prise dans un restaurant peu de temps avant sa disparition. L'homme est d'une beauté exotique. Il a des traits légèrement asiatiques. Il est assis à côté de Maura et ils sourient. Ils ont l'air d'apprécier leur compagnie mutuelle.

Son nom est David Whalen. Je voulais lui parler, juste pour connaître un peu mieux la vie de Maura avant sa disparition, mais lorsque j'ai entrepris de chercher sa trace, je n'ai pu trouver ni page Facebook, ni adresse mail ni, pour être franc, quoi que ce soit d'autre que sa place actuelle dans le classement des joueurs de poker professionnels. Sur les quelques dernières années, David a gagné 100 000 dollars en jouant aux cartes. Il joue aussi au poker en ligne, alors il est difficile de dire exactement combien il a engrangé. Mais beaucoup. Il est bon. Et il sait rester discret.

J'ai publié sa photo sur mon blog en lui demandant de me contacter pour une interview. Ça n'a pas donné le moindre résultat pendant des mois. Et puis j'ai reçu un message d'un certain Sean, lui aussi joueur de haut vol, qui se retrouvait souvent face à David dans les tournois de poker.

> Je dois avouer que je ne connais pas très bien l'affaire dans son ensemble, mais j'ai vu passer un message concernant un appel pris en charge par l'antenne-relais de Londonderry qui, si j'ai bien compris, serait le dernier que Maura a reçu sur son téléphone. La première chose qui m'a interpellé concernant cette région est sa proximité à la fois avec l'hippodrome de Rockingham Park et avec celui de Seabrook. Ceux-ci ont attiré mon attention parce que ce sont des endroits où l'on peut trouver des parties de poker. Il est relativement courant pour les habitués du casino de Foxwoods (surtout ceux qui habitent dans le centre ou le nord-est du Massachusetts) d'appeler à l'avance pour savoir quelles parties s'y jouent ; si c'est un peu mort et que le choix laisse à désirer au niveau des parties, certaines personnes préféreraient juste aller à Seabrook ou Salem jouer plus petit, mais économiser le temps/l'essence nécessaires pour se rendre au Foxwoods.

J'ai immédiatement appelé Sean.

« Où est David maintenant ? lui ai-je demandé.

– Aux dernières nouvelles, il vivait au Canada. Les lois sur l'imposition des gains au jeu sont plus avantageuses là-bas, et on peut encore jouer en ligne sans être inquiété. Il y a de bonnes tables à Montréal et dans ses alentours. Mais j'ai entendu dire qu'il vivait hors de la ville.

– Où ça ?

– À Sherbrooke. »

Nous sommes partis en chasse, mes Irréguliers et moi. Un avocat du nom de Sam, qui gère un autre site dédié à la disparition de Maura – notwithoutperil.com –, a trouvé le compte Twitter de David. Il utilisait le pseudo David Tadas, une abréviation de son deuxième prénom. En épluchant ses tweets, j'ai découvert des phrases alarmantes :

> Eh bien, si l'homicide volontaire est un crime, alors oui, je suppose que je suis un criminel.
>
> Oh, je vois, interprète mal le fantasme de viol d'une seule fille, et soudain te voilà « violeur ».

> Si jamais je suis accusé de meurtre, j'utiliserai probablement la défense classique « Je jouais à "Jacques a dit" ».

Ouh là… N'est-ce pas ?

J'ai copié certains de ses tweets sur mon blog. Quelques heures plus tard, David m'a envoyé un mail en se servant d'un compte temporaire lié à une adresse IP qui ramenait à un ordinateur dans le Connecticut.

> J'ai remarqué que vous continuez à écrire des choses sur moi sur votre site, me disait-il. Il semble que vous ayez découvert une photo de moi à la fac et créé de toutes pièces une histoire comme quoi j'aurais eu une relation avec Maura. Lire des articles/commentaires de parfaits inconnus qui conjecturent sur ma vie à partir d'une seule photo me donne la nausée. J'étais ami avec Maura au lycée et à l'université. Nous n'étions pas particulièrement proches, mais nous avions des amis en commun. C'est toute l'étendue des informations utiles que je peux vous fournir. J'ai un humour bizarre, idiot et parfois, c'est vrai, un peu noir. Mais cela m'horrifie qu'on puisse éplucher plus de trois ans de tweets, sélectionner les plus étranges/perturbants et se servir de ceux-là pour essayer de brosser un portrait de moi.

Dans un mail complémentaire, David m'a dit que cette photo avait été prise juste après le Nouvel An. Il avait fêté ce dernier avec Maura et ses amies de lycée dans une maison à Goshen, New Hampshire. C'était la maison même à laquelle la police s'était si vivement intéressée quand Maura avait disparu. L'endroit parfait pour se cacher.

62

L’aigre et le doux

Mon grand-père est décédé quelques jours après Noël. Une semaine avant sa mort, il avait reçu la visite d’un inspecteur d’Alliance qui enquêtait sur des allégations de viols remontant jusqu’à quarante ans dans le passé. Mon grand-père ne s’est pas tiré une balle dans la tête comme je l’espérais. C’est le cancer qui l’a eu.

On ne peut jamais vraiment tourner la page. Nous vivons dans un monde existentiel, mes amis.

À l’heure où j’écris ces lignes, le mystère de la disparition de Maura n’est toujours pas résolu. Malgré tous mes efforts, je n’ai pas eu ma fin à la *Les hommes qui n’aimaient pas les femmes*. Je n’ai pas rencontré ma Harriet Vanger. Pas encore.

Alors que je terminais ce livre, j’ai réalisé que je n’avais jamais parlé aux gens qui tenaient le Seasons Resort à Bartlett, New Hampshire, où Maura avait essayé de louer un appartement le jour de sa disparition. J’ai trouvé l’une des propriétaires, Linda Salamone, chez elle. Je n’attendais pas grand-chose de mon appel à part confirmation de deux ou trois faits, mais il a débouché sur une énième révélation étrange. L’appartement auquel s’était intéressée Maura avait deux chambres séparées. Ce n’était pas une location pour une personne. Elle était prévue pour une famille ou un groupe d’amis.

Fred et Maura avaient eu l’habitude de dormir ensemble au Seasons Resort lorsqu’ils allaient dans les White Mountains.

Quand Salamone avait été contactée par les enquêteurs de la police des années plus tôt, l’un d’eux lui avait dit que l’affaire avait « pris une nouvelle tournure » et qu’ils ne pensaient pas avoir besoin des informations qu’elle pouvait avoir à leur donner. « L’enquête, lui avait-il expliqué, suivait désormais une direction différente. »

Comme je l’ai déjà remarqué, l’affaire Maura Murray est unique en ce qu’elle représente un double mystère : 1) Que lui est-il arrivé ? et 2) Que faisait-elle dans le New Hampshire à la base ? Je pense avoir répondu à la seconde question. Il est évident que Maura était en fuite. Elle avait mis ses affaires dans des cartons, laissé un mot à son petit ami. Elle avait rendu ses blouses d’infirmière et essayé de retarder le moment où on découvrirait sa disparition en disant à ses professeurs qu’il y avait eu un décès dans sa famille. Elle n’avait pas l’intention de revenir. Elle fuyait sa vie et ses proches. Je crois qu’elle se disait que sa fraude à la carte bancaire et le vol d’identité corollaire étaient sur le point de l’ensevelir. Elle n’échapperait pas à l’inculpation parce qu’elle allait en plus être citée à comparaître pour son accident nocturne avec la voiture de son père. La vérification de ses antécédents, nécessaire pour toute embauche, ne lui permettrait jamais de devenir infirmière. Il était temps de recommencer à zéro.

Mais ensuite ? Que s’est-il passé après son accident dans le New Hampshire ?

Ensuite, le mieux que je puisse faire, c’est soupeser les probabilités. L’explication la plus plausible, celle qui colle à tous les indices trouvés, est qu’elle roulait en tandem avec quelqu’un qui l’aidait à fuguer. Mais qui ? Kate ? Fred ? Je crois que son projet était de passer la nuit dans le New Hampshire – peut-être pour laisser à son complice le temps de venir de l’est du Massachusetts et de la retrouver à mi-chemin, sur Kancamagus Highway – et d’entrer avec elle ou lui au Canada le lendemain matin. Cette autre personne lui avait peut-être apporté son passeport et d’autres objets indispensables de chez elle. Je crois que Maura est arrivée au point de rendez-vous (un restaurant, une station essence, un Dunkins) et qu’elle suivait son compagnon – ou ses compagnons – de voyage lorsqu’elle a eu son accident. L’autre conducteur a fait demi-tour pour la prendre, et ils ont continué leur route. Maura n’avait pas prévu que la presse nationale s’emparerait de sa disparition, que sa fugue ressemblerait tellement à un enlèvement pour certains.

Les amis et la famille de Maura savent-ils où elle est ? Je ne sais pas. Mais je suis incapable d’expliquer leur attitude. Ils ne veulent pas que ce livre soit écrit. Il est clair à mes yeux qu’ils ne cherchent plus activement Maura. Un des lecteurs de mon blog a très bien résumé mon sentiment :

« Je vais partager avec vous une petite frayeur que je me suis faite avec une de mes jumelles : quand elles avaient dans les trois ans et commençaient tout juste à être capables de prendre leurs propres décisions, une de mes filles a voulu aller dans la piscine pour enfants que nous avions dans le jardin, mais je lui ai dit d’attendre une dizaine de minutes. Et brusquement, je me suis aperçu qu’elle avait disparu. Je l’ai cherchée partout dans le jardin… Partout. J’ai commencé à perdre la tête. J’ai couru dans toute la maison en hurlant, j’ai réveillé ma femme pour qu’elle m’aide à chercher. Pendant qu’elle fouillait à nouveau toute la maison, j’ai sauté dans notre voiture et j’ai sillonné le quartier à toute vitesse, en hurlant par la fenêtre et en priant tout haut. J’étais en proie à une panique qu’il me serait impossible de décrire à quelqu’un qui n’a pas d’enfant. Lorsque je suis rentré chez moi, ma femme était devant la maison avec notre fille qui avait disparu. Elle m’a dit que celle-ci était réapparue pratiquement dès qu’elle s’était mise à courir à sa recherche dans la maison. J’avais le cœur qui battait à tout rompre dans ma poitrine, et je ne peux tout simplement pas m’imaginer rester calme si un de mes enfants disparaissait. Je ne laisserais rien m’arrêter ; je ne dormirais que lorsque c’est nécessaire et je n’abandonnerais jamais. Ce petit incident a déjà été trop pour moi. Le simple fait d’en parler me bouleverse. Je suppose que tout le monde est différent, mais ces gens ont toujours eu une attitude très bizarre, à mon humble avis. »

Peut-être que Maura vit toujours dans le sud du New Hampshire, d'un petit boulot payé au noir. Il y a plein de gens autour d'Haverhill dans ce cas, après tout.

J'espère qu'elle a fugué. J'espère qu'elle a trouvé le bonheur ailleurs.

Comment fait le reste d'entre nous pour continuer sans le bénéfice d'une nouvelle vie qui efface nos erreurs passées ? Dans un monde d'Ariel Castro et d'Amy Mihaljevic, comment parvenons-nous à aller de l'avant ?

Le secret pour conserver notre santé mentale, je crois, est de trouver un moyen de faire abstraction de la menace constante de la violence. Il ne s'agit pas d'ignorance. Non. Je parle d'un effort délibéré pour tourner le dos aux mauvaises nouvelles et croire à la grâce divine, à l'eucatastrophe. Pour espérer, même si on sait que ce n'est pas raisonnable.

Ma femme m'a dit il y a quelques semaines que j'avais perdu ma joie de vivre, que je ne souriais plus jamais. C'était une remarque profonde. Je me considère encore comme un mec marrant. Quand nous nous sommes rencontrés au lycée, j'étais le clown de la classe. Les profs disaient toujours que je souriais trop. J'étais le farceur de service. Ces histoires, ces explorations du côté obscur de la nature humaine m'ont volé tout ça, tel un baiser de Détraqueur[33]. Je veux retrouver ma joie.

Mes enfants m'en apportent. Casey et Lainey.

Notre grand jardin donne sur les bois qui mènent à la Cuyahoga. Je laisse toujours la clôture baissée à l'arrière pour que les daims puissent venir discrètement grignoter mes hostas l'été. Ils y sont couchés en ce moment, en train de faire des provisions de chaleur pour l'hiver.

Casey en a aperçu un l'autre jour, par la porte de derrière.

« Il y a des gens qui tuent les daims, m'a-t-il dit. Ils leur tirent dessus avec un fusil. Je ne tuerais jamais un animal. Ils sont tellement jolis, Papa. Tu trouves pas ? Qu'est-ce qui fait que les gens veulent tuer ?

– Je ne sais pas », ai-je répondu.

Et donc, pour citer Achab à la fin de *Moby Dick*, c'est ainsi que je rends les armes[34].

---

33. Créature de l'univers d'Harry Potter qui se nourrit des souvenirs heureux de ses victimes, les condamnant à revivre seulement les pires moments de leur vie.

34. Dans la traduction d'Henriette Guex-Rolle pour les éditions Flammarion, 1970.

Épilogue

Il n'y a pas de fin. Jusqu'à ce qu'il y en ait une.

Un jour, je serai dans les gradins d'une rencontre enfantine de gymnastique, ou en train de déjeuner, ou devant la télévision, et en regardant mon smartphone je découvrirai que Maura Murray est un sujet chaud sur Twitter et Reddit. Elle sera sortie de sa cachette pour raconter son histoire. Ou peut-être un chasseur aura-t-il enfin retrouvé son corps à l'écart d'un chemin de randonnée en aval du mont Washington. Jusqu'à ce jour, le mystère reste fluide. Un livre est une chose statique. Immuable. Mais un mystère bouge. Il vit. Il évolue. Alors même que nous étions en train de relire ce livre avant impression, c'est ce qu'il a fait. À la dernière minute, j'ai découvert de nouvelles choses sur Bill Rausch qui m'ont fait revoir son rôle dans l'affaire.

Bill, pensais-je, était au-dessus de tout soupçon – en garnison à Fort Sill, dans l'Oklahoma au moment de la disparition de Maura – et j'en étais venu à croire qu'il avait été une des bonnes choses dans la vie de cette dernière. Quelques semaines plus tôt, encore, j'avais dit dans une interview : « Maura était au mieux quand elle était avec lui. » Cette théorie venait d'être remise en question.

Le 1er octobre 2015, j'ai reçu le mail suivant d'une certaine « Ellen[35] » :

> Je préfère ne pas m'impliquer, mais cela fait plusieurs années que cette affaire me trotte dans la tête. Il serait peut-être intéressant d'examiner de plus près la personnalité de Bill Rausch, en se penchant sur son parcours professionnel, ses relations avec ses collègues et les raisons de ses changements de poste.

Plus tard, elle a ajouté :

> Je commencerais par regarder sur LinkedIn pour nouer des contacts – 2010-2011.

J'ai consulté le parcours professionnel de Bill, une fois de plus. En 2011, il était directeur chez Ray Group International, à Washington. Il gérait des contrats qui dépassaient les vingt-sept millions et travaillait avec le département des Anciens Combattants et celui de la Défense, d'après son profil LinkedIn. Il avait quitté son poste en mai.

« Que s'est-il passé chez Ray Group International ? » ai-je demandé en réponse.

Ellen m'a donné le nom de deux collègues, Margo et Carrie. Margo a été la première à me conter leur histoire.

« Ça s'est passé en mars 2011 », a-t-elle commencé au téléphone, plus tard ce soir-là. À la sortie du travail, Margo, Carrie et une troisième femme, Andie, étaient allées prendre un verre ensemble pour fêter la Saint-Patrick. Après cela, vers 10 heures du soir, Andie avait dû retourner au bureau pour récupérer des affaires, mais le bâtiment était déjà fermé pour la nuit. Heureusement, Carrie avait une clef.

Carrie et Andie étaient entrées ensemble, mais quand Carrie était ressortie, Andie n'était nulle part en vue. Carrie était retournée à l'intérieur pour la chercher. Margo s'était lassée de les attendre et avait traversé la rue pour rentrer chez elle. Mais en se retournant, elle avait vu Andie sortir du bâtiment, accompagnée de Carrie. Elle avait l'air bouleversée. Margo avait envoyé un texto à Carrie : *Qu'est-ce qui est arrivé à Andie ?*

Carrie lui avait répondu qu'elle venait de se faire agresser par Bill Rausch.

« Lorsque je suis retournée chercher Andie, a expliqué Carrie, le bureau était complètement plongé dans le noir. Je l'ai appelée. Elle n'a pas répondu. Puis les grosses portes en bois du bureau du PDG se sont ébranlées, durement. Comme si quelqu'un essayait de sortir. Andie a jailli de la pièce et m'a dit que Bill l'avait agressée et se cachait sous le bureau du président. »

Finalement, j'ai pu parler directement avec Andie.

« Bill était bizarre avec les femmes, a-t-elle commencé. Il était très arrogant et nous faisait souvent des remarques déplacées, à moi et aux autres femmes. J'avais supposé qu'il ne m'aimait pas. »

Elle m'a dit qu'un jour, quelques semaines avant cet incident, il s'était passé quelque chose d'étrange entre Bill et elle à la sortie du métro. Elle était dans l'ascenseur, en train de regagner l'extérieur pour aller au travail, lorsqu'il était arrivé derrière elle et l'avait violemment poussée. Elle était tombée. En arrivant au bureau, elle lui avait demandé pourquoi il avait agi ainsi. Mais Bill avait fait comme si ce n'était pas lui.

Le soir où elle était revenue au bureau après la fermeture, elle était tombée sur Bill, qui était marié à l'époque.

« Il était manifestement ivre. Il m'a dit qu'il voulait me parler de quelque chose, puis m'a conduite dans le bureau du président et a fermé la porte à clef. »

Une fois seul avec elle, apparemment, il s'était retourné pour lui sourire d'une façon qui lui avait fait peur. Il lui avait dit savoir que c'était elle qu'il avait poussée dans le métro. Elle avait essayé de partir,

mais il lui avait bloqué le passage. Puis il l'avait poussée vers une grande table, l'avait retournée et lui avait pressé le visage contre la surface du meuble. Elle s'était débattue. Il lui avait appuyé sur la tête encore plus durement.

À cet instant, Carrie était revenue dans le bureau à la recherche de son amie. Ils l'avaient entendue à travers la porte et Bill avait enfin relâché Andie.

« Il m'a dit : "Pas un mot, compris ?" »

Craignant pour sa vie, Andie avait appelé Carrie à l'aide. Bill lui avait fait signe de se taire, puis s'était caché sous le bureau. Elle avait réussi à ouvrir la porte et était partie avec son amie.

Deux jours plus tard, m'a dit Andie, elle était allée au commissariat pour déposer plainte, mais avait finalement renoncé à le faire.

« Elle craignait des représailles de Bill et, à mon avis, elle était jeune et inquiète des répercussions que cela pourrait avoir sur sa carrière », m'a dit Ellen.

Mais Andie était quand même allée voir le président du groupe pour l'en informer. Ses collègues avaient confirmé ses accusations. Bill n'était jamais revenu au bureau et était parti travailler pour une autre société un mois plus tard.

Margo m'a fourni les textos qu'elle avait échangés avec Carrie depuis le jour où elles avaient parlé de Bill au président. En voici des extraits.

Margo :

> En gros, je leur ai dit que je ne me sens pas en sécurité, que Bill me fiche une trouille bleue. Que je ne suis pas la seule dans ce cas, et que Mike [le président] n'a aucune idée de qui Bill est vraiment. Je leur ai parlé de certains des comportements imprévisibles qu'il a eus par le passé… J'ai besoin d'aller faire un tour mais en gros, j'ai déballé tout le linge sale de Bill, à savoir que c'est un taré et un sociopathe qui ne comprend pas les émotions humaines.

La plupart des collègues de Bill ne savaient pas qu'il avait été fiancé à Maura Murray. Mais Ellen m'a dit qu'il lui en avait parlé une fois, alors qu'ils étaient en voyage et qu'il avait bu.

« Il m'a raconté qu'ils étaient sur le point de rompre leurs fiançailles lorsqu'elle avait disparu et qu'avec le recul, il était content que ça se soit passé comme ça. J'avais compris qu'il parlait de la façon dont sa vie avait tourné, de la nouvelle femme qu'il avait épousée, etc. »

« Rien de tout cela ne m'a surprise venant de lui, m'a dit Margo. Il avait deux personnalités. Une qu'il ne montrait que lorsqu'il était seul avec des femmes, et une qu'il adoptait quand il était entouré d'hommes. Nous avions un nom pour chacune d'elle. Nous appelions la cruelle "Bill", et celle qui était joyeuse et chaleureuse "Billiam". J'évitais toujours d'avoir des interactions avec lui. C'était du style "Je ne sais pas qui tu es mais t'es vraiment trop bizarre." »

J'ai également parlé à l'assistante personnelle de Bill, Melissa.

« Nous partagions un bureau, Bill et moi, m'a-t-elle dit. Parfois, il devenait très fantasque. Très agité. Il était clair qu'il n'aimait pas les femmes en position d'autorité. Il était très territorial. Très possessif. »

Melissa s'est souvenu d'une fois où on leur avait demandé d'aller dans l'Ohio, où les parents de Bill avaient vécu, dans le cadre d'un projet avec le département des Anciens Combattants. Elle avait cru qu'il serait excité de rentrer chez lui, mais il lui avait dit qu'il n'avait pas envie d'y aller. « J'ai trouvé ça un peu bizarre. »

« Il a eu une réaction complètement folle quand il a appris que j'étais enceinte », s'est-elle également rappelé. Il lui avait dit être content pour elle, mais la façon dont il avait prononcé ces mots avait mis Melissa mal à l'aise. « On voyait bien qu'il ne le pensait pas. C'était très gênant. »

Une fois, elle avait apporté des clichés d'échographie pour les montrer à ses collègues. Elle les avait laissés sur son bureau, dans l'espace de travail qu'elle partageait avec Bill, qui était assis juste derrière elle. Quand elle était revenue plus tard, ils avaient disparu. Elle ne les avait jamais retrouvés.

Finalement, j'ai contacté Bill et lui ai demandé ce qu'il avait à dire au sujet d'Andie et de Ray Group International. Au début, il a nié connaître Andie. Mais après quelques minutes, il a reconnu qu'en fait si, il la connaissait, mais que mes questions l'avaient pris de court. Il a refusé de faire le moindre commentaire sur ses allégations, se contentant de déclarer qu'il avait quitté l'entreprise pour un autre poste.

Je repense à ce que d'autres m'ont dit au sujet de la relation qu'avait Bill avec Maura, et je vois les choses sous un nouveau jour.

Les amies de Maura à UMass m'avaient confié qu'il était très possessif et qu'elles avaient essayé de les faire rompre, sans succès. Un homme qui avait, malgré cela, réussi à se rapprocher de Maura, Hossein Baghdadi, avait exprimé de l'inquiétude au sujet de leur relation, qualifiant Bill de dominateur.

Récemment, un lecteur de mon blog a déniché un vieil article au sujet de l'affaire, tombé dans les oubliettes d'Internet. Dans celui-ci, la mère de Bill, Sharon, disait que son fils avait été le suspect numéro un au début de l'enquête et se rappelait avoir parlé avec lui après son interrogatoire. « Il m'a dit : "J'ai l'impression d'être aussi sale que Scott Peterson[36]. Ils croient que j'ai quelque chose à voir avec sa disparition." » Bien sûr, je sais que lorsqu'une femme disparaît, la police soupçonne toujours le petit ami ou le mari en premier.

Je repense à ce mail que Maura a laissé en évidence sur ses cartons dans sa chambre vide, celui où elle parle du fait que Bill l'a trompée. Et je repense à ce que m'a confié l'ex-inspecteur en chef John Scarinza, concernant la possibilité que Maura ait pu avoir appris qu'elle était enceinte juste avant sa disparition. Je

repense à l'organisation House of Ruth, à ce magnifique réseau clandestin d'aide aux femmes maltraitées cherchant une nouvelle vie. Et je repense à la sœur de Bill, Heather – qui voulait parler au shérif de quelque chose d'illégal, d'après le coroner.

Fort Sill est à vingt-six heures en voiture de Haverhill, New Hampshire. Il est presque impossible d'imaginer que quiconque ait pu effectuer un aller-retour effréné entre les deux villes sans se faire remarquer, surtout un officier de l'armée. Il n'empêche, j'ai demandé à Bill ce qu'il faisait à Fort Sill dans les jours qui ont précédé le 9 février 2004. Il m'a dit qu'il était avec la batterie « Charlie », « sur le terrain », pour aider à entraîner les nouvelles recrues. « J'étais hors réseau », a-t-il ajouté. Il m'a fourni les noms de deux hommes qui pouvaient confirmer qu'il n'avait pas quitté la base de toute cette période. Je les ai contactés. Ni l'un ni l'autre ne m'a rappelé. Peut-être ne voient-ils pas l'intérêt de me parler d'un jour de 2004 dont ils ne gardent probablement qu'un souvenir très vague, au mieux.

Quelques semaines après cette révélation, j'ai réussi à mettre la main sur les relevés téléphoniques des portables non seulement de Bill mais aussi de Maura. Après avoir passé en revue ces nouvelles informations, je peux désormais affirmer avec certitude que Bill était effectivement à Fort Sill comme il me l'a assuré. Les relevés montrent que dans le cadre de ses fonctions sur cette base, il était toujours au téléphone avec divers bureaux. Et au moment de l'accident de Maura dans le New Hampshire, Bill était en train de passer des appels – ce qui veut dire qu'il était bien loin des White Mountains où, encore à ce jour, il n'y a pas de réseau. Mais – ça n'a pas loupé – ces relevés révèlent aussi des choses étranges.

La nuit où Maura s'est effondrée au travail, pendant une tempête de neige qui avait immobilisé le campus, elle a passé à la pizzeria Domino's, à 3 h 40 du matin, un coup de fil qui a duré quelques minutes. C'est étrange pour plusieurs raisons. D'abord, c'est l'un des restaurants où elle s'était servie d'un numéro de carte bancaire volé pour commander à manger ; pourquoi diable aurait-elle voulu rappeler là-bas ? Ensuite, toutes les sources à qui j'ai parlé m'ont dit que Domino's ferme à 3 heures du matin le jeudi soir. Mais peut-être que ce n'est rien.

Ce qui est plus intéressant, ce sont les appels passés par Bill. Le jour de la disparition de Maura, les relevés montrent qu'il a désespérément essayé de la joindre, tout au long de la journée. Il l'a harcelée d'appels sur son portable, mais elle n'a jamais décroché. Il a aussi appelé Kate Markopoulos plusieurs fois ce jour-là. Au moment où Maura percutait un remblai de neige dans le New Hampshire, Bill était au téléphone avec un professeur de West Point – Bob McDonald – qui avait autrefois, de temps en temps, accueilli Bill et Maura chez lui quand ils étaient cadets. Suite à cet appel, Bill a passé un déluge de coups de téléphone à diverses jeunes femmes de sa connaissance dans l'Ohio. Je les ai appelées, moi aussi. « Il appelait ses anciennes copines », m'a expliqué l'une d'elles. Quand je lui ai parlé de la présumée agression chez Ray Group International, elle m'a dit : « Ça ne m'étonne pas. »

Des frais d'itinérance montrent que Bill s'est rendu dans le New Hampshire après la disparition de Maura, pour aider à la chercher en sillonnant les autoroutes en direction du Vermont et du Maine. Il a continué à essayer de joindre Maura sur son portable jusqu'à la fin du cycle de facturation, fin février. Il a également continué à appeler Kate Markopoulos, mais la durée des appels – généralement en dessous d'une minute – semble indiquer qu'il n'a jamais réussi à lui parler et qu'elle ne l'a jamais rappelé. Ces appels ont cessé le jour où Bill a joint Sara Alfieri, le 19 février. Ce qu'il a appris des lèvres de celle-ci reste un mystère.

Les choses que j'ai apprises au sujet de Bill ces derniers mois laissent à penser que Maura avait peut-être une bonne raison de fuir. Et si elle était réellement enceinte, comme le croit le lieutenant Scarinza, un enfant lui donne une raison de rester cachée, sachant les problèmes que pourraient causer des droits de garde et de visite.

Si c'est le cas, alors j'espère que Maura Murray ne sera jamais retrouvée.

---

35. Les noms ont été changés pour protéger les sources (*Note de l'auteur*).

36. Homme américain arrêté en 2004 pour le meurtre de sa femme, enceinte de huit mois.

Remerciements

Je dois remercier la strip-teaseuse qui m'a motivé à continuer dans la voie des enquêtes journalistiques, et dont le vrai nom n'est ni Gracie ni Jennifer.

Karen Mayotte a représenté ma première grosse interview, et ses remarques perspicaces m'ont été d'une aide précieuse pour comprendre les débuts de ce mystère.

Sans les informations confidentielles qu'ont bien voulu me fournir le lieutenant John Scarinza et les détectives privés John Healy et Tom Shamshak, ma tâche se serait avérée bien plus difficile.

Merci à la communauté réticente mais accueillante des environs du lieu de l'accident de Maura à Haverhill, notamment Faith Westman et John Marrotte. Désolé d'avoir apporté ma pierre à la popularité de votre petit coin tranquille du New Hampshire.

Si mon éditrice de fiction, Sarah Crichton, n'avait pas eu le courage de parier sur mes talents d'écrivain en prenant en charge *L'Obsession*, je n'aurais jamais pu trouver le temps et les ressources qu'il m'a fallu consacrer aux aventures décrites dans cet ouvrage.

Je remercie particulièrement mes lectrices, Brandy Marks, Maggie Antone et Alyssa Carter, qui ont lu un premier jet de ce livre et m'ont offert des remarques très utiles pour l'améliorer.

Mon agent, Yishai Seidman, m'a montré comment trouver la version épurée et affinée de l'histoire au sein du manuscrit.

Mon éditrice chez Thomas Dunne Books, Nicole Sohl, a bien voulu parier sur moi et cette histoire, et elle a toute ma gratitude.

Je souhaite également remercier Katie Bacon, Liz et Beth Drewniak, Mike Driscoll, Keith Erwin, Mike Lewis, Jeffery Strelzin, Ed Lanpher, John Green, Gnomini et le reste de mes Irréguliers, Cecil Smith, Dick Guy, Janis Mehrman, Kurt Noble, Tim Carpenter, Rick Graves, Nastaran Shams, Bill Rausch, Hossein Baghdadi, Crystal Therrien, Mike Lavoie, Chris King, Todd Landry, James Caccavaro, Dan Marks, Lorina Vasi, John Philpin, le docteur William Lee, Roger Synenberg, Dominic Coletta, Jean la médium, Megan Sawyer, Barb Bressler, Joline Renner, Barbara Atwood, Lance Reenstierna, Tim Pilleri, Josh Leonard, David Whalen, Peter Hyatt, Jess Hicks, John B., Tyler de Pittsburgh et Linda Salamone.

À propos de l’auteur

James Renner est l’auteur de *The Serial Killer’s Apprentice* et de plusieurs autres ouvrages de non-fiction. Ses récits d’enquêtes criminelles ont été publiés dans l’anthologie *Best American Crime Writing*, ainsi que dans le *Cleveland Scene* et *Cracked*. En 2015, sa méthode consistant à utiliser les réseaux sociaux pour résoudre des affaires criminelles non élucidées a fait l’objet d’un reportage sur CNN. Il a également écrit deux romans, dont les titres en version française sont *L’Obsession* et *Version officielle*. Il vit à Akron avec sa femme et ses enfants.